

@

Charles LE GOBIEN

Histoire de l'édit de
l'empereur de la Chine
en faveur
de la religion chrétienne

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine
en faveur de la religion chrétienne

à partir de :

**HISTOIRE DE L'ÉDIT DE L'EMPEREUR
DE LA CHINE EN FAVEUR DE LA
RELIGION CHRÉTIENNE**

par Charles LE GOBIEN (1652-1708)

in Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine, tome troisième.
Seconde édition, 1700 (Première édition, 1698). Chez Jean Anisson,
Paris, pages 1-216.

Édition en mode texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
juillet 2016

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine
en faveur de la religion chrétienne

TABLE DES MATIÈRES

Préface

Avertissement

Livre premier

Livre second

Le traité de Nipchou.

PRÉFACE

@

pr.01 Comme l'histoire que j'écris regarde uniquement la religion, je ne puis guère me dispenser de donner à mon lecteur une idée générale des différentes sectes qui ont cours dans l'empire de la Chine. Il y en a quatre principales.

La première est de ceux, qui bien moins par un sentiment de piété, que par le respect qu'ils ont pour les anciens, reconnaissent dans le monde un esprit supérieur, éternel, tout-puissant, & tel à peu près que leurs pères l'ont reconnu dans les premiers siècles de la monarchie sous le nom de Seigneur du Ciel. Il faut pourtant avouer que le nombre des adorateurs du vrai Dieu n'est pas fort grand, quoique l'empereur en soit le chef, & qu'il ait souvent déclaré que c'était à ce Dieu qu'il offrait des sacrifices dans les temples, & non pas à ces esprits inférieurs & imaginaires, dont le peuple est ridiculement entêté.

La seconde & la dominante, quoique moins étendue que quelques autres, est celle des nouveaux philosophes, qui ne pr.02 reconnaissent dans la nature que la nature même, qu'ils définissent le principe du mouvement & du repos. Ils disent que c'est la raison ¹ par excellence qui produit l'ordre dans les différentes parties de l'univers, & qui cause tous les changements qu'on y remarque. Ils ajoutent que si nous considérons le monde comme un grand édifice, où les hommes & les animaux sont placés, la nature en est le sommet & le faite ² ; pour nous faire comprendre qu'il n'y a rien de plus élevé, & que, comme le faite assemble & soutient toutes les parties qui composent le toit du bâtiment, de même la nature unit ensemble & conserve toutes les parties de l'univers.

¹ Ces philosophes lui donnent le nom de *li*.

² Ils appellent aussi la nature *tai-kii*, qui signifie grand faite. Ce nom est tiré d'un des livres canoniques des Chinois.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

Le philosophe ¹, qui est l'auteur de ce système, & qui vivait sur la fin du onzième siècle, s'est expliqué sur ce point en des termes un peu équivoques. Car il semble qu'il veuille dire seulement, que la nature est un principe, qui ne dépend ^{pr.03} d'aucun autre principe. Cependant les docteurs chinois lui donnent un sens bien différent, & croient que les caractères dont il s'est servi pour exprimer sa pensée veulent dire que le premier principe n'a ni forme ni figure ; ce qui a attiré de grands éloges à ce philosophe, qui par là semble avoir affranchi la nature des imperfections de la matière, en la séparant de tout ce qui est sensible & corporel.

Les nouveaux interprètes suivant cette idée ajoutent que c'est ce principe qui produit, qui conserve & qui gouverne toutes choses ; & ils en parlent ordinairement en des termes si forts, qu'on a sujet de penser qu'ils ont en vue la divinité que nous adorons.

Cependant on ne doit pas tout à fait compter sur ces pompeuses expressions, qui ne sont peut-être que des figures de rhétorique & des métaphores outrées. Car les Chinois, je parle surtout des auteurs modernes, ne croient pas comme nous, que dans la recherche de la vérité, on doive négliger les ornements de l'éloquence, persuadés que la politesse de l'orateur n'ôte rien de la force au philosophe.

Pour ce qui est de la matière, ils la distinguent en deux espèces. L'une est parfaite, subtile, agissante, c'est-à-dire dans ^{pr.04} un mouvement continuel ; l'autre est grossière, imparfaite & en repos. L'une & l'autre est selon eux éternelle, incréée, infiniment étendue, & en quelque manière toute-puissante, quoique sans discernement & sans liberté. Du mélange de ce deux matières naissent cinq éléments, qui par leur union & leur tempérament font la nature particulière & la différence de tous les corps. De là viennent les vicissitudes continuelles des parties de l'univers ; le mouvement des astres, le repos de la Terre, la fécondité ou la fertilité des campagnes. Mais ils ajoutent que cette

¹ Il se nommait Tchou-lien Kie [c.a.: Zhu Xi]. Il ajouta trois lettres au premier nom qu'on donne à la nature, & l'appela *Vou kii eul tai kii*, c'est-à-dire, le grand faîte qui est sans faîte. Ce philosophe vivait sous l'empereur Chincoum, qui mourut en 1084.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

matière toujours occupée au gouvernement de l'univers, est néanmoins aveugle dans ses actions les plus réglées, qui n'ont d'autre fin que celle que nous leur donnons, & qui par conséquent ne sont utiles qu'autant que nous savons en faire un bon usage.

Quoique les Chinois regardent toutes choses comme l'effet de la nécessité, ils conviennent cependant que le monde a eu un commencement & qu'il aura une fin. Mais ils soutiennent qu'après cette fin il commencera tout de nouveau, & qu'ensuite il finira comme auparavant, continuant ainsi par une vicissitude perpétuelle à renaître & à se détruire. De sorte que comme il y a eu, selon eux, une infinité de mondes qui ont ^{pr.05} précédé celui où nous vivons, de même il y en aura une infinité d'autres, qui lui succéderont.

Un de leurs philosophes ¹ a même osé déterminer la durée de cette période, à laquelle il donne cent vingt neuf mille six cents ans. Il veut que ce nombre mystérieux soit divisé en douze conjonctions, dont chacune, dit-il, est nécessaire à la perfection de l'univers. Dans la première qui contient aussi bien que les autres dix mille huit cents ans, la nature ² s'est appliquée à former le Ciel, en imprimant le mouvement à la matière, qui était auparavant en repos. Dans la seconde la Terre a été produite ; & comme l'homme est le chef-d'œuvre de la nature, il a fallu que pour le donner au monde, elle s'y préparât durant plus de cinq mille ans ; après quoi il a paru accompagné de tous les autres êtres, qui n'ont été développés de cette masse informe que pour servir à ses usages, & qui ne subsisteront qu'autant qu'ils seront utiles à sa conservation & à ses plaisirs.

Ainsi, dit ce philosophe, ces globes, qui roulent sur nos têtes, ne seront pas ^{pr.06} toujours dans le mouvement, leur lumière s'éclipsera ; la terre, l'air & la mer se confondront ensemble, & tous ces vastes corps qui par leur beauté, leur ordre, leurs qualités naturelles sont

¹ Il s'appelait Chao-Kam-tcie, & vivait en même temps que Tcheou lien-Kie sur la fin du onzième siècle.

² Il l'appelle *tai-kij*.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

l'objet de notre admiration, tomberont un jour avec l'homme dans le chaos, d'où ils ne sortiront qu'à la fin de la douzième conjonction, c'est-à-dire, cent vingt-neuf mille six cents ans après avoir commencé.

Tout ce système est établi sur des principes si chimériques, que je ne sais comment il a pu être suivi par des gens de bon sens. Cependant la plupart des philosophes chinois l'estiment infiniment. Les uns comme une idée agréable, ingénieuse, très propre à expliquer la production du monde, les autres comme le fondement le plus solide & le plus incontestable de toutes les sciences.

Pour ce qui est de l'homme, ils conviennent tous qu'il a été formé par le concours de la matière grossière & de la matière subtile, dont j'ai parlé, à peu près comme les plantes naissent dans les îles nouvelles, où le laboureur n'a point semé, & où la terre seule est devenue féconde par sa nature. Au reste notre âme, disent-ils, qui en est la portion la plus épurée, finit avec le corps, quand ses parties sont dérangées, & renaît ^{pr.07} aussi avec lui, quand le hasard remet ces mêmes parties dans leur premier état.

Voilà en peu de mots les sentiments ordinaires des philosophes chinois en matière de physique ; à l'égard de la morale ils paraissent beaucoup plus raisonnables. En voici la principale maxime.

La fin que le sage se propose est uniquement le bien public. Pour y travailler avec succès, il doit s'appliquer à détruire ses passions, sans quoi il lui est impossible d'acquérir la sainteté, qui seule le met en état de gouverner le monde, & de rendre les hommes heureux. Or cette sainteté consiste dans une parfaite conformité de ses pensées, de ses paroles & de ses actions avec la droite raison.

Ce n'est pas que les passions soient mauvaises, quand on en sait faire un bon usage ; mais comme elles troublent presque toujours la tranquillité de l'esprit, il faut en retrancher la trop grande vivacité, & faire en sorte qu'elles ne soient plus des emportements outrés de la cupidité, mais de justes sentiments de la nature.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

La troisième secte qui a cours parmi les Chinois, se peut nommer la religion des *brachmanes* ou *bramenes*, & ils lui donnent eux-mêmes ce nom. Car *Polomen*, dont ils se servent, est le *bramen* des ^{pr.08} Indiens qu'ils n'ont pu prononcer, & qu'ils ont apparemment travesti en leur langue. Néanmoins ils appellent ordinairement ces faux prêtres, *hochan*, qui signifie gens réunis de toute sorte de pays. Ces prêtres révèrent principalement trois choses, le Dieu Fo, sa loi, & les livres qui contiennent leurs règlements particuliers.

Je n'ose ici expliquer quels sont leurs véritables sentiments sur la nature, parce qu'on n'a pu encore être instruit que par la lecture des philosophes, qui sont leurs ennemis déclarés, & qui les combattent avec trop d'aigreur, pour être crus sur leur témoignage.

Les philosophes paraissent surtout indignés, quand les bramenes assurent que le monde n'est qu'une illusion, un songe, un prestige : & que les corps pour exister véritablement doivent cesser d'être en eux-mêmes, & se confondre avec le néant, qui par sa simplicité fait la perfection de tous les êtres.

Ils conviennent pourtant avec les philosophes, que le monde a une fin & un commencement, qu'après cette fin il renaîtra pour commencer encore & finir de même par une révolution continuelle ; mais leur période ¹ est beaucoup plus ^{pr.09} longue, & du moins aussi bizarre & aussi chimérique.

Leur morale est encore plus outrée que celle de nos stoïciens. Car ils poussent si loin l'apathie ou l'indifférence, à laquelle ils rapportent toute la sainteté, qu'il faut devenir pierre ou statue, pour en acquérir la perfection. Non seulement ils enseignent que le sage ne doit avoir aucune passion, mais qu'il ne lui est pas permis d'avoir même aucun désir. De sorte qu'il doit continuellement s'appliquer à ne vouloir rien, à ne penser à rien, à ne sentir rien, & à bannir si loin de son esprit toute idée de vertu & de sainteté, qu'il n'y ait rien en lui de contraire à la parfaite quiétude de l'âme.

¹ Leur période est de cent trente-quatre milliards, quatre millions, dix mille ans.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

C'est, disent-ils, ce profond assoupissement de l'esprit, ce repos de toutes les puissances, cette continuelle suspension des sens, qui fait le bonheur de l'homme : en cet état il n'est plus sujet au changement, il n'y a plus pour lui de transmigration, plus de vicissitude, plus de crainte pour l'avenir, parce qu'à proprement parler, il n'est rien, ou si l'on veut qu'il soit encore quelque chose, il est sage, parfait, heureux, & pour dire en un mot, il est dieu, & parfaitement semblable au dieu Fo : ce qui assurément approche un peu de la folie.

C'est contre cette ridicule doctrine que ^{pr.10} les philosophes chinois déploient toute la force de leur éloquence. Ils regardent l'indifférence parfaite comme un monstre dans la morale & comme le renversement de la société civile. Comment se peut-il, disent-ils souvent dans leurs livres, qu'un état vague & indéterminé fasse la perfection de l'homme, lui qui n'est élevé au-dessus des autres êtres que parce qu'il pense, qu'il raisonne, qu'il aime le bien, & qu'il s'applique continuellement à le faire. Il faut donc pour être heureux que le père abandonne ses enfants, que le mari se sépare de sa femme, que le sujet refuse ses services à son prince. Ainsi chacun demeurant dans l'inaction, les hommes deviendront bientôt d'inutiles statues, & les bêtes jouissant seules des biens de la nature prendront au lieu de nous le soin de gouverner l'univers.

La quatrième secte celle qu'on nomme la religion des *bonzes* ; elle est originaire de la Chine & ses prêtres s'appellent communément *taossé*, ce qui veut dire en chinois les docteurs de la loi.

Leur morale ne paraît guère différente de celle de nos épicuriens : ils ne plongent pas l'esprit de l'homme dans cette in différence outrée des bramenes, mais ils se contentent d'en éloigner les désirs véhéments & les passions chagrines.

^{pr.11} Le sage selon eux ne se propose d'autre fin que la paix & la tranquillité. Passer sa vie sans embarras, sans sollicitude, sans ces retours continuels sur le passé, sans toutes ces recherches inutiles de l'avenir, qui troublent toujours le repos de l'âme, c'est savoir user du présent, & mériter le nom de philosophe. Quand on est

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

continuellement, ou agité de soins, ou occupé de grandes entreprises : quand on se livre à l'ambition, à l'avarice, à la cupidité, c'est beaucoup plus pour la postérité qu'on travaille que pour soi : est-on sage de se rendre malheureux pour les autres, & d'acheter leur bonheur, quelquefois en risquant sa vie, souvent par la perte de sa santé & toujours aux dépens de sa propre félicité.

Ils ajoutent que non seulement le sage ne doit point sacrifier son repos au bien public, mais qu'il doit même être modéré dans la recherche de son propre bonheur, de crainte qu'un désir trop violent de ce que l'on n'a pas encore, n'altère la paix que l'on possède. Ainsi c'est une de leurs maximes, qu'il faut éviter tout ce qui peut causer de l'ennui ou du dégoût, & qu'un plaisir que le chagrin accompagne n'est qu'une ombre de plaisir & n'en mérite pas même le nom.

Ces bonzes néanmoins, malgré toute ^{pr.12} leur indolence, ne laissent pas de se marier, & de se charger volontiers des soins d'une famille ; & quand on leur représente que cet état est bien opposé à la liberté qu'ils cherchent, ils disent en plaisantant, qu'après avoir bien examiné ce point, ils sont persuadés que dans la spéculation, c'est un grand embarras qu'une femme ; que néanmoins dans la pratique, ce n'est point une chose tout à fait contraire à leur bonheur.

Mais parce que la douceur de la vie est souvent altérée par la pensée de la mort, & beaucoup plus encore par la mort même, qui en interrompt toujours le cours, ils se sont appliqués à trouver le secret de devenir immortels ¹. Car ils s'imaginent qu'en cela, comme en la plupart des autres choses, l'art peut bien suppléer à la nature. Pour y réussir, il n'est point de mouvement qu'ils ne se soient donnés, & il y a bien de l'apparence que tous ces efforts ont beaucoup troublé la prétendue tranquillité de leur esprit.

Ils prescrivent cent différentes recettes tirées de la chimie, & suivies d'un régime de vie, conforme à l'âge, à l'humeur, au tempérament de chaque particulier. Ils vantent surtout la science qu'ils croient avoir

¹ Chin-sien, c'est-à-dire homme immortel.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

trouvée de faire circuler à propos les ^{pr.13} esprits dans les diverses parties du corps ; elle consiste surtout en deux points. L'un est de prendre certaines postures en donnant aux pieds, aux bras, à la tête, une situation bizarre, mais propre à produire l'effet qu'ils se proposent. L'autre est d'attacher son esprit & ses yeux à certains objets, ce qui conserve en nous un mouvement uniforme dans les humeurs, dans le sang & dans les esprits.

Quand cette doctrine ne se détruirait pas d'elle-même, la manière ridicule dont les bonzes tâchent de l'expliquer, & beaucoup plus encore l'expérience constante du peu de succès qu'elle a eu dans le monde, devrait également en désabuser les savants & les ignorants : mais l'amour de la vie est si profondément enraciné dans nos cœurs, qu'il ne faut pas s'étonner, si nous suivons à l'aveugle tout ce qui peut en ce point flatter notre passion, espérant toujours de vivre, parce que nous ne cessons jamais de le désirer.

Au reste leur physique n'est pas fort différente de celle des deux sectes précédentes, à la réserve de quelques opinions particulières, qui ne sont que des questions de nom. De là vient que plusieurs ont prétendu les réunir toutes ensemble, en montrant qu'elles s'accordent dans le fond & ^{pr.14} qu'elles ne diffèrent les unes des autres qu'en apparence ¹, ce qui est peut-être vrai en ce qui regarde la nature : car elles s'accordent toutes dans ce principe que toutes choses ne sont qu'un, *van vé yi-tse*, c'est-à-dire que comme la matière de chaque être particulier est une portion de la matière première, de même leurs formes ne sont que des parties de l'âme universelle, qui fait la nature, & qui au fond n'est point réellement distincte de la matière.

Pour ce qui est de la science des mœurs, qui fait parmi eux la différence des religions, il est certain qu'ils ont des principes & des opinions très différentes, & s'ils semblent quelquefois s'accorder dans la

¹ Ceux qui sont de ce sentiment forment comme une cinquième secte, laquelle prend ces paroles pour sa devise, *san kiao coüei yi*. Les trois sectes reviennent au même, c'est-à-dire les sectes des nouveaux philosophes, des hochans & des taossé.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

pratique, ce n'est que parce que leur doctrine les engage tous également dans le vice.

De ces deux dernières sectes, comme de deux sources empoisonnées, se sont formés une infinité de ruisseaux, qui inondent l'empire de la Chine, & qui portent la corruption dans l'esprit & dans les mœurs de tous les peuples. De là viennent les ^{pr.15} idolâtres, les magiciens, les enchanteurs, les fourbes de profession, qui proposent continuellement de nouvelles erreurs selon que la passion ou l'intérêt les inspirent.

En vain quelques Chinois, à qui une étincelle de raison découvre les désordres que cet amas monstrueux de ridicules opinions peut causer dans la république, leur opposent les maximes des nouveaux philosophes ; comme ce ne sont que des demi-athées, qui combattent l'idolâtrie par une impiété encore plus grande ; bien loin d'en arrêter le cours, il arrive ordinairement qu'ils sont eux-mêmes entraînés par le torrent. Aussi les voit-on tous les jours à l'exemple des peuples prosternés devant les idoles, eux qui dans leurs disputes & dans leurs écrits se piquent souvent de ne reconnaître aucune divinité.

Cela nous fait bien comprendre que la raison humaine obscurcie par les passions n'a jamais assez de force pour détruire entièrement l'erreur. Comme Jésus-Christ est la seule voie qui conduit à la vérité & qui donne la vie, il n'y a que sa grâce toute puissante, qui puisse faire connaître à ces peuples aveuglés les sentiers d'iniquité où ils marchent, & les précipices affreux dans lesquels ils roulent depuis tant de siècles.

C'est cette divine grâce que nous ^{pr.16} demandons depuis tant d'années au Père des miséricordes ; & certainement, puisque l'empereur de la Chine a approuvé par un édit public la religion chrétienne dans toute l'étendue de son empire, il semble que Dieu ait enfin écouté nos prières, & que nous touchions à cet heureux moment qu'il a marqué dans les conseils éternels de sa sagesse pour convertir tout l'Orient, & pour manifester sa gloire à toutes les nations de la Terre.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

Avant que de finir cette préface, je dois avertir que la manière dont je me suis exprimé dans la première édition de cet ouvrage, en parlant des savants de la Chine, qui reconnaissent & adorent le vrai Dieu, n'a pas été assez exacte, puisque quelques personnes s'y sont trompées, & ont pris dans un sens tout contraire à ma pensée le terme de *véritables adoreurs*, dont je m'étais servi. Ce que j'ai entendu par ces paroles, c'est que les gens de lettres de la Chine, qui selon la doctrine de leurs ancêtres, reconnaissent & adorent un être supérieur, intelligent, éternel, tout puissant, enfin le Seigneur du Ciel & le maître de toutes choses, adoraient le vrai Dieu. Et quand je les ai appelés *véritables adoreurs*, ce n'a été, comme il est aisé de le voir, qu'en les comparant avec ceux ^{pr.17} qui font profession des autres sectes, lesquels ou n'adorent aucun dieu, parce qu'ils sont athées, ou n'adorent que de fausses divinités, parce qu'ils sont idolâtres.

Mais je n'ai point prétendu que les savants de la Chine, qui connaissent le vrai Dieu, lui rendissent le culte qui est nécessaire pour le salut, puisqu'outre la connaissance du vrai Dieu, il faut croire en Jésus-Christ pour être sauvé, & c'est pour cela que les missionnaires le vont annoncer à toutes les nations.

Pour ce qui regarde l'endroit où j'ai rapporté ce que les missionnaires dirent à l'empereur, qu'il ne devait pas regarder la religion chrétienne comme une religion étrangère, puisqu'elle était la même dans ses principes & dans ses points fondamentaux que l'ancienne religion, dont les sages & les premiers empereurs de la Chine faisaient profession : l'explication de ce qu'ils entendaient par ces paroles suit immédiatement après, lorsqu'ils disent que ces anciens sages adoraient le même dieu que les chrétiens adorent, & le reconnaissaient aussi bien qu'eux, pour le Seigneur du Ciel & de la Terre. C'est là tout ce que j'ai voulu dire. En effet s'il est vrai, comme on l'a cru voir jusqu'à présent dans leurs anciennes histoires, que les ^{pr.18} premiers Chinois aient en effet adoré le vrai Dieu, & qu'ils aient conservé pendant quelques siècles la religion, qu'ils avaient reçue de Noë ou de ses enfants, ne peut-on pas dire de cette religion, comme on

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

le dirait de celle de Noë, qu'elle est la même dans ses principes, & dans ses points fondamentaux, c'est-à-dire, dans les premières vérités, que la religion chrétienne ; surtout lorsqu'on parle dans des conjonctures semblables à celles où les missionnaires s'expliquèrent de la sorte.

@

Avertissement

@

On sera peut-être surpris de trouver dans cette histoire les noms chinois écrits d'une manière différente de celle dont les autres historiens se sont servis. On s'en était rapporté jusqu'à présent aux Portugais, parce qu'ils ont écrit les premiers sur ces matières. Mais comme dans l'écriture de ces noms, ils n'ont eu égard qu'à leur nation, j'ai cru qu'en écrivant pour des Français, je ne devais pas les suivre ; parce que l'écriture portugaise ne s'accommode pas avec la prononciation française. C'est ce qui m'a fait prendre le parti, pour faciliter la prononciation des noms chinois qu'on avait altérée jusqu'à présent, de les écrire de la manière dont on les doit prononcer en notre langue. Ainsi au lieu que les Portugais écrivent *Xantum, Xansi, Quansi, Quantum, Huquam, &c.*, j'ai écrit *Chanton, Chansi, Coüansi, Coüanton, Hoücoüan, &c.*, parce que ces noms se doivent ainsi prononcer en français.

HISTOIRE DE
L'ÉDIT DE L'EMPEREUR DE LA CHINE
EN FAVEUR DE LA RELIGION CHRÉTIENNE

LIVRE PREMIER

@

p.001 Quelque preuve que l'on ait que la religion chrétienne a été établie dans la Chine dès les premiers siècles de l'Église, il est certain que la mémoire en était entièrement effacée, & qu'il n'en restait aucun vestige, lorsque saint François Xavier alla aux Indes, & qu'il porta le premier au Japon la lumière de l'Évangile, avec p.002 cet éclat & ce succès que tout le monde sait. Comme les Japonais lui parlaient souvent de la Chine, & lui disaient sans cesse, qu'ils n'auraient aucune peine à embrasser l'Évangile, si les Chinois, qu'ils regardaient comme la nation la plus sage, la plus polie, la plus savante qui fût au monde, s'y étaient soumis, il forma le plus glorieux dessein qu'il eût encore conçu pour l'avancement de la religion. Il résolut d'entreprendre la conversion de ce florissant empire, & d'y faire connaître Jésus-Christ : mais Dieu se contentant de sa bonne volonté, l'arrêta au milieu de sa course, & Xavier mourut à la vue de la Chine, dans la petite île de Sancian, qui est devenue fameuse par la mort de ce grand saint.

Ses frères & ses successeurs animés de son esprit & de son zèle, résolurent d'exécuter ce qu'il avait projeté. Le père Michel Rugieri de la Compagnie de Jésus entra le p.003 premier dans la Chine, pour y prêcher Jésus-Christ. Mais comme son entrée fut peu connue, & que le séjour qu'il y fit ne fut pas long, on regarde le père Mathieu Ricci jésuite, & ses compagnons comme les fondateurs de cette mission, & comme les premiers apôtres, qui portèrent le flambeau de l'Évangile dans la ville de Pékin ¹, cette fameuse Babylone, qui se flattant de renfermer dans l'enceinte de ses murs tout ce qu'il y a de sagesse & de science dans l'univers, n'est à proprement parler que le centre de l'erreur, l'asile de l'athéisme, & le rempart de l'idolâtrie.

¹ C'est la capitale de l'empire de la Chine, l'une des plus grandes & des plus fameuses villes du monde. Un empereur de la famille de Taiming y transporta le siège de l'empire, qui était auparavant à *Nankin*.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

Les Chinois n'avaient eu jusqu'alors que du mépris pour les étrangers. Comme les peuples, qui les environnaient, étaient des barbares grossiers & ignorants, ils ^{p.004} regardaient toutes les autres nations comme des gens sans esprit, sans politesse, & sans science, avec qui ils ne voulaient avoir aucun commerce, de peur de se gâter, & de corrompre la pureté de leurs mœurs. Mais quand ils eurent vu ces nouveaux étrangers, qui joignaient à une vertu rare un profond savoir ; quand ils eurent remarqué que ces hommes extraordinaires avaient acquis en très peu de temps une connaissance parfaite de leur langue & de leurs sciences, & qu'ils étaient beaucoup plus habiles que leurs plus fameux docteurs, ils revinrent de leur erreur, ils n'eurent plus que du respect & de l'admiration pour ceux qu'ils méprisaient auparavant ; ils les écoutèrent avec docilité ; & plusieurs, charmés des maximes admirables de la religion qu'ils prêchaient, l'embrassèrent, & s'estimèrent heureux d'être chrétiens.

Cette Église naissante fit des progrès merveilleux en peu de temps, ^{p.005} Ces nouveaux apôtres eurent la consolation de voir des philosophes & des mandarins ¹ également distingués par leur savoir & par le rang qu'ils tenaient dans l'État, préférer l'humilité de la croix à tout le faste de leur nation, & renoncer pour l'amour de Jésus-Christ à tous les emplois & à toutes les charges, où leur mérite les aurait élevés. Ces commencements furent heureux ; mais ce bonheur ne dura pas. Sur la fin du règne de *Vanlie* ², il s'éleva une persécution, qui pensa ruiner cette nouvelle chrétienté. Chinkio, un des principaux officiers de la cour de Nankin ³, en fut l'auteur. Les missionnaires furent battus, emprisonnés & bannis, les chrétiens furent tourmentés, les églises ^{p.006} renversées, le troupeau dissipé, & la fureur des persécuteurs alla si loin, qu'ils renouvelèrent toutes les calomnies que les païens, au rapport de Tertullien, publiaient anciennement en Europe contre la

¹ Tous les officiers de l'empire s'appellent mandarins ; il y en a plus de trente-deux mille distingués en neuf ordres différents.

² Ce prince mourut en 1610, âgé de 58 ans, après en avoir régné 48.

³ Cette ville qui a été autrefois la capitale de l'empire, ne l'est plus que de la province de Kiamnan.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

religion, sans en excepter même l'infanticide ¹, comme on le peut voir dans les actes de cette persécution, que les bonzes ² firent imprimer en ce temps. Tant il est vrai que l'imposture & la calomnie sont de tous les temps, quand il s'agit de combattre la vérité & d'opprimer l'innocence.

Cette première persécution fut vive, mais elle ne fut pas de longue durée. On reconnut l'imposture & la malignité de Chinkio, on rappela les Pères de leur exil, on les rétablit dans leurs églises, & la religion se trouva en peu de temps plus florissante que jamais. On jouit assez longtemps d'une heureuse paix, ^{p.007} & il se fit des conversions merveilleuses dans toutes les provinces. Ces succès irritèrent les païens ; ils résolurent de détruire la religion, & pour en arrêter le progrès, ils se servirent de la minorité de l'empereur qui règne aujourd'hui avec tant de gloire ; ils mirent à leur tête Yam-quam-sien, ce fameux imposteur si connu par ses calomnies & par son impiété. Cet homme dévoué à l'iniquité mit en œuvre tout ce que la vivacité de son esprit & l'ardeur de son tempérament lui purent suggérer. Il renouvela les anciennes calomnies contre les missionnaires ; il en ajouta de nouvelles, il leur suscita un si grand nombre d'ennemis, qu'on les chassa de leurs églises, on les chargea de chaînes & ils eurent tous le bonheur de confesser Jésus-Christ à Pekin & à Canton ³, où ils furent enfermés plus de dix mois dans une étroite prison.

^{p.008} Ce fut dans cette cruelle persécution que se signala le père Adam Schall de la compagnie de Jésus, plus distingué par la grandeur de son zèle que par sa grande capacité & son habileté dans les mathématiques. Le feu empereur *Chunchi*, qui l'honorait de son estime & de sa bienveillance, l'avait fait président du tribunal des Mathématiques. On s'attacha particulièrement à ce Père, parce qu'on le regarda comme l'appui & le soutien de la religion. On lui ôta ses emplois, on le mit en prison, on le chargea de fers, on lui fit mille

¹ Massacre d'enfants.

² Prêtres des idoles.

³ Cette ville que les Chinois appellent Quamchéou, est la capitale de la province de Canton.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

indignités, & on le condamna enfin au dernier supplice, pour avoir été le chef & le protecteur du christianisme.

Il est vrai que Dieu, par un coup extraordinaire de sa providence, arrêta la fureur des persécuteurs. La loi de Dieu fut hautement justifiée par les païens mêmes. L'accusateur fut condamné à une mort honteuse que la justice divine fit ^{p.009} souffrir à cet athée, d'une manière plus terrible que n'eût été la mort même, dont on l'exempta par une grâce extorquée du jeune prince. On tira de prison le père Adam Schall, & l'on rendit la liberté à cet illustre vieillard, que les ennemis du nom de Dieu avaient fait condamner au supplice, ne doutant pas que la perte de ce grand homme n'entraînât celle de la religion.

Mais comme la politique est la divinité qui règne souverainement à la Chine, & à laquelle on se fait un devoir de tout sacrifier : la cour des Rites ¹, qui a toujours été l'ennemie déclarée du christianisme, obtint un édit du jeune empereur, par lequel il permettait aux prédicateurs de l'Évangile de retourner dans leurs églises, & d'y faire profession de leur religion en leur ^{p.010} particulier, à condition de ne la prêcher à personne ; il défendait en même temps à tous ses sujets de l'embrasser, & d'en faire aucun exercice, sous de très grièves peines.

Quoique cet édit fût très honteux & très désavantageux aux chrétiens, qui se voyaient par là privés du libre exercice de leur religion, & exposés à recevoir tous les jours mille insultes de leurs ennemis, la religion ne laissa pas depuis ce temps-là de jouir d'une profonde paix. Elle s'affermir dans les lieux où elle était établie, & elle fit des progrès très considérables dans toutes les provinces de l'empire, par la faveur que trouva à la cour le père Ferdinand Verbiest, un des plus savants hommes que la Compagnie de Jésus ait donné à l'Église. Il avait succédé au père Adam Schall dans la charge de président du tribunal des Mathématiques, & il s'y était acquis une estime si particulière de l'empereur par sa vertu & sa ^{p.011} science, que tous les mandarins & les

¹ C'est une des six cours souveraines de l'empire. Ses principales fonctions regardent la religion & le cérémonial.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

seigneurs de la cour avaient beaucoup de respect pour sa personne. Tout son soin fut d'étendre la religion, dont il devint le protecteur & l'appui le plus solide, de prévenir & d'étouffer dès leur naissance toutes les persécutions que l'on faisait de temps en temps aux chrétiens dans les provinces. Les églises étaient ouvertes, les fidèles s'y assemblaient en liberté, ils y assistaient aux divins offices, ils y participaient aux sacrements, & le nombre en augmentait tous les jours considérablement par les fréquentes conversions qui se faisaient de tous côtés. Il y avait lieu d'espérer que la religion chrétienne triompherait enfin de l'idolâtrie & de la superstition, par la protection que l'empereur donnait aux prédicateurs de l'Évangile ; lorsque Tcham ¹, p.012 vice-roi de Chekiam ², soutenu des principaux mandarins de sa province, s'en déclara l'ennemi & le persécuteur.

C'était un homme habile & éclairé, qui sous un extérieur modeste & composé, cachait des passions vives & animées. Il s'était acquis une grande réputation d'intégrité & de droiture par une profonde dissimulation. L'empereur le considérait, parce que l'ayant fait gouverneur d'une ville du dernier ordre, il s'y était comporté avec beaucoup de désintéressement & de sagesse, persuadé que cette conduite l'élèverait aux premiers emplois & aux charges les plus considérables de l'empire, & qu'il pourrait avantageusement & à coup sûr se dédommager alors de tout ce que la réputation d'une fausse probité qu'il avait voulu acquérir, lui aurait coûté. Il ne s'était point trompé, & p.013 l'empereur l'avait fait vice-roi de Chekiam.

Il ne se vit pas plus tôt revêtu de cette charge qui flattait sa vanité, qu'il se livra tout entier à sa passion. Il en voulait aux chrétiens, & il ne cherchait qu'à les détruire & à les perdre. Il leur suscita tout à coup une cruelle persécution, qui parut être l'effet du hasard, mais qui était l'ouvrage d'une profonde méditation, & un dessein concerté depuis longtemps. Les mesures en étaient d'autant plus sûres, qu'elles avaient

¹ *Poumke Tcham-tçin-yun* du territoire de *Maathim*, naturalisé à *Souï-nim*, dans la province de *Sou-tchoüen*, fut reçu docteur en 1669.

² Province de la Chine sur la mer Orientale, entre les provinces de Nankin & de Fokien.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

été plus secrètes & plus cachées. Il avait de puissants appuis à la cour & dans les provinces, il s'en prévalut. Les partisans de l'idolâtrie, de l'athéisme, & du mahométisme devaient se liguier avec lui, fournir à sa passion l'argent qui était nécessaire, & le soutenir de tout leur crédit.

Les officiers de sa province lui étaient entièrement dévoués. Il était sûr de la faveur de la cour ^{p.014} des Rites, qui devait connaître & décider de cette affaire. Les ennemis particuliers des prédicateurs de l'Évangile, la haine implacable des bonzes & des libertins contre une religion dont le premier principe est de combattre & de détruire les autres religions, comme autant de sectes pernicieuses ; d'en regarder les ministres comme des imposteurs, & les dogmes comme des erreurs grossières ; l'exemple du Japon, les ombrages que donnait le voisinage de Manille ¹, enfin tout ce que l'enfer peut fournir de fausses raisons, de fourberies, d'impostures & de calomnies, semblait favoriser ses desseins, & menacer d'une ruine certaine une religion, qui n'était soutenue que par un petit nombre de missionnaires que la qualité d'étrangers rendait suspects & méprisables à une nation entêtée ^{p.015} de ses anciennes coutumes & de ses vaines superstitions. Il s'imaginait en triompher d'autant plus facilement, qu'il comptait sur les puissants protecteurs qu'il avait à la cour, & sur la faveur du prince qui lui avait donné des emplois de confiance & de distinction.

Comme il avait beaucoup d'esprit & d'expérience, il concerta son dessein avec tant d'adresse, qu'il crut la ruine de la religion immanquable, si l'empereur n'interposait son autorité, & ne faisait quelque coup d'éclat pour la soutenir : ce qu'il ne croyait pas que ce prince, sage & éclairé comme il était, pût faire dans les circonstances présentes, sans risquer son état & sa réputation. Car enfin, dit-il un jour à un de ses amis, à qui il s'ouvrit sur cette affaire,

« si l'empereur prend le parti de cette religion étrangère, & s'il en déclare ouvertement le protecteur, il se brouillera avec les

¹ C'est la capitale des îles Philippines, qui appartiennent aux Espagnols, & sont au midi de la Chine.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

Tartares Occidentaux, les plus dangereux ennemis ^{p.016} de l'empire, avec lesquels il lui est de la dernière conséquence de se ménager, & de vivre en paix. Il donnera sujet aux Chinois de murmurer en violant les lois fondamentales de l'État pour approuver une religion entièrement contraire à celle des philosophes & des savants, la seule reçue & autorisée dans l'empire depuis la fondation de la monarchie. Il irritera les lamas ¹, les bonzes, & les mahométans, qui regarderont cette innovation comme une chose tout à fait honteuse & préjudiciable à leurs sectes, qui ne sont que tolérées à la Chine. Il s'attirera même les Tartares Orientaux, ses sujets les plus fidèles, qui adorent tous les dieux sans en croire aucun : Car quoiqu'ils lui soient entièrement dévoués, ils ne pourront s'empêcher de le blâmer, quand ils verront que sans nécessité & sans aucun intérêt d'État, il se fait l'objet ^{p.017} de la haine publique pour une affaire de religion. Je crois même, ajouta-t-il, que quelque estime que l'empereur fasse paraître pour la sublimité & l'excellence des dogmes de la religion chrétienne, il en regarde la morale comme une doctrine dure & farouche, qui dépouillant l'homme de tous les sentiments de la nature, le prive des biens de la vie présente sous des espérances incertaines d'un bonheur à venir.

C'est ainsi que le vice-roi raisonnait en politique, & se fortifiait dans le dessein qu'il avait formé, d'attaquer la loi de Dieu & de la ruiner entièrement. Il en trouva une occasion, qui lui parut favorable. Il l'embrassa sans balancer. Voici comme la chose se passa.

Un chrétien du territoire de la petite ville de Lingan ² eut le malheur de prendre querelle avec un idolâtre de ses parents. Celui-ci piqué vivement va sur-le-champ le ^{p.018} déférer au tribunal du gouverneur ³

¹ Ce sont les prêtres des Tartares Occidentaux qui reconnaissent pour le chef de leur religion le grand lama, que ces peuples regardent comme une divinité.

² Ville du troisième ordre de la dépendance de Ham-tchéou, capitale de la province de Chekiam.

³ Il s'appelait *Tchin-kien-kij*, & il était natif de *Sinnim*, dans le *Koüansi*.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine

en faveur de la religion chrétienne

de la ville, & entr'autres chefs d'accusation qu'il produisit contre lui, il lui fit un crime de sa religion. Le gouverneur qui était de la province de *Koüansi* ¹, ou l'on n'avait pas encore prêché l'Évangile, soit qu'il fût peu instruit des maximes du christianisme, soit qu'il fût animé par les officiers de son tribunal, & par les émissaires du vice-roi, jugea en faveur de l'accusateur, & voulut rendre la cause de l'accusé commune à tous les chrétiens, & leur en faire porter la peine. Pour cela il fit imprimer des placards tout à fait injurieux à la loi de Dieu, qu'il traitait de secte impie & pernicieuse, & il défendit à tous ceux qui étaient de son ressort & de sa juridiction de la suivre, & d'en faire profession. Il fit afficher ces ^{p.019} placards à la porte de son tribunal, & il en donna plusieurs exemplaires aux bonzes, qui les exposaient à l'entrée de leurs temples les jours de leurs fêtes, comme autant de trophées de la victoire que l'idolâtrie venait de remporter sur la religion.

Le père Prosper Intorcetta jésuite, qui avait à Ham-tchéou ², capitale de la province de *Chekiam*, une des plus florissantes églises de la Chine, fut infiniment sensible à l'insulte qu'on faisait à l'Évangile. Comme il était un des plus anciens missionnaires de la Chine, & qu'il avait beaucoup d'expérience, il vit bien que cette étincelle était capable de causer un embrasement général, & de porter un préjudice très considérable à la religion. C'est pourquoi il se mit en devoir de l'arrêter en sa naissance. Il alla trouver le ^{p.020} gouverneur ; il lui représenta qu'il allait causer du trouble & du désordre dans la province ; que l'empereur lui saurait mauvais gré d'inquiéter les chrétiens dans un temps où il honorait de sa faveur & de sa protection les prédicateurs de l'Évangile ; qu'il le conjurait de faire ôter ces placards des lieux où il les avait fait afficher, & d'en faire mettre de contraires, pour réparer l'injure qu'il venait de faire à la religion chrétienne.

Le gouverneur n'eut aucun égard aux remontrances du père Intorcetta, ni aux requêtes que ce missionnaire lui fit présenter : au

¹ Cette petite province est dans les terres : elle a le royaume du Tonkin, & une partie de la province de Canton au midi.

² C'est l'ancienne & la fameuse ville de Kinsai, dont Marc Paul Vénitien dit tant de merveilles dans sa relation.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

contraire, il traita les chrétiens avec plus de dureté ; ce qui obligea ce Père, pour faire cesser l'insulte & la vexation, de s'adresser au gouverneur de la ville d'Ham-tchéou, & de se plaindre que le gouverneur de Lingan traitait la religion chrétienne de loi fausse & de secte pernicieuse, contre les édits, & la défense expresse de ^{p.021} l'empereur. Pour savoir sur quoi cette plainte était fondée, il faut reprendre les choses de plus loin.

C'est une maxime de la politique chinoise, qu'un prince doit commencer par donner la paix à l'univers. C'est ainsi qu'ils s'expriment en parlant de leur empire, parce qu'ils regardent toutes les autres nations comme des barbares. Il doit ensuite procurer l'abondance & les commodités de la vie à ses peuples. Enfin il doit leur faire connaître leurs obligations, & les instruire de leurs devoirs. Car ce serait en vain, disent-ils, qu'on voudrait retenir un peuple dans les bornes étroites du devoir, si l'on n'avait auparavant solidement établi les deux premiers points ; puisque les lois seraient un faible rempart contre la licence des armes, & que les instructions feraient peu d'impression sur l'esprit d'un peuple que la misère & l'indigence sembleraient autoriser à tout faire, & à tout entreprendre.

^{p.022} Ces maximes ont toujours paru si essentielles à cette nation, qu'elles ont été inviolablement gardées depuis la fondation de la monarchie par toutes les familles qui ont monté sur le trône. *Chunchi* ¹ régna trop peu de temps, & fut trop occupé de la conquête de la Chine, pour pouvoir procurer un si grand avantage à ses nouveaux sujets. Il se déchargea de ce soin sur *Cam-hi*, son fils & son successeur, qui gouverne aujourd'hui ce grand empire avec tant de sagesse. Ce prince eut d'abord de fâcheuses guerres à soutenir par mer & par terre : mais sa prudence & sa valeur l'ayant mis au-dessus de ses affaires, & rendu victorieux de tous ses ennemis, il a eu le bonheur de procurer à son État la paix la plus profonde, dont on ait peut-être jamais ouï parler.

¹ Ce prince commença à régner en 1644, & mourut en 1661, après avoir conquis l'empire de la Chine.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

Il s'est appliqué ensuite à rendre ^{p.023} ses peuples heureux par les remises des années entières de tribut, qu'il leur a faites avec une bonté & une libéralité, qui peut servir de modèle aux plus grands princes. Enfin pour s'acquitter du devoir de les instruire & de les rendre de bons sujets, il ne s'est pas contenté de leur donner six articles, comme avait fait la dernière race des empereurs chinois : il leur en a proposé seize, avec ordre à tous les mandarins de faire composer sur ces textes, chacun en sa province, des discours d'un style simple & aisé, & de les envoyer à la cour des Rites, pour y être approuvés selon la coutume. Le général des troupes chinoises de la province de *Kiamnam* ¹ fit composer seize discours sur ces textes ; & les ayant fait imprimer, il les distribua à ses troupes & à ses amis. ^{p.024} Un de ces seize articles ordonne *de ne point donner dans les fausses religions, & de ne se pas laisser séduire par leurs pernicieuses maximes*. Dans le discours qu'on composa sur cet article, l'auteur fit le dénombrement de toutes les fausses religions, parmi lesquelles il mit la religion chrétienne, & la traita de secte aussi séditieuse que la secte qui est la plus décriée de la Chine en ce point.

Le père Intorcetta, qui était alors supérieur des jésuites de la Chine, en fut averti. Il envoya promptement un exemplaire de ce discours au père Verbiest, afin qu'il apportât un prompt remède à un mal si pressant, & d'un si pernicious exemple. Ce fervent missionnaire en fut vivement touché ; & se servant en cette occasion du privilège que lui donnait sa charge, de présenter des placets à l'empereur, quand il le jugeait à propos, il lui en présenta un où cet article était ^{p.025} inséré. L'empereur renvoya le placet selon la coutume à la cour des Rites, qui sans entrer en discussion du point dont il s'agissait, se contenta de répondre, que l'exercice de la religion chrétienne était défendu par les lois. L'empereur qui jugea bien que cette réponse affligerait sensiblement le père Verbiest, qu'il voulait obliger, eut la bonté de tirer un trait de pinceau sur la remontrance de la cour, & de donner ordre d'effacer ces mots partout où l'on les trouverait : *La religion chrétienne*

¹ C'est la province de *Nankin*, qui a changé de nom, depuis qu'on a transporté à Pékin le siège de l'empire, qui était auparavant à Nankin. Cette province est sur la mer Orientale, entre les provinces de *Chanton* & de *Chekiam*.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

est une religion qui tend à la révolte, autant que la secte ¹ qui est la plus décriée en ce point. Cet ordre fut porté sur-le-champ à tous les vice-rois pour le faire exécuter & le général des troupes chinoises, qui avoir donné occasion à tous ces mouvements, fit une recherche si exacte, qu'il recouvra tous les exemplaires, qu'il ^{p.026} avait répandus, & les supprima pour jamais. Cet édit fut porté la vingt-sixième année du règne de Cam-hi.

Le père Intorcetta se servit de cet édit si favorable aux chrétiens, pour soutenir les intérêts de la religion, & pour se plaindre du procédé du gouverneur de Ligan. Il s'adressa au gouverneur de la ville de *Ham-tchéou*, & lui présenta une accusation dans les formes contre ce mandarin. Ce gouverneur reçut le père avec honneur, & le pria de lui abandonner cette affaire sans vouloir la poursuivre par les voies de la justice. Ce parti était dangereux pour la religion ; le Père en craignait les suites. Ainsi il ne jugea pas à propos de l'accepter. Le gouverneur s'en choqua, & sans délibérer davantage, il écrivit sur-le-champ au gouverneur de Ligan, & lui envoya par un exprès l'accusation qu'on avait formée contre lui. L'exprès la lui porta en pleine audience, soit par imprudence, ou ^{p.027} par l'ordre secret qu'on lui en avait donné. Ce mandarin la lut avec précipitation ; & se levant brusquement de son tribunal, il protesta hautement qu'il tirerait une vengeance éclatante de l'affront qu'on lui faisait.

Il y a bien de l'apparence qu'il agissait de concert avec le vice-roi, & qu'il n'était que l'instrument de la passion de ce méchant homme. Pour faire plus d'éclat, & pour pousser les choses à l'extrémité, il prit le sceau de son office, & vint le remettre entre les mains du vice-roi, sur ce que les chrétiens, gens brouillons & séditieux, ne lui permettaient plus d'exercer sa charge avec honneur, qu'ils avaient forcé son tribunal, & arraché les placards qu'il y avait fait afficher ; qu'après un semblable attentat, leur chef, qui violait tous les jours les édits de l'empereur par les nouvelles églises qu'il bâtissait & par le grand nombre de chrétiens

¹ Cette secte si décriée s'appelle la secte du fruit blanc nénuphar.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

qu'il y p.028 assemblait, avait la témérité de l'accuser d'y contrevenir, dans le temps même qu'il employait son autorité à maintenir les lois dans toute leur force. Le vice-roi l'écouta avec une gravité ordinaire aux mandarins chinois ; mais avec une joie secrète de le voir si bien seconder sa passion :

— Allez, lui dit-il d'un air content ; reprenez l'exercice de votre charge, & laissez-moi le soin de vous venger de l'insolence de cet étranger, & de la rébellion de ses sectateurs.

Un des plus zélés partisans de Yam-quam-sien lui avait inspiré cette haine contre la religion chrétienne. Cet homme avait été autrefois un des premiers officiers du tribunal des Mathématiques, où il s'était distingué par ses violences & ses persécutions contre le père Verbiest. Il avait été obligé de quitter ce poste par l'ordre de l'empereur, & de se retirer dans sa maison à Ham-tchéou, où toute son p.029 occupation était de décrier les chrétiens & de leur faire des ennemis. Il avait réussi auprès du vice-roi, qui avait d'ailleurs des intérêts secrets de se déclarer contre eux, & de les persécuter.

Le trésorier général de la province avait fait faire une idole fort propre, à laquelle on devait présenter des vœux pour en obtenir de la pluie après une longue sécheresse. Il invita le vice-roi à lui offrir de l'encens, & à faire les honneurs de cette fête. Comme le vice-roi se piquait d'être de la secte des savants ¹, il reçut froidement le trésorier, & lui dit d'un ton railleur, *qu'il ne savait point demander de la pluie à ceux qui n'en pouvaient donner.*

— Je vous entends, reprit le trésorier, piqué d'une réponse si vive, *c'est-à-dire, que vous êtes chrétien.*

Le vice-roi eut beau s'en p.030 défendre, on n'en crut rien ou l'on feignit de n'en rien croire, & on l'en railla souvent. Ces railleries le mirent en si

¹ À la Chine la religion de l'État est celle des savants & des philosophes, dont l'empereur & les mandarins sont profession. Le peuple adore les idoles, & est divisé en différentes sectes.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

mauvaise humeur contre les chrétiens, qu'il résolut de les perdre, & d'être le persécuteur de ceux dont on l'accusait d'être le complice.

Il commença par faire des informations secrètes sur la fondation & sur l'état de l'église de Ham-tchéou, capitale de la province de Chekiam. Il s'informa des héritiers de ceux qui avaient vendu l'emplacement de cette église, s'il n'y avait point quelque clause dans le contrat de vente, qui fût mal expliquée, & qui donnât prise à la chicane. Mais comme on lui répondit que cet emplacement avait été acheté par le vice-roi Toung, un de ses prédécesseurs, qui avait fondé cette église, il fit des perquisitions sur la personne & sur la conduite du père Intorcetta, sur la doctrine qu'il enseignait, sur le nombre des ^{p.031} chrétiens, sur les églises nouvellement établies, & généralement sur tout ce qui regardait cette nouvelle chrétienté. Comme tout ce qu'on lui en rapporta ne le contentait pas, le hasard lui offrit une occasion favorable de satisfaire sa passion, & de faire éclater son ressentiment.

Le révérend père d'Alcala religieux de l'ordre de saint Dominique travaillait depuis longtemps à Lanki, ville du troisième ordre de la dépendance de Ham-tchéou, & il s'y acquittait de son ministère avec beaucoup de zèle & d'édification. Mais comme la maison qui lui servait d'église n'était à lui que par engagement, le propriétaire pouvait l'en chasser quand il le jugerait à propos. Cela obligea ce missionnaire à chercher ailleurs un établissement plus solide. Il choisit Kiu-tchéou, ville du premier ordre de la province de Chekiam, comme un lieu plus propre à travailler, & par ^{p.032} son étendue & par le nombre de ses habitants. Il obtint sans peine, par le moyen d'un présent qu'il fit au gouverneur, la permission d'y acheter une maison. Il fallait encore avoir l'agrément du premier assesseur. Il lui fit aussi un présent, mais moins considérable que celui du gouverneur. L'assesseur le trouva mauvais & s'en choqua.

Pour surcroît de disgrâce, un domestique du Père alla sous un nom emprunté rendre visite à l'assesseur, pour traiter avec lui de cette affaire. Le mandarin qui ne le connaissait pas, le traita avec honneur. Mais ayant ensuite appris son nom & sa qualité, il prit l'insolence du valet pour un affront que lui faisait le maître & comme les Chinois sont d'une

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

grande délicatesse sur le point d'honneur, il résolut de s'en venger. Ainsi, soit que ce Père eût manqué, comme on disait, à quelques formalités, qui sont infinies à la Chine, soit que les païens, qui lui ^{p.033} avaient vendu la maison, fussent bien aises de lui susciter une affaire, afin que la maison étant confisquée & vendue par décret, ils pussent la racheter à vil prix avec un gros profit ; soit enfin, comme il arrive assez souvent, que ces deux causes concourussent ensemble, le capitaine du quartier & le chef de la rue allèrent déférer le Père au tribunal de l'assesseur, qui reçut leur plainte, & commença à procéder juridiquement contre lui. L'affaire fut portée devant tous les tribunaux de la province, & même devant celui du vice-roi, où il arriva que dans les différents interrogatoires que le père d'Alcala fut obligé de subir, il déposa qu'il avait été envoyé en exil à Canton durant la persécution d'Yam-quam-sien en la compagnie des pères Gabiani & Intorcetta jésuites.

Il n'en fallut pas davantage au vice-roi pour envelopper le père Intorcetta dans cette affaire. Il était ^{p.034} animé ; l'accusation lui parut favorable. Il ordonna d'examiner le Père, & afin de commencer la guerre qu'il méditait depuis longtemps, il se donna la peine de composer lui-même un placard rempli de blasphèmes contre la religion chrétienne. Il le fit écrire en gros caractères, & afficher à la porte de l'église ; & il en fit faire un si grand nombre de copies, que la ville de Ham-tchéou, & toute la province de Chekiam en furent bientôt remplies. On ne sera peut-être pas fâché de voir cette pièce, qu'on a traduite mot à mot sur l'original chinois.

Nous, Tcham vice-roi, tiré du tribunal des Enquêtes, faisons cet écrit, pour défendre sévèrement aux Européens de séduire les peuples en semant des feuilles volantes, & aux Chinois d'embrasser & de suivre leur religion contre les édits ; espérant que cette défense servira à maintenir la vigueur des lois, & à ^{p.035} ramener les esprits dans le droit chemin. Nous savons qu'il n'y a point de loi qui contienne les vraies maximes de la persécution des particuliers, & du gouvernement des États, dans le même détail & avec la même étendue que la secte de

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine

en faveur de la religion chrétienne

nos philosophes. Ces maximes par rapport au règlement des familles, consistent à obéir à ses parents, & à respecter les plus âgés. Par rapport au gouvernement, elles consistent à être fidèle au prince, & à aimer le peuple. Cette secte reconnaît Tchéou-coun ¹ & Coun-tgé ² pour maîtres. La bonne conduite, l'amour du prochain, la vertu & la justice en sont l'essentiel. La civilité, ou l'observation des devoirs de la vie ; l'union & la concorde, dont la musique est le symbole ; les lois civiles & criminelles, ou le bon _{p.036} gouvernement, sont les moyens qu'elle emploie. Sa doctrine, qui est parfaitement vraie est dans le monde ce que le Soleil & la Lune sont dans le Ciel, que ces astres parcourent ; & ce que les fleuves & les rivières sont sur la Terre qu'elles arrosent. La secte des brachmanes ³ des Indes, & celles de nos bonzes ne sont en comparaison de celle des philosophes, que comme la lueur d'un flambeau de roseaux, & que comme autant d'eau qu'il en tient dans le pas d'un bœuf. Quelle idée à plus forte raison devons-nous avoir des autres sectes ?

Mon prince aujourd'hui a une estime singulière de la vraie doctrine. Il honore nos philosophes préférablement à tous les autres. Il a travaillé lui-même aux commentaires des cinq livres ⁴ canoniques _{p.037} & des quatre livres classiques ⁵, & il les a répandus ensuite par tout l'univers, afin de faire à jamais éclater les avantages qu'on retire de n'avoir dans tout l'empire qu'une même langue savante. Ce soin devait engager les peuples, qui ont le bonheur d'être nés sous le règne d'un saint, à suivre en tout la doctrine des saints, & à s'appliquer à l'étude

¹ C'est un des plus anciens docteurs de la Chine.

² C'est le fameux Confucius, que les Chinois regardent comme leur maître & leur législateur. Il vivait cinq cents ans avant la venue de Notre Seigneur.

³ Ce sont les prêtres idolâtres des Indes.

⁴ Ces cinq Livres sont consacrés, & d'une grande autorité parmi les Chinois. Voyez ce qu'en dit le R P. Le Comte dans ses *Nouveaux Mémoires de la Chine*.

⁵ Ces quatre livres sont l'ouvrage de Confucius & de Men-tsé son disciple.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

des livres que Coun-tché & Men-tsé ¹ nous ont laissés. Les laboureurs, les artisans, & tous les marchands devraient après cela s'attacher avec toute l'application & tout le soin imaginable aux emplois de leur profession, afin de se mettre en état de vivre dans l'abondance. Si leurs occupations leur laissent quelque loisir, ils ont les seize articles ² des instructions impériales, p.038 dont ils peuvent s'entretenir, & sur lesquels ils peuvent faire des explications & des conférences, afin de se porter réciproquement les uns les autres au bien, & de réprimer la pente naturelle qu'on a au mal. C'est sur cela qu'ils doivent établir les fondements de leur perfection, dont le fruit doit être d'attendre avec une fermeté & une confiance inébranlable tout ce que le Ciel ordonnera.

Mais les habitants de Chekiam, grossiers & ignorants, bien loin de s'appliquer à ces devoirs, s'entraînent les uns les autres, & vont en troupe embrasser la loi de Dieu. Cette loi vient originairement des Européens de delà les mers, qui sont entrés dans la Chine sur la fin de la famille de *Taiming* ³ ; sous la famille régnante ⁴ l'empereur sur la sentence rendue dans l'assemblée p.039 des grands de sa cour, a porté un édit qui contient cette clause :

« à la réserve de Ferdinand Verbiest & de ses compagnons, auxquels il est permis de faire l'exercice de leur religion comme ils le faisaient auparavant. De crainte qu'à la cour ou dans les provinces, on ne bâtit de nouvelles églises, & qu'on ne fasse des chrétiens, j'ordonne qu'on le défende sévèrement & qu'on avertisse les peuples de cette défense. »

¹ C'est un des disciples de Confucius, dont on a de très beaux ouvrages.

² Voyez ce que nous avons dit de ces seize articles à la page 24.

³ Cette famille qui commença à régner en 1369, a eu seize empereurs, qui ont gouverné ce florissant empire pendant 276 ans.

⁴ La famille régnante s'appelle *Tai-cim*, c'est la vingt-deuxième famille qui ait possédé cet empire.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

Ce qui fut exécuté la neuvième année de Cam-hi. La cour des Rites présenta de nouveau un placet qui fut suivi de cet édit :

« Si parmi les missionnaires européens, il y en a qui sachent l'astronomie, j'ordonne qu'on les amène à ma cour, pour y demeurer avec Ferdinand Verbiest & ses compagnons. Je permets à ceux qui ne la savent pas de retourner chacun à son ancienne église, & comme religieux d'y faire en particulier les exercices de leur religion. Mais nous ne permettons à aucun de nos sujets de quelque condition qu'il puisse être, p.040 tant à la cour que dans les provinces, d'embrasser cette loi. J'ordonne pareillement qu'on observe l'édit précédent, qui porte qu'on la défende, & le reste. »

Ce qui a été exécuté & enregistré au greffe de ladite cour.

Je ne sais en quel temps l'Européen Intorcetta a abandonné son ancienne église de Kiansi ¹ pour venir s'établir en celle de Chekiam : s'il se dit religieux, il doit observer religieusement les lois de l'empire, fermer la porte, & ne recevoir aucune visite. Pourquoi donc a-t-il imprimé le livre intitulé, *Explication de la loi de Dieu*, & celui qui porte pour titre, *Les sept victoires* ² & autres livres ? pourquoi fait-il peindre des images de Dieu, p.041 obligeant les gens à les venir adorer à certains jours marqués, & à garder des jeûnes ? pourquoi sème-t-il des billets parmi les gens de sa loi dans la capitale, & dans les villes de Lanki, de Hainim, de Lingan, d'Yu-han, de Tet-çin, & dans les autres villes de la province ? Il y a plus de mille familles de gens ignorants & insensés, qui ont embrassé cette loi. Ils sont tous coupables d'avoir violé les défenses qu'on a faites, & d'avoir contrevenu aux édits. Il est à propos de les

¹ Cette province, qui est au milieu des terres, a à l'Orient la province de Chekiam, & celle de Fokien, au midi.

² Le premier de ces Livres a été composé par le père Jules Aleni jésuite, pour donner une idée générale de la religion chrétienne. Le second par le père Didaco Pantoja jésuite espagnol, qui fut relégué durant la première persécution à Macao, où il mourut en 1618.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

instruire sur ce point, & de le leur défendre encore. C'est dans cette vue que nous souhaitons que tous, tant les gens de qualité que le peuple, sachent ce qui suit.

Vous autres, vous abandonnez le vrai chemin qui vous a été montré par les saints & par les sages, pour suivre les sentiers détournés de l'Europe. C'est une erreur grossière : vous violez les édits de l'empereur pour entrer dans la religion des Européens ; c'est une faute de ^{p.042} conduite, qui est considérable : vous mériteriez d'être châtiés selon la rigueur des lois ; mais nous faisons cette réflexion : vous êtes des gens ignorants & grossiers, qui vous êtes laissés séduire par des étrangers, & qui vous êtes mal à propos engagés dans une secte pernicieuse. Je veux bien vous pardonner le passé, & vous laisser les moyens de vous corriger de vous-mêmes ; mais il faut dorénavant qu'obéissant avec respect aux lois, vous preniez garde d'entrer une autrefois dans la fausse secte de l'Europe. Que si persistant opiniâtrement dans votre aveuglement, vous manquez de quitter aussitôt cette religion, ou s'il se trouve encore quelqu'un soit homme ou femme, qui renonce aux emplois de sa profession pour en garder les observances ¹, j'ordonne aux officiers que cela regarde, d'en informer ^{p.043} incessamment, & d'en faire leur rapport. Ils se saisiront de la personne d'Intorcetta & des autres, qui contreviennent aux édits, prêteront cette religion. Ils châtieront dans toute la rigueur des lois ceux qui se seront laissés séduire. Les voisins & les amis qui les cacheront, protégeront ou aideront, seront tous coupables du même crime, & l'on ne fera grâce à personne. Il faut le faire savoir au public.

Fait le seizième jour de la septième lune intercalaire, la trentième année du règne de Cam-hi,

¹ Le vice-roi marque par ces paroles les dimanches & les fêtes, que ces nouveaux chrétiens observent avec beaucoup d'exactitude.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

c'est-à-dire, le huitième de septembre de l'année mil six cents quatre-vingt-onze.

Ce premier acte fut le signal de la persécution. Tous les mandarins de la province se signalèrent à l'envi, & firent leur cour au vice-roi aux dépens des chrétiens. Chacun fit des affiches à sa manière, infiniment injurieuses à la religion, qui devint par là le jouet & la fable ^{p.044} de l'idolâtrie & de l'athéisme.

Ce fut un vrai triomphe pour le gouverneur de Lingan, qui se livra à toute la joie dont un homme est capable, quand il voit la perte de son ennemi assurée. La vengeance est une des passions favorites des Chinois, leurs haines sont éternelles, ils n'en reviennent jamais ; c'est souvent tout l'héritage qu'un père laisse en mourant à ses enfants. Mais quelque implacable que soit leur haine, ils n'ont point recours au fer ni au poison : tout ce qui tient de la violence & de la cruauté les effraye, & n'est pas de leur goût. C'est dans la chicane seule qu'ils trouvent de quoi se contenter à coup sûr, parce que c'est un moyen infailible d'assouvir leur passion : ils n'épargnent pour y réussir ni l'argent ni l'imposture, ni ce que l'artifice & la plus noire malice peut inventer. Nul peuple ne les égale dans cet art, & ils pourraient en faire des leçons aux plus habiles de l'Europe.

^{p.045} Le gouverneur de Lingan était parfaitement instruit de tous les tours qu'on peut donner à une affaire. Il était sûr du vice-roi ; mais il ne l'était pas du trésorier général qui est l'officier le plus considérable de la province après le vice-roi, & celui auquel il appartient par le droit de sa charge, de prendre connaissance des affaires des étrangers : il fallait l'engager. Comme la protection des grands est vénale à la Chine, c'est une chose assez ordinaire que les personnes d'un rang moins élevé achètent chèrement le droit de protection & le titre de créature, afin que le crédit de leur protecteur les rende redoutables à leurs ennemis, & les mette à couvert de l'insulte des grands. Ainsi le gouverneur de Lingan, qui voulait mettre le trésorier dans ses intérêts, résolut de se faire sa créature. Il lui fit des protestations d'un parfait dévouement & d'un attachement ^{p.046} inviolable. Mais comme l'argent à la Chine est un ressort universel, qui met tout en mouvement, il lui

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

envoya une somme considérable, ce qui le gagna si parfaitement, qu'on peut dire que la religion n'a pas eu d'ennemi ni plus dangereux ni plus ardent. Le vice-roi ravi d'avoir dans ses intérêts un homme aussi habile & aussi puissant que le trésorier, lui adressa un second acte contre le père Intorcetta. Comme je crois qu'on sera bien aise de voir la manière dont on procède à la Chine dans les affaires, je le rapporterai ici tout au long. Voici comme il était conçu.

« Dans les attestations que les officiers de Canton donnèrent aux Européens la dixième année de Cam-hi pour retourner à leurs églises, Intorcetta devait aller à Kien-tcham, ville du premier ordre de la province de Kiansi. Il faut donc s'informer soigneusement en quelle année il est venu dans la province de Chekiam. De plus, ^{p.047} suivant le rapport du gouverneur de Ham-tchéou, l'église de Ham-tchéou fut fermée par l'ordre du magistrat la troisième année de Cam-hi, lorsque Yam-quam-sien accusa Adam Schall. Présentement Intorcetta y demeure : en avertit-il alors les officiers ? Mais puisque cette église avait été fermée par l'autorité du magistrat, il ne devait pas s'y établir en cachette. Pareillement comme l'édit qui permettait aux Européens de retourner chacun à son église, défendait à tout autre qu'à eux de suivre cette loi, ils devaient obéir à cet ordre de l'empereur.

Dans les informations du gouverneur de Ham-tchéou, je trouve que le médecin chrétien nommé Chintasen dépose qu'il y a des églises en plusieurs villes, & qu'en chaque église il y a une image de Dieu, qu'on propose à adorer, & dont on se sert pour engager les gens à embrasser cette loi. Outre ^{p.048} cela Intorcetta a fait imprimer le livre intitulé : *Explication abrégée des points les plus importants de la loi*, & celui qu'ils nomment : *Les sept victoires*. Livres pleins d'une doctrine fautive & pernicieuse. Cet Européen séduit les peuples en violant les édits ; ce qui est contre toute forme de bon gouvernement. Il faut examiner tout cela, & le défendre. Dans

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine

en faveur de la religion chrétienne

cette vue : vous, trésorier général & vos officiers, j'espère que selon le devoir de votre charge, vous ferez ce que j'ordonne. Ainsi vous demanderez à d'Alcala où il demeurerait avant la troisième année de Cam-hi, si c'était dans le Chekiam, ou ailleurs ; & s'il y a un témoignage par où il paraisse qu'il devait retourner à son église.

Pour ce qui regarde Intorcetta, vous vous informerez de l'année dans laquelle il est venu à la dérobée dans le Chekiam ; puisque dans la dixième année du règne de Cam-hi, il devait retourner dans le Kiansi. ^{p.049} S'il a un ordre de la cour, est vertu duquel il lui soit permis de demeurer dans l'église de Ham-tchéou. Et cette église étant alors fermée, s'il a eu quelque permission, pour se donner la liberté de l'ouvrir ? En quelle année le nommé Chintasen s'est fait chrétien, & qui est celui qui l'a porté à cela ? Vous, trésorier, que cette affaire regarde, vous ferez en particulier avec le juge criminel de la province, des informations exactes sur chaque point, & vous me rendrez compte de ce que vous aurez conclu, afin que je termine cette affaire. Derechef, sur ce que Chintasen dépose qu'il y a partout des gens de cette loi, on la défendra sévèrement. Les officiers de chaque canton instruiront les gens ignorants, que la fausse doctrine des Européens a séduits, afin qu'ils se corrigent incessamment, & qu'ils jettent au feu les images qu'ils gardent pour les honorer. De plus, vous ^{p.050} demanderez à Intorcetta en quel endroit sont les planches des livres qu'il a fait graver, s'il a permission de la cour de distribuer ces livres, & quel moyen il suggère pour arrêter ce désordre dans la suite. Examinez cela, & donnez vos avis sur chaque point avec exactitude & avec soin : n'y manquez pas.

Le trésorier fit exécuter cet acte avec toute l'ardeur d'un homme qui veut se signaler dans son parti, & donner des marques de son dévouement. Mais comme les tribunaux supérieurs ne connaissent ordinairement des affaires qu'après qu'elles ont passé par les tribunaux

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

inférieurs, il envoya cet acte au gouverneur de la Cité ¹, & celui-ci au gouverneur de la ville, qui donna ordre dès le lendemain à un huissier de citer Chintasen & le ^{p.051} père Intorcetta à comparaître en sa présence. Ce n'était pas la première fois que ce fervent missionnaire avait paru devant les tribunaux des mandarins, pour y défendre les intérêts de Jésus-Christ, & y soutenir sa religion. Il avait eu le bonheur d'être chargé de chaînes, & de souffrir un long exil & une dure prison pour la foi dans la persécution d'Yam-quam-sien.

Ce père, Sicilien de nation, était un vénérable vieillard de plus de soixante-cinq ans, qui avait blanchi dans les travaux apostoliques. Quoiqu'il ne fût que d'une taille médiocre, sa vieillesse & un certain air de majesté, qui brillait sur son visage, le rendait respectable aux païens. Ses manières douces & engageantes lui attiraient l'amitié & la confiance de tous ceux qui l'approchaient. Mais la vivacité de son esprit jointe à une sagesse & à une prudence consommée, le faisait regarder comme un homme ^{p.052} extraordinaire. Ces qualités naturelles étaient soutenues d'une vertu rare, d'un ardent & d'un courage héroïque, capable de tout souffrir & de tout entreprendre pour la gloire de Jésus-Christ & pour le salut des âmes.

Il se présenta au tribunal du mandarin dans le même esprit que les apôtres sortirent de celui des Juifs, c'est-à-dire rempli de joie d'être jugé digne de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus-Christ. Ce gouverneur était un homme sage, qui n'entrait point dans la passion du vice-roi. Il traita le père avec distinction, & il lui fit tous les honneurs que pouvaient permettre les formalités de la Chine. Il fit donner quelques bastonnades à l'huissier qui l'avait conduit, pour avoir eu l'imprudence de le lui présenter en pleine audience sans attendre ses ordres. Il se leva par honneur de son tribunal, quand le Père parut, & il le fit passer dans une ^{p.053} chambre voisine, où il alla le trouver après son audience. Le père répondit à toutes les interrogations qu'il lui fit

¹ La grande ville de Ham-tchéou, si fameuse autrefois sous le nom de Kinsai, est partagée comme en deux villes, dont l'une s'appelle Gin-ho, & l'autre Tçin-tam. Ces deux villes ont chacune leur gouverneur avec leurs tribunaux subordonnés.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

avec une présence d'esprit admirable. Il lui dit qu'il était entré dans l'empire avec le père Ferdinand Verbiest ; qu'il s'était établi d'abord dans la province de Kiansi ; mais qu'étant venu rendre les derniers devoirs au père Umbert Augery son cousin, qui avait soin de l'église de Ham-tchéou, & ce cher parent lui ayant en mourant recommandé son église, il en avait pris soin depuis ce temps-là ; qu'à la vérité il l'avait fait sans ordre de la cour, & sans la permission des magistrats ; mais que depuis qu'il y était établi, il avait été rendre visite à tous les vice-rois, qui avaient gouverné cette province ; que plusieurs lui avaient fait l'honneur de lui rendre sa visite en personne, les autres par des billets, ce qui était de notoriété publique.

— Mais n'avez-vous pas été ^{p.054} vous-même témoin, dit-il au mandarin, de ce qui se passa il y a quelques années, lorsque l'empereur fit la visite des provinces, & qu'il prit au printemps le plaisir de la promenade sur le lac délicieux ¹, qui baigne les murailles de cette ville ? Ne vous souvient-il plus que ce prince envoya des présents à mon église par les gentilshommes de sa chambre, qui y vinrent adorer le vrai Dieu selon l'ordre qu'il leur en avait donné ; qu'il eut la bonté de m'envoyer des plats de sa table, & qu'il voulut bien que j'eusse l'honneur d'être admis jusqu'à trois fois en sa présence. Vous ne savez peut-être pas toutes les questions que cet aimable prince me fit ? voici un mémoire qui vous en instruira.

Il lui présenta en même temps le récit de tout ce qui s'était passé alors, qu'il ^{p.055} avait fait imprimer selon la coutume de la Chine.

Il n'en fallait pas davantage pour le mettre à couvert de toutes les recherches qu'on faisait. Car l'empereur lui parlant avec une bonté & une familiarité qu'on ne saurait assez admirer dans un si grand prince, s'était informé des lieux où il avait demeuré, de l'état de son église, du nombre de ses chrétiens, & de presque toutes les autres choses, dont le

¹ Ce lac qui est à l'occident de la ville de Ham-tchéou, est un des plus beaux endroits de la Chine. Les montagnes qui l'entourent, & qui sont au printemps toutes couvertes de fleurs, forment une espèce de bassin, qui surpasse tout ce que l'art peut inventer.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

vice-roi le faisait interroger ; & après avoir entendu ses réponses, il lui avait dit avec une bonté charmante :

— Bon vieillard (c'est un terme d'honneur à la Chine), demeurez ici en repos.

Le père Intorcetta ne se fut pas plus tôt retiré que le gouverneur de la ville envoya ses interrogations, & les réponses du Père au gouverneur de la Cité. Celui-ci n'en fut pas content ; il ne trouva pas les informations assez exactes ; ainsi il les renvoya sur-le-champ, avec ordre ^{p.056} de les réformer, & de procéder à un nouvel interrogatoire sur les points qu'il avait omis. Le Père fut cité par le même huissier, & obligé de comparaître pour la seconde fois. Voici les interrogations du gouverneur, & les réponses du Père, qui méritent qu'on en conserve la mémoire.

— N'aviez-vous pas eu ordre du vice-roi, lui dit le gouverneur, de brûler incessamment les images que vous avez exposées dans vos églises ? Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— Les images de Dieu, lui répliqua le Père, & celles des saints ne sont pas des choses qu'on doive brûler. Si on les veut brûler, il faut commencer par me brûler moi-même. Mais pourquoi brûler les saintes images, puisque l'édit de l'empereur permet au père Ferdinand Verbiest & à ses compagnons d'exercer leur religion en leur particulier comme par le passé : si j'expose ces images, & si je les honore, fais-je autre chose que m'acquitter des ^{p.057} devoirs de ma religion en mon particulier ?

— En quel endroit, continua le juge, avez-vous mis les planches des livres que vous avez faites graver ¹ ?

¹ L'imprimerie de la Chine est fort différente de la nôtre. Comme nous avons peu de caractères nous les assemblons aisément, & nous en formons des planches qui servent à imprimer ; mais à la Chine, comme ils ont plus de quatre-vingt mille caractères, la dépense des caractères serait infinie, & l'assemblage presque impossible. Ainsi ils ont pris le parti de graver leurs lettres sur des planches de bois dont ils se servent de la même manière que nous nous servons ici des planches de cuivre pour imprimer en taille-douce.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine

en faveur de la religion chrétienne

— Elles sont présentement dans mon église, dit le Père. Elles ont été gravées dès le temps de l'empereur Vanlie : ces livres sont destinés à mon usage, & ils ne contiennent rien qui puisse séduire ni tromper les peuples.

— Avez-vous un ordre de la cour, reprit le juge, pour distribuer ces livres que vous avez fait imprimer ?

— Je n'en ai point qui le permette, répondit le Père ; je n'en ai point aussi qui le défende.

— Mais maintenant qu'on veut empêcher que ces livres n'aient cours ^{p.058} dans l'empire, conclut le juge, quel moyen suggérez-vous pour l'empêcher ?

— Ces livres sont les livres de Dieu, dit le Père, & non pas les miens : je ne me suis jamais servi de personne pour les débiter ; comment voulez-vous que j'en empêche le cours ?

Comme ce gouverneur avait de la droiture & de l'équité, & comme il ne haïssait pas les chrétiens, il suggéra au Père quelques-unes de ses réponses, & il ne poussa pas plus loin les interrogations. Il porta sa sentence, qui ne fut point du goût du vice-roi ni des autres officiers majeurs. La voici mot pour mot.

« Je trouve que les images qui sont exposées dans l'église font l'objet du culte d'Intorcetta, le moyen de sa perfection, & le motif de son espérance & de sa joie. Ainsi il me semble qu'on peut différer de les brûler. Pour les planches des livres, elles ont été gravées sous le règne de Vanlie. Elles sont à la vérité dans l'église ; ^{p.059} mais il n'est encore venu aucun ordre de la cour, qui permette ou qui défende le débit de ces livres. Quoiqu'ils soient en plusieurs volumes, ils sont à l'usage d'Intorcetta, qui se fait une occupation continuelle de leur lecture. Il ne s'en est point servi pour séduire le peuple. Il est vrai que ces livres sont écrits en chinois d'une manière capable de plaire & d'exciter la curiosité ; mais il y a peu de chose qui porte à l'erreur. Que si les officiers de chaque pays

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

défendent dorénavant le débit de ces livres sous des peines rigoureuses, ne permettant à personne de les expliquer ni de les lire, ces livres seront comme s'ils n'étaient pas en effet. Ainsi il ne sera point nécessaire de demander à Intorcetta, comment on en pourra empêcher le débit. J'attends avec un profond respect, que Votre Excellence prononce sur cette matière, & fasse exécuter l'arrêt qu'elle portera.

La sentence du gouverneur de ^{p.060} la cité ne fut pas si favorable que celle du gouverneur de la ville ; mais elle ne fut pas non plus fort préjudiciable au Père. Elle portait, qu'

« il laissait au trésorier général décider s'il était à propos de souffrir que le Père demeurât à Ham-tchéou ; que pour le médecin chrétien Chintasen, il fallait lui donner le temps de rentrer en lui-même & de se corriger ; que pour les livres, les images & l'église, on devait les laisser au seul Intorcetta, & en défendre sévèrement l'usage à tout autre.

Mais ce qui était de plus fâcheux, c'est que le gouverneur de la cité ajoutait au bas de sa sentence un moyen sûr pour détruire & anéantir entièrement la religion.

« Si quelqu'un de quelque condition qu'il soit, disait-il, a embrassé la loi chrétienne, qu'il la quitte incessamment, qu'il en jette au feu les livres & les images. Que si par un aveuglement déplorable il persiste opiniâtrement à s'y attacher, qu'il ^{p.061} soit permis au capitaine du quartier, aux chefs des rues, & aux voisins même de le venir accuser : qu'on oblige les dizeniers d'envoyer tous les trois mois des attestations qui fassent foi qu'après avoir examiné chaque famille, ils n'ont trouvé aucun chrétien dans leur district. Si ces attestations se trouvent fausses, que les dizeniers soient punis de la même peine que les coupables. Et afin que cette attestation soit plus sûre & plus authentique, il faut que les gouverneurs des villes y joignent la leur, & qu'ils la scellent du sceau de leur charge.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

Cet avis dangereux, qui avait ruiné au commencement de ce siècle la florissante église du Japon fut comme un signal à tous les petits officiers du bas Palais, que les Chinois appellent les teignes des tribunaux & les sangsues du peuple, pour piller les chrétiens, & pour leur faire mille insultes & ^{p.062} mille vexations, sous prétexte d'aller chercher des croix & des images, dont ils ne se mettaient guère en peine.

La sentence du gouverneur de la cité fut portée au tribunal du trésorier général, qui après l'avoir examinée avec le juge criminel de la province, suivant l'ordre qu'il en avait reçu du vice-roi, la confirma dans tous ses points, à la réserve de celui qui regardait la personne du père Intorcetta. Car après avoir fait un récit injurieux de la manière dont il était venu s'établir à Ham-tchéou, il conclut qu'*il l'en faut chasser, fermer son église, & le renvoyer à sa première demeure en la province de Kiansi*. Il appuyait ensuite fortement sur les informations qu'on devait faire tous les trois mois, comme sur un moyen infaillible, pour détruire la religion & exterminer les chrétiens.

Il semble que le vice-roi devait confirmer une sentence si favorable ^{p.063} à ses desseins, & si conforme à ses désirs. Il ne le fit pas cependant ; il ne la trouva point assez violente, il la cassa, & la renvoya pour la réformer, aux tribunaux par où elle avait passé ; ce qui attire après soi une suite infinie de procédures : car les ordres doivent descendre & les sentences remonter ensuite par les mêmes canaux par où elles ont passé la première fois ; ce qui était recommencer tout de nouveau.

Je ne m'arrêterai point ici à rapporter les ordres que le vice-roi donna pour faire réformer cette sentence, ni à marquer toutes les formalités que l'on garda, ni la suite de toute cette longue procédure, qui ferait assurément plaisir aux gens entêtés de la chicane, parce qu'ils y trouveraient des raffinements qu'on ne connaît point encore en Europe, quelque habile que l'on soit en cet art. Mais je suis persuadé que cela fatiguerait la plupart de mes lecteurs, qui ne ^{p.064} sont peut-être déjà que trop ennuyés de ce que j'en ai dit.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

Quoiqu'il en soit, le dessein du vice-roi était de faire abattre l'église de Ham-tchéou, qu'il regardait comme le centre du christianisme, & le boulevard de la religion. Son chagrin contre les tribunaux inférieurs venait de ce qu'ils n'étaient pas entrés dans sa passion, & de ce qu'ils n'avaient pas suivi en cela ses intentions. C'est pourquoi il voulait qu'ils réformassent leur sentence. Mais comme il connaissait parfaitement le génie du peuple, & comme il voulait le disposer à l'exécution de son dessein, il faisait courir le bruit par ses émissaires, que cette église était déjà renversée, afin de le faire ensuite plus impunément ; & l'on en était si persuadé, qu'une infinité de gens, qui la regardaient comme un des plus beaux ornements de la ville, venaient tous les jours s'éclaircir de la vérité du fait par leurs propres yeux.

p.065 Cette église était sans contredit la plus belle & la mieux entendue de toute la Chine : car quoique l'édifice n'en fût pas à beaucoup près si magnifique ni si grand que la principale mosquée des mahométans, elle était incomparablement plus propre & plus ornée. Son plan avait été pris sur le modèle des églises d'Europe. Les murailles en étaient de brique ; quatre rangs de colonnes de bois, où notre architecture était grossièrement imitée par l'ouvrier chinois, y formaient une nef & deux ailes. Deux rangs de ces colonnes étaient engagés dans les murs, suivant la coutume du pays. Le plinthe des chapiteaux de chaque colonne des deux rangs du milieu servait d'imposte aux jambages de quatre arcs qui s'y venaient rencontrer à angles droits, dont deux traversaient, l'un la nef, & l'autre l'aile, & les deux autres distinguaient ces deux membres. Elle était lambrissée fort p.066 proprement. L'or & l'azur y brillaient de toutes parts : on y avait mêlé les couleurs les plus vives & on les avait appliquées avec tant d'art sur le beau vernis de la Chine, qu'elles avaient un éclat merveilleux.

Il y avait trois autels dans cette église. Le grand était dédié au Sauveur du monde. Le tabernacle d'une sculpture à l'européenne était chargé d'ornements à la chinoise ; ce qui faisait un assez bon effet. Les deux autres autels étaient dédiés, le premier à l'apôtre saint Pierre, qui tenait deux clefs d'une main, & montrait les portes du ciel de l'autre. Le

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

second à l'apôtre saint Paul, qui y était représenté dans l'attitude d'un homme qui prêche : il tenait un crucifix de la main gauche, & il montrait de la droite un écriteau, où étaient ces paroles : *Pour nous, nous prêchons Jésus crucifié.*

Mais ce qu'il y avait de plus beau dans cette église, & ce qui y ^{p.067} attirait une infinité de gens, était le grand nombre de tableaux dont elle était ornée. C'étaient des copies d'après des modèles d'Europe, qu'un peintre chrétien de la Chine avait faites. Quoique la peinture en fût grossière, ils étaient du goût des Chinois qui les regardaient comme autant de chef-d'œuvre. Tous ces tableaux représentaient la vie de Jésus-Christ depuis sa naissance jusqu'à son ascension ; ils étaient suivis de ceux de la vie de la sainte Vierge, des quatre fins de l'homme, des douze apôtres, des quatre évangélistes, des fondateurs des religions, avec chacun l'habit de son ordre, & de quelques actions des plus éclatantes de l'histoire sainte & de l'histoire ecclésiastique, comme la conversion de saint Paul & celle du grand Constantin. On lisait au bas de chaque tableau l'explication du mystère qui y était représenté, composée d'un style élevé, & écrite en gros ^{p.068} caractères chinois sur un vernis blanc, ce qui faisait un très bel effet ; car chaque tableau était comme un prédicateur qui annonçait à tout le monde les vérités de l'Évangile d'une manière proportionnée à leur capacité, & à l'étendue de leur esprit. Chacun y était instruit : le peuple grossier par les figures qui y étaient représentées, & les savants par l'explication qui y était attachée. De sorte qu'un infidèle qui se donnait le temps de considérer tous ces tableaux les uns après les autres, sortait de cette église à demi-instruit, & s'il n'en remportait pas le désir d'une conversion sincère, il s'en retournait du moins plein d'estime pour la religion.

Mais c'était cela même qui irritait le vice-roi, & qui le portait à vouloir détruire cette église, parce qu'il la regardait comme le boulevard de la religion dans sa province. Je ne me serais pas arrêté à faire une si ample description de ce saint ^{p.069} lieu, si ce précieux monument de la piété des chrétiens subsistait encore : mais Dieu qui l'avait garanti de la fureur des persécuteurs, ne l'a pas voulu préserver de la fureur des

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

flammes, qui le réduisirent en cendres avec une partie considérable de la ville de Ham-tchéou, le deuxième jour d'août de l'année mille six cent quatre-vingt-douze.

Le vice-roi ne trouva pas les officiers des tribunaux inférieurs dociles sur la ruine de l'église de Ham-tchéou. Ce procédé leur paraissait violent, & contraire aux lois aux coutumes du pays ; & ils ne jugèrent pas à propos de risquer leur fortune & leur réputation pour satisfaire la passion du vice-roi ; car ils voyaient bien que c'eût été à eux une grande témérité, & une hardiesse insoutenable, d'entreprendre sans les ordres exprès de la cour des Rites de renverser une église que cette même cour avait respectée dans le temps que la persécution ^{p.070} d'Yam-quam-sien était le plus animée ; que c'était s'engager dans une affaire infiniment fâcheuse pour eux, si l'on venait à désapprouver cette action ; que le vice-roi ne manquerait pas de se justifier à leurs dépens, en produisant leurs sentences, & de faire retomber sur eux une faute dont il était seul coupable. Ainsi ils s'en tinrent à leur premier sentiment, qui était qu'on fermât l'église de Ham-tchéou, selon l'ordre qu'en avait donné la cour des Rites dans le temps de la persécution.

Le vice-roi n'osa pas les pousser, de peur de se rendre seul responsable de l'événement. Il prit le parti de s'attacher à la destruction des autres églises de sa province, qui n'avaient pas les mêmes appuis que celle de Ham-tchéou, parce qu'elles avaient été bâties contre les édits. D'abord il jeta les yeux sur la seconde église de Ham-tchéou, qui est dédiée à la sainte Vierge. C'est l'église où les femmes ^{p.071} s'assemblent tous les mois, pour y entendre dire la messe, & pour y recevoir les sacrements.

On a été obligé de bâtir des églises particulières pour les femmes, afin de se conformer aux coutumes de la Chine, où l'on regarde les assemblées des hommes & des femmes dans le même lieu, comme la marque la plus assurée d'un gouvernement barbare & grossier. Au reste, cette coutume est aussi ancienne que la monarchie. Elle est établie sur cette maxime fondamentale de la morale des Chinois, qui porte que le premier & le plus essentiel devoir des deux sexes, est

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

d'être distingués & séparés ; d'où ils concluent que le lieu propre de la femme est la maison, où elle doit s'appliquer au soin du ménage, & à l'éducation des enfants ; & que le lieu propre de l'homme est d'être au dehors pour vaquer aux affaires de la famille.

Mais comme les maximes de ^{p.072} morale ne sont pas toujours capable d'arrêter la curiosité des femmes, & de leur ôter l'envie naturelle qu'elles ont de paraître & de se faire voir, la politique chinoise a trouvé un moyen extraordinaire pour les arrêter à la maison & pour les empêcher de sortir : c'est de leur ôter l'usage des pieds, en les obligeant dès leur enfance à se les serrer si fortement, qu'ils ne puissent croître. Ce moyen qui devrait révolter les femmes, & les porter à abolir une coutume si bizarre & si gênante, est ce qui fait leur entêtement ; & elles sont si folles sur cela, qu'elles seraient au désespoir de n'avoir pas les pieds petits, parce qu'elles regardent ce défaut comme le trait le plus essentiel de leur beauté.

Malgré cette précaution si nécessaire à un peuple mol & indolent, qui se livre tout entier au plaisir des sens, les femmes ne laissent pas d'aller quelquefois aux temples de leurs bonzes. Mais comme ces ^{p.073} temples sont des lieux décriés, où la pudeur est souvent immolée sur les autels des idoles, ces assemblées de femmes sont suspectes, & l'entrée de ces temples leur est défendue par une loi, que la facilité, ou plutôt la superstition des maris a abolie. Les couvents de leurs religieuses sont encore plus décriés que les temples de leurs bonzes ; car au lieu que les femmes séculières demeurent presque toujours dans leurs maisons, celles-ci abusent de la liberté qu'elles ont de sortir, & s'en servent pour former des intrigues, pour entretenir des commerces, & pour s'abandonner à tout ce que l'avarice & le libertinage ont de plus honteux : c'est ce qui fait que les missionnaires gardent de si grandes précautions pour assembler les femmes. Il y a même dans la Chine des endroits où ils n'osent le faire que deux ou trois fois l'année, de peur de donner lieu à la médisance & à la jalousie outrée des Chinois.

^{p.074} Le vice-roi voulut donc savoir comment cette église des femmes & les autres de la province avaient été bâties ; si les chrétiens y avaient

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

contribué, & si on les avait élevées à leurs frais. On fit de nouvelles informations contre le père Intorcetta ; on l'obligea de comparaître encore devant les mandarins : il répondit avec sa douceur & sa modestie ordinaire, que les prédicateurs de l'Évangile avaient bâti cette église à leurs frais, sans que les peuples y eussent contribué. Le rapport du capitaine du quartier ¹, homme droit & sincère, qui avait eu ordre de s'en informer, se trouva entièrement conforme aux dépositions du Père ; ce qui porta le vice-roi à ordonner que l'église des femmes fût changée dans un temple d'idoles ², jusqu'à ce qu'il en ^{p.075} fût ordonné autrement.

Après tant de procédures, on attendait un arrêt définitif sur cette affaire, qui jetait les chrétiens dans la dernière consternation, lorsqu'il survint un incident qui déconcerta les mesures du vice-roi & qui renversa tous ses projets. Le père Intorcetta, qui voyait le danger que courait la religion, avait eu soin d'informer les jésuites, qui étaient à la cour de Peking, des desseins & des procédures du vice-roi, dans l'espérance qu'ils emploieraient le crédit & la faveur qu'ils avaient auprès de l'empereur, pour arrêter la fureur d'un homme qui s'était entêté de persécuter les chrétiens, & de détruire leur religion. Mais comme par un contretemps fâcheux, l'empereur n'était pas à Peking, le vice-roi eut tout le temps qu'il pouvait souhaiter pour faire ses procédures, & pour porter cette affaire aux dernières extrémités.

L'empereur était alors en ^{p.076} Tartarie, où il a coutume d'aller de temps en temps prendre le divertissement de la chasse, pour se délasser de ses fatigantes occupations. Il avait mené avec lui le père Gerbillon, jésuite français, qui a l'honneur de l'accompagner très souvent dans ses voyages. Les services importants que ce Père lui a rendu dans les négociations de la paix avec les Moscovites ³ ; la facilité avec laquelle il a appris la langue des Manchéous, qui est la langue des Tartares & celle

¹ Il se nommait *Yam-choüi*.

² Il fut dédié à *Coüan-yun*, capitaine fameux, sur la fin de la famille des Han. On lui a donné le titre de *ti*, ou d'empereur, & on l'honore comme une des principales idoles de la Chine.

³ On trouvera à la fin de cette Histoire un abrégé de cette négociation.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

que parle ordinairement l'empereur ; sa capacité dans les mathématiques & dans les autres sciences, & surtout sa droiture, sa sincérité & sa vertu lui ont acquis l'estime & l'amitié de ce prince qui le distingue dans toutes les occasions, & qui ne cherche qu'à lui faire plaisir.

Si ce Père eût été averti de ^{p.077} bonne heure des démarches du vice-roi, il lui eût été aisé de les arrêter : mais Dieu qui avait ses desseins, & qui voulait terminer cette affaire à la gloire de la religion, d'une manière beaucoup plus avantageuse qu'on n'eût osé se le promettre, permit que ce Père ne sût rien de cette persécution, que lorsqu'il fut prêt d'arriver à Pékin. Il en fut instruit par une lettre du père Gabiani, supérieur des jésuites de la Chine, qui le conjurait d'employer son crédit auprès de l'empereur, pour arrêter un torrent qui allait ruiner toutes les églises, & détruire entièrement la religion. Il ne l'eut pas plus tôt lue, qu'embrassé du zèle de la Maison de Dieu, il alla trouver un des plus grands seigneurs de la cour, qui était du voyage, & l'un de ses meilleurs amis.

C'était le prince Sosan, homme distingué par sa naissance, par ses emplois, & par son mérite ^{p.078} personnel. Ce seigneur, qui a passé par toutes les charges qui peuvent former un grand homme, & qui a même exercé pendant dix ans celle de *colao*, la première de l'empire, est allié à l'empereur, & oncle de l'impératrice, mère de l'héritier présomptif de la couronne ; ce qui le distingue de tous les autres seigneurs. Son esprit vif & brillant, sa grande pénétration, son jugement solide, sa sagesse & son expérience consommée lui ont donné la confiance de l'empereur, qui le consulte dans toutes ses affaires, & qui le regarde comme le premier homme de son Conseil. Mais quelque distingué qu'il soit par tous ces endroits, il est encore infiniment plus grand & plus aimable par les qualités du cœur que par celles de l'esprit. Il est naturellement droit, sincère, équitable, fidèle, généreux & bon ami. Comme le père Gerbillon est à peu près du même caractère, ce prince l'avait fort goûté dans les ^{p.079} voyages qu'ils firent ensemble sur les frontières de l'empire pour la paix de Moscovie ; & il avait pris pour lui une si grande amitié, qu'elle allait jusqu'à la tendresse & à la familiarité.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

Le père Gerbillon lui communiqua la lettre du père Gabiani. Cette lettre portait que le vice-roi de Chekiam s'était déclaré sans aucun sujet le persécuteur & l'ennemi juré de la religion chrétienne, s'était fait un plaisir de la décrier & de la rendre odieuse par des affiches & par des procédures tout à fait injurieuses. Le père Gerbillon, conjurant ce prince de vouloir bien arrêter les violences du vice-roi, lui dit qu'il comptait uniquement en cette occasion sur l'honneur de sa protection :

— Vous y pouvez compter très sûrement, mon Père, repartit ce prince d'un air le plus obligeant du monde ; le vice-roi de Chekiam m'a des obligations trop essentielles, pour me refuser ^{p.080} ce que je lui demanderai. Assurez-vous qu'il réparera ce qu'il a fait contre la loi de Dieu. Je vous en donne ma parole, & je vous réponds du succès de cette affaire.

Il répéta plusieurs fois ces dernières paroles.

En effet, Sosan ne fut pas plus tôt arrivé à Pékin qu'il écrivit au vice-roi de se réconcilier avec le père Intorcetta, & de réparer le tort qu'il avait fait à la religion chrétienne : & afin qu'il ne se pût dédire de voir le père, il enferma dans son paquet les lettres que les pères Gerbillon & Bouvet écrivaient au père Intorcetta, pour l'obliger de les donner en main propre. C'était trop exiger d'un homme aussi fier que le vice-roi. Il était trop embarqué, & il avait poussé les choses trop loin, pour les pouvoir remettre dans leur premier état sans se déshonorer. Ainsi, quoiqu'il dût toute sa fortune au prince Sosan, qui était son protecteur déclaré, il ne put se résoudre à faire les ^{p.081} démarches qu'il demandait. Sosan l'en pressa encore plus fortement par une seconde lettre qu'il lui écrivit : mais ces lettres si vives & si pressantes n'eurent point d'autre effet sur le vice-roi, que de le porter à épargner la personne du père Intorcetta, & à le laisser dans son église. Il crut que Sosan serait content de la violence qu'il se faisait, & qu'il lui tiendrait compte de ce qu'il ne portait pas les choses plus loin ; & afin de n'avoir pas le chagrin de recevoir encore quelques lettres plus fâcheuses que les premières, il résolut de terminer cette affaire, & de confirmer dans tous ses points la sentence du trésorier général & du juge criminel de la province. En voici un extrait fidèle & exact.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

« Je trouve que les livres dont il est question, suivant les dépositions d'Intorcetta, ont été imprimés sous le règne de Vanlie ; que n'y ayant jusqu'ici aucune permission ni ^{p.082} aucune défense de les distribuer, ils ne doivent servir qu'aux seuls religieux européens. Qu'est-il donc nécessaire d'en graver des planches, si l'on n'a pas dessein d'en distribuer au peuple, de le séduire, & de le porter à embrasser cette loi ? Si l'on permet à Intorcetta de garder ces planches, on peut croire qu'il s'abstiendra pendant quelque temps d'en faire tirer des exemplaires, & de les distribuer ; mais il est sûr qu'il s'en servira dans la suite pour séduire le peuple, comme il a fait auparavant. Il faut donc en briser les planches, pour ôter la source du mal. S'il se trouve donc dorénavant quelqu'un qui distribue ces livres, ou qui embrasse cette loi après la défense de Votre Excellence, & l'ordre de prendre des attestations tous les trois mois, que le coupable soit rigoureusement châtié ; qu'on l'expose ensuite en public le cou serré entre des ais pesants. Si ses voisins, les capitaines des ^{p.083} quartiers, & les chefs de rue ne l'ont pas déferé, qu'ils soient punis, comme s'ils l'avaient caché. Cela est ainsi ordonné, pour se conformer au sage édit, qui défend à toutes sortes de personnes d'embrasser la loi chrétienne. Par ce moyen tous les esprits reprendront le droit chemin, & les fausses doctrines seront détruites & abolies. Intorcetta n'a pas bâti l'église où il demeure ; mais comme il y est établi depuis longtemps, il semble qu'il est à propos de l'y laisser.

Pour l'église des femmes, qui est dans la rue Tcham-chaa, & les deux églises de Kiaa-him ¹, & de Haïnim ², quoique les Européens les aient bâties sans que le peuple y ait contribué, cependant, comme ce sont des maisons vides, il est à propos

¹ Le vice-roi ordonna depuis qu'on changeât ces deux églises en des temples dédiés à Coüan-yun-ti, ou si elles se trouvaient trop petites pour cela, qu'on en fit des écoles publiques.

² Ces deux villes & toutes les autres, dont il est parlé ici, sont de la province de Chekiam.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine

en faveur de la religion chrétienne

p.084 d'ordonner aux gouverneurs de ces villes de les faire fermer. Je trouve pareillement que Sarpetri ¹ demeurait à Kinhoa, où il est mort la vingt-unième année de Cam-hi ; que selon les informations des gouverneurs de Kinhoa, & de Kiu-tchéou, qui conviennent sur cela, d'Alcala demeurait dans le Fokien ² avant la troisième année de Cam-hi. Il vint demeurer cette même année dans l'église de Lanki. Il alla ensuite à Pékin avec Sarpetri, puis il revint dans son ancienne église, comme il est porté dans l'attestation que le trésorier général de la province de Canton lui donna en le renvoyant dans le Chekiam. Cette église, qui n'était à lui que par engagement, ayant été dégagée par p.085 le légitime possesseur, d'Alcala a acheté une maison pour faire une église. Il semble qu'il est à propos de l'y laisser demeurer, en lui ordonnant d'en fermer la porte, pour faire dans la solitude ses exercices de religieux, & en lui défendant de porter personne à embrasser cette religion. Puisque l'église de Kinhoa a été vendue, il n'en faut plus parler. Pour celle de Kiu-tchéou, qu'il ne possède que depuis peu, il faut suivant la sentence du gouverneur de cette ville, ordonner à d'Alcala de la vendre incessamment, & de faire savoir qu'il a exécuté cet ordre. Pour Chintasen, qui comme le chef des autres, les porte contre les défenses à se déclarer pour cette loi, il faut, comme le gouverneur d'Ham-tchéou l'a déterminé, le châtier & l'exposer en public le cou serré entre des planches, afin de rendre tout le peuple plus sage par le châtement d'un seul.

Il n'est pas croyable combien p.086 l'autorité des magistrats est grande & redoutable à la Chine, & jusqu'où va le respect & la soumission des peuples. Ainsi ce fut une terrible alarme pour les

¹ Le père Sarpetri, de l'ordre de saint Dominique, fut prisonnier à Canton durant la persécution d'Yam-quam-sien. Il a écrit un savant traité sur les honneurs que les Chinois rendent aux morts & à Confucius : on le trouve dans les anciens mémoires de la Chine, & dans la défense des nouveaux chrétiens.

² Province de la Chine sur la mer Orientale.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

chrétiens, quand ils virent toutes les puissances de la province se déchaîner contre eux, & agir de concert pour les perdre. Ils eurent recours à Dieu qui avait répandu sur eux ses miséricordes, en les tirant des profondes ténèbres de l'idolâtrie où ils étaient engagés. Ils se préparèrent à conserver avec fidélité le précieux don de la foi, qu'ils avaient reçu, & à signaler leur zèle & l'attachement inviolable qu'ils avaient pour Jésus-Christ. Quelque éclairés qu'ils fussent sur les dangers qu'ils couraient, & sur le pouvoir & la mauvaise volonté des persécuteurs, ils ne se laissèrent point abattre. On les vit s'animer les uns les autres à demeurer fermes dans leur foi, & à ne rien faire d'indigne du glorieux nom de chrétien, qu'ils avaient^{p.087} l'honneur de porter. Comme ils savaient qu'on ne manquerait pas de faire la visite chez eux, & de se saisir de tout ce qui aurait quelque rapport à leur religion, leur premier soin fut de dérober à la profanation des idolâtres leurs livres de prières, leurs chapelets, leurs médailles, leurs images & leurs autres petits meubles de dévotion.

La plupart venaient à l'église avec plus de ferveur & d'assiduité qu'auparavant, pour y assister aux divins mystères, & pour se fortifier contre les assauts qu'on allait leur livrer, par la participation du corps & du sang de Jésus-Christ qu'ils avaient le bonheur de recevoir avec une piété, qui charmait ceux qui en étaient témoins. Il y en eut cependant quelques-uns peu éclairés, qui crurent que pour se mettre à couvert de la persécution, il leur était permis de donner des cautions, & de dresser une espèce de formulaire, qui après bien des^{p.088} détours & des raisonnements embarrassés, aboutissait à se soumettre en apparence à ce que le vice-roi ordonnerait. Ils présentèrent ce formulaire au père Intorcetta, s'applaudissant d'avoir trouvé, à ce qu'ils croyaient, un heureux tempérament pour se tirer d'affaire sans intéresser leur religion ; mais ils furent fort surpris quand ils virent que le Père, les reprenant sévèrement, leur reprocha leur lâcheté, & leur fit connaître leur erreur, & l'effroyable précipice où ils s'allaient jeter par leur faute, en faisant paraître au-dehors des sentiments qu'ils n'avaient pas dans le cœur ; ils rentrèrent en eux-mêmes ; ils reconnurent leur égarement,

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

& ils prirent la résolution de mourir plutôt que de rien faire qui pût porter le moindre préjudice à leur foi.

Il y eut même un jeune homme ¹, habile dans les sciences & dans la p.089 connaissance des caractères chinois, qui s'offrit avec dix ou douze de ses compagnons, de s'aller présenter aux juges, pour défendre par des raisons invincibles la vérité de la religion chrétienne, si l'on voulait les entendre ; ou la signer par leur sang, si on leur refusait cette justice. Quelque charmé que fût le Père de cette foi vive, & de cette ardeur digne des premiers siècles de l'Église, il ne jugea pas à propos d'exposer ces jeunes gens. Il les arrêta pour ne pas irriter les mandarins, qui auraient pris cette sainte liberté pour un attentat & une révolte, & pour ne pas s'attirer la cour des Rites, qui n'aurait pas manqué de prendre connaissance de cette affaire, & d'augmenter la persécution. D'ailleurs ç'eût été fournir au vice-roi une occasion favorable de présenter un placet à l'empereur, & d'animer ce prince contre les chrétiens, que ce mandarin aurait fait passer pour des séditeux & des perturbateurs du p.090 repos public. C'était où il en voulait venir, & où tendaient tous les mouvements qu'il se donnait, & toutes les interrogations qu'il faisait faire sur la conduite & sur la demeure des missionnaires.

Le père Intorcetta qui connaissait la malignité & les desseins du vice-roi, se tint toujours en garde contre les pièges qu'il lui tendait de tous côtés ; & quoique ce zélé missionnaire animât vivement les chrétiens à être fidèles à ce qu'ils devaient à Dieu, & qu'il les disposât même au martyre par ses ferventes exhortations, & par les exercices de piété qu'il leur faisait pratiquer, il les empêcha toujours de rien faire d'irrégulier, qui les engageât & qui les commît mal à propos.

Plusieurs chrétiens de cette fervente église ne laissèrent pas de souffrir beaucoup ; surtout le médecin Chintasen, dont j'ai parlé, qui eut l'honneur de confesser p.091 publiquement Jésus-Christ, & d'être maltraité pour son saint nom. Comme il était à la tête de toutes les bonnes œuvres, & qu'il avait un grand zèle, les mandarins le regardaient comme

¹ Il s'appelait Dominique Ssu.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

une des colonnes de cette église. Ils ne se trompaient pas : car c'était lui qui allait de maison en maison exhorter les chrétiens à s'acquitter des devoirs de leur religion, & qui leur distribuait des images, des médailles, & des livres de dévotion pour soutenir & pour animer leur piété. C'est pour cela qu'ils le condamnèrent à recevoir une rude bastonnade, & à être exposé en public le cou serré entre deux planches, ce qui est un tourment fort douloureux ¹.

Ce fervent chrétien fut moins étonné de cette sentence, que de voir un jeune homme ², qu'il avait ^{p.092} autrefois tenu sur les fonts de baptême, venir se jeter à ses pieds, & le conjurer les larmes aux yeux de lui permettre de souffrir pour lui cette rude bastonnade, à laquelle on venait de le condamner :

— Quoi ! mon fils, lui dit ce vertueux médecin, voudriez-vous me ravir la couronne que le seigneur m'envoie ? à Dieu ne plaise que je vous cède ma place : ces moments sont trop précieux pour moi & je suis trop heureux d'être jugé digne de souffrir quelque chose pour mon divin maître, qui a bien voulu que son saint corps fût meurtri & déchiré de coups pour l'amour de moi.

Une réponse si sainte ne fit qu'animer ce jeune homme. Il alla trouver les juges, pour les prier de trouver bon qu'il prît la place du médecin. On ne voulut pas l'entendre ; il ne se rebuta point. Il courut le lendemain au lieu où se devait faire l'exécution, dans la pensée qu'il pourrait gagner les juges, & prendre la place du médecin ; mais il ^{p.093} eut le chagrin d'y arriver trop tard, & de rencontrer ce glorieux confesseur de Jésus-Christ, qui tout meurtri & ensanglanté qu'il était, des coups qu'il avait reçus, se faisait conduire à l'église, pour y remercier Dieu de la grâce qu'il lui avait faite de confesser son saint

¹ C'est la cangue des Chinois, qui est un instrument composé de deux ais fort pesants, échancrés vers le milieu de leur union, pour serrer le cou des criminels. Cet instrument a trois pieds en carré, & pèse soixante à quatre-vingt livres.

² Il s'appelait Nicolas Lo.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

nom. La joie dont il était pénétré paraissait sur son visage ; & il disait à ceux qui venaient le consoler :

— Ne me plaignez pas de ce que je viens de souffrir ; mais plaignez-moi de ce que je n'ai pas été assez heureux pour donner ma vie, & pour répandre tout mon sang pour Jésus-Christ.

Cet exemple de courage & de fermeté fortifia cette Église, & édifia merveilleusement les païens, dont quelques-uns, d'un rang & d'une qualité distinguée, demandèrent le saint baptême, malgré la persécution & le danger où ils s'exposaient d'être les victimes de la fureur des persécuteurs.

Les chrétiens ne témoignèrent ^{p.094} pas moins de zèle & de ferveur dans les autres villes de la province. L'on pressa aussi vivement le père d'Alcala, qui avait donné lieu, quoiqu'innocemment, à cette persécution. Il comparut devant les officiers de Kiu-tchéou, qui lui demandèrent par quel ordre il était venu s'établir en cette ville. La question était embarrassante, il ne se déconcerta point :

— Ne savez-vous pas, messieurs, leur dit-il, l'estime qu'a l'empereur pour tous les prédicateurs de l'Évangile : il les voit avec joie, il leur parle avec bonté ; il les comble de ses bienfaits. N'avez-vous pas vu ce qu'il a fait en faveur des cinq nouveaux Européens (il voulait parler des cinq jésuites français ¹ que le roi envoya à la Chine en l'année mil six cent quatre-vingt-cinq) ? Il les a reçus avec une bonté qui a charmé tous ceux qui en ont été témoins. Il en a retenu quelques-uns à ^{p.095} sa cour, & auprès de sa personne : il a permis aux autres d'aller s'établir où ils jugeraient à propos, avec ordre aux mandarins de leur donner sur cela une entière liberté. Des grâces si extraordinaires vous font assez voir, messieurs, que

¹ Ces cinq jésuites étaient les pères de Fontaney, Le Comte, Gerbillon, Bouvet, & Visdelou.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

ce grand prince considère les missionnaires, & qu'il les honore de sa protection dans tous les lieux de son empire.

Les officiers de Kin-tchéou, qui voulaient se justifier aux dépens du père d'Alcala, empoisonnèrent ce discours, & le rapportèrent au vice-roi ; comme si ce père eût dit que, l'empereur ayant donné aux cinq nouveaux Européens la permission de s'établir où ils voudraient, les autres missionnaires, qui étaient depuis longtemps à la Chine pouvaient bien se donner la même liberté. Ce qui choqua étrangement les mandarins, & surtout le vice-roi, qui ne manqua pas d'en faire mention dans l'instruction qu'il envoya à la cour des ^{p.096} Rites, & de donner à son tour une interprétation maligne à la patente que l'empereur avait eu la bonté d'accorder aux jésuites français. Par cette patente il leur permettait d'*aller s'établir où bon leur semblerait*. C'en étaient les termes, mais le vice-roi limitait la permission de l'empereur en donnant à ses paroles cette interprétation, *qu'il était permis aux jésuites de choisir dans l'empire le lieu qui leur agréerait le plus pour y fixer leur demeure sans pouvoir aller s'établir ailleurs*. C'étaient des subtilités du vice-roi, qui ne cherchait qu'à chagriner les missionnaires, qu'à les rendre criminels, & qu'à renverser & perdre leur religion.

Voilà quelle fut la conduite du vice-roi de Chekiam, & la persécution qu'il fit aux chrétiens. Je l'ai écrite sur les fidèles mémoires qu'en a envoyé en France le père Claude Visdelou jésuite français, qui demeurait alors à Ham-tchéou avec ^{p.097} le père Intorcetta, & qui à été témoin de tout ce qu'on y fit contre la religion. Dieu ne permit la désolation de cette église, que pour la rendre plus florissante, & pour faire triompher la religion chrétienne dans tout ce vaste empire, de la manière du monde la plus glorieuse.

@

LIVRE SECOND

@

p.098 Le vice-roi de Chekiam avait sujet de s'applaudir du succès de son entreprise. Il avait fait fermer toutes les églises de sa province, excepté celle de la ville capitale. Il avait rendu la religion chrétienne méprisante & odieuse par ses affiches & par ses arrêts ; & p.099 s'il n'avait pu la détruire & la perdre entièrement, il avait établi de si bons ordres pour empêcher les chrétiens de s'assembler, & de faire leurs exercices ordinaires, qu'il ne doutait pas qu'ils ne se dégoûtassent, & qu'ils ne renonçassent enfin à une religion qui ne leur attirait que du mépris & de la confusion. Le silence que l'on garda à Pékin l'autorisa dans ses violences, & le rendit plus hardi à pousser vivement le père Intorcetta. Il est vrai que ce missionnaire écrivit souvent au père Pereyra, vice-président du tribunal des Mathématiques, & aux autres jésuites du Collège de Pékin pour le presser d'apporter un prompt remède à un mal, dont les suites devaient être si funestes à la religion. Les chrétiens par leurs cris & par leurs gémissements les conjuraient de s'adresser à l'empereur, qui seul pouvait arrêter par son autorité les violences du vice-roi. Les Pères ne p.100 pouvaient se résoudre à prendre ce parti, ils étaient encore trop vivement frappés de ce qui leur était arrivé l'année précédente dans une semblable occasion, & ils avaient peur de fatiguer l'empereur, & de le rebuter par leurs plaintes.

Le gouverneur de Chepim-hien ¹, qui n'aimait pas les chrétiens, se mit en tête de leur ôter le libre exercice de leur religion, & de leur faire garder sur ce point à la rigueur les édits de l'empereur. Il en était déjà venu à des violences, qui faisaient gémir le père Jean Valat, jésuite français, qui avait soin de cette église. C'était un des plus anciens missionnaires de la Chine, qui travaillait depuis près de quarante ans avec un succès qui répondait à son zèle. Comme il aimait son troupeau, il écrivit aux jésuites de Pékin, pour faire cesser la persécution du

¹ Ville de la province de Chanton.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

gouverneur de Chepim-hien, & pour prévenir ^{p.101} celle des autres mandarins de la province.

L'empereur paraissait alors plus sensible que jamais aux services que les jésuites lui rendaient, & semblait ne chercher que l'occasion de leur faire plaisir. Les Pères crurent qu'il fallait se servir d'une si heureuse conjoncture pour tirer la religion chrétienne du honteux esclavage où elle gémissait depuis si longtemps. Ils prirent la liberté de représenter à l'empereur que

« les officiers de la province de Chanton ¹, sous prétexte de faire garder les lois, se faisaient un malheureux plaisir de persécuter les chrétiens, & de chagriner les prédicateurs de l'Évangile ; que si Sa Majesté n'avait la bonté de révoquer les édits qu'elle avait portés contre les chrétiens pendant sa minorité, ils se verraient tous les jours ^{p.102} exposés, eux & leurs frères, au caprice & à la mauvaise humeur des mandarins ; que quelque pénétrés qu'ils fussent des grâces continuelles qu'il leur faisait, ils y seraient bien plus sensibles s'il voulait bien se déclarer ouvertement le protecteur de la religion chrétienne & en permettre le libre exercice dans tout son empire.

Ce discours ne plut pas à l'empereur. Il leur fit dire de

« ne se pas embarrasser du zèle outré du gouverneur de Chepim-hien & des officiers de Chanton ; qu'il aurait soin de faire cesser la persécution, & de donner ses ordres pour rétablir la paix ; mais que quelque amitié & quelque considération qu'il eût pour eux, ils ne devaient pas se flatter qu'il se déclarât le protecteur d'une loi étrangère, ni qu'il introduisît dans son empire une religion qu'on n'y avait jamais connue ; qu'ils étaient assez éclairés pour en voir les raisons, sans qu'il fût obligé de s'expliquer davantage.

¹ Cette province est sur la mer Orientale, entre les provinces de Pekeli & de Nankin. Chanton signifie en chinois montagnes d'Orient, comme Chansi, qui est le nom d'une autre province, signifie montagnes d'Occident.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

Une réponse si peu attendue ^{p.103} consterna les Pères, & leur causa une douleur d'autant plus amère, qu'ils voyaient s'évanouir dans un moment toutes les belles espérances qu'ils avaient conçues depuis si longtemps. Cependant, comme ils savaient que ce grand prince avait de l'estime pour la religion chrétienne, à laquelle il avait souvent donné de grands éloges, ils se persuadèrent qu'il ne refusait de la protéger ouvertement, que parce qu'il s'imaginait qu'elle était contraire à l'ancienne religion de la Chine, & qu'elle n'y avait jamais été établie. C'est pourquoi ils lui firent dire, qu'

« ils étaient surpris que Sa Majesté, étant aussi éclairée qu'elle l'était, traitât de religion nouvelle la religion chrétienne, qu'on connaissait à la Chine depuis plus de mille ans ; que plusieurs empereurs s'étaient autrefois appliqués à l'y faire fleurir, & à élever dans toutes les provinces des temples au vrai Dieu, comme en faisait foi le célèbre ^{p.104} monument ¹ qu'on avait trouvé dans la province de Chensi ² en l'année 1624, & qu'on conservait encore dans une pagode ³ près de la ville de Si-gnan-fou, capitale de cette province.

Qu'au reste, il ne fallait pas que Sa Majesté regardât la religion chrétienne comme une religion étrangère, puisqu'elle était la même dans ses principes & dans ses points fondamentaux que l'ancienne religion dont les sages & les premiers empereurs de la Chine faisaient ⁴ ^{p.105} profession, adorant le même Dieu que les chrétiens adorent, & le reconnaissant aussi bien qu'eux pour le Seigneur du Ciel & de

¹ Ce monument est une longue table de marbre, au haut de laquelle il y a une croix bien gravée, avec un long discours en caractères chinois, & quelques lettres syriaques. Ce discours marque, qu'Olopoüen, parti de Judée, arriva à la Chine l'année de Notre Seigneur 636, & qu'il y prêcha l'Évangile avec ses compagnons. Ce monument se trouve dans la *Chine illustrée* du R. P. Kirker ; & le R. P. Le Comte en parle dans ses *Nouveaux Mémoires de la Chine*.

² C'est une des provinces occidentales de la Chine ; elle a au nord la Grande muraille, & les provinces de Chansi & de Honan à l'orient.

³ Temple des faux dieux.

⁴ La Chine a conservé plus de deux mille ans la connaissance du vrai Dieu, & elle n'est devenue idolâtre que cinq ou six cents ans avant la naissance de Jésus-Christ.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

la Terre ; comme le père Mathieu Ricci l'avait fait voir dans un excellent livre qu'il avait composé en chinois ¹ sur cette matière.

Cela fit naître à l'empereur la curiosité de voir la relation du monument de Signanfou, & le livre du père Ricci, & le porta à s'instruire de cette importante vérité. Mais il était déterminé alors à ne rien faire en faveur du christianisme, qui pût donner le moindre ombrage à ses sujets.

Les missionnaires n'en étaient que trop persuadés, après les tentatives inutiles qu'ils avaient faites en divers temps ; & ils avaient sujet de craindre, après ce qu'il leur avait fait dire à l'occasion de la persécution de Chanton, qu'il ne se rebutât ^{p.106} enfin de leurs importunités. D'ailleurs l'envie de s'attacher un petit nombre d'étrangers, & le désir de les satisfaire, ne paraissait pas un motif assez pressant, pour engager ce prince à prendre les intérêts de leur religion, & à s'en déclarer hautement le protecteur contre les vues politiques qu'il avait toujours eues ; & c'est sur quoi le vice-roi de Chekiam, qui avait beaucoup de pénétration & d'expérience, avait compté dès le commencement.

Ainsi les Pères prirent le parti le plus sage & le plus sûr, qui fut d'employer leurs amis pour adoucir le vice-roi, & pour se le rendre favorable. Mais quand ils virent que malgré les lettres pressantes du prince Sosan son protecteur, il n'avait pas laissé de confirmer la sentence de ses officiers, & de la faire exécuter à la rigueur, qu'il ne s'agissait de rien moins que de la ruine entière du christianisme dans sa province, & ensuite dans tout ^{p.107} l'empire : alors ils crurent qu'ils devaient tout risquer, & qu'il n'y avait plus de mesures à garder avec un homme qui en gardait si peu. Ainsi, malgré toutes leurs répugnances, ils se déterminèrent à aller en corps porter leurs plaintes à l'empereur.

Il y avait beaucoup de précautions à prendre avant que de faire une démarche si hardie. Il fallait concerter cette affaire avec le prince

¹ Ce fameux missionnaire que les Chinois regardent comme un de leurs plus habiles docteurs, a intitulé son livre, *Cæli Domini vera ratio*.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

Sosan, qui s'y trouvait engagé par les avances qu'il avait faites. Les Pères lui communiquèrent leurs vues, & lui firent connaître les raisons qu'ils avaient d'en user ainsi. Comme il était déjà indigné contre le vice-roi qui n'avait fait aucune réponse à ses lettres, il approuva leur résolution ; & bien loin de les en détourner, il les assura qu'il les servirait de tout son crédit, & qu'ils pouvaient compter sur lui, comme sur un ami sûr & fidèle. Il leur tint parole, & c'est à ce généreux prince, qui s'est déclaré si ^{p.108} hautement pour eux, qu'ils doivent tout le succès de cette affaire.

Il n'y avait alors à Pékin que quatre jésuites, les pères Thomas Pereyra Portugais, & Antoine Thomas Flamand, vice-présidents du tribunal des Mathématiques en l'absence du père Grimaldi ¹, & les pères Jean-François Gerbillon & Joachim Bouvet, tous deux Français, que l'empereur avait arrêtés à sa cour, & pour lesquels il avait une estime & une considération particulière. Ces Pères ayant recommandé à Dieu une affaire d'une si grande conséquence, qu'ils n'entreprenaient que pour sa gloire, allèrent tous ensemble au Palais demander audience à l'empereur. Ce prince, qui a toujours eu des ^{p.109} bontés extraordinaires pour eux, ne les fit pas venir en sa présence, mais il leur envoya un officier de sa chambre (c'était le seigneur Chao ² dont il avait coutume de se servir pour leur porter ses ordres), afin qu'ils pussent s'expliquer à lui, plus librement, & lui faire entendre ce qu'ils souhaitaient.

Ils lui firent un récit sincère de tout ce qui s'était passé à Ham-tchéou, des violences du vice-roi, de la persécution qu'il avait suscitée aux chrétiens, & des mauvais traitements qu'il leur avait faits, sans qu'ils lui en eussent donné le moindre sujet ; & après lui avoir mis entre les mains toutes les procédures qu'on avait faites à cette occasion, ils se jetèrent à genoux pour demander la protection de l'empereur.

¹ Le père Philippe Grimaldi jésuite italien, était allé en Moscovie par l'ordre de l'empereur. Il avait succédé au père Ferdinand Verbiest à la charge de président du tribunal des Mathématiques. L'empereur voulut qu'en son absence les pères Pereyra & Thomas fissent les fonctions de cette charge.

² On l'appelle ordinairement Chao-laoyé, qui veut dire Seigneur Chao.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

— Nous supplions Sa Majesté, lui dirent-ils les larmes aux yeux, de ^{p.110} vouloir bien nous délivrer une bonne fois des insultes & des vexations continuelles qu'attirent aux missionnaires les édits, qui défendent l'exercice de la religion chrétienne. Si cette défense subsiste, & si l'on fait toujours un crime aux sujets de l'empereur de se faire chrétiens, nous n'avons qu'à nous retirer de ses États ; puisqu'il sait assez que nous n'avons quitté l'Europe, abandonné nos parents, nos amis, renoncé à nos biens & à toutes les espérances de la fortune, que dans la seule vue d'établir la religion chrétienne & de faire connaître Jésus-Christ jusqu'aux extrémités du monde. Il est vrai que les faveurs & les bienfaits continuels dont la libéralité d'un si grand prince nous comble sans cesse, surpasse infiniment le peu de service que nous lui rendons. Mais étant engagés comme nous sommes par notre profession à ne point rechercher les biens, les honneurs & les ^{p.111} grandeurs du monde, nous ne pouvons recevoir des faveurs si éclatantes, qu'autant qu'elles servent à autoriser la religion du vrai Dieu, & à mettre ses ministres à couvert de l'oppression. Toute la grâce que nous demandons à l'empereur, est qu'il révoque ces édits qui nous attirent de tous côtés tant de fâcheuses affaires ; qu'il permette aux prédicateurs de l'Évangile d'annoncer la loi de Dieu dans tout l'empire, & qu'il donne à ses sujets une liberté entière de l'embrasser & de la suivre. S'il a la bonté de nous accorder cette grâce, nous nous croirons bien récompensés des services que nous lui avons rendus, & de ceux que nous espérons lui rendre avec tout le zèle & l'attachement dont nous sommes capables.

Chao, qui aimait les Pères, & qui prenait part à tout ce qui les touchait, alla sur-le-champ rapporter ce discours à l'empereur, qui ne parut pas en être touché :

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

— Allez dire ^{p.112} aux Pères, lui repartit ce prince, qu'ils ne doivent pas trouver étrange que les Chinois leur fassent de la peine. Leurs chrétiens, qui comptent sur leur protection, font bien des choses mal à propos, & donnent sujet aux mandarins de se plaindre de leur conduite. Cependant assurez-les qu'en leur considération & pour l'amour d'eux, je veux bien par des ordres secrets apaiser la persécution de Chekiam, comme je fis l'année passée celle de Chanton : qu'ils voient si cela les accommode.

Les Pères furent surpris d'une réponse si peu favorable. Ils délibérèrent entre eux de quelle manière ils se comporteraient dans une conjoncture si délicate. Ils voyaient de grands inconvénients de tous côtés :

« Si nous refusons les offres que l'empereur a la bonté de nous faire, disaient-ils, nous nous mettons en danger d'irriter ce prince, & de nous attirer son indignation. Si nous les recevons aussi, ce n'est pas ^{p.113} remédier au mal, ce n'est que l'adoucir & le dissimuler pour un temps. Nous nous verrons tous les jours exposés au caprice des mandarins, qui feront des avanies aux chrétiens, quand ils le jugeront à propos. Il faut donc, ou que nous les abandonnions à leurs insultes & à leurs injustes persécutions, ou que nous importunions sans cesse l'empereur, comme nous avons déjà fait tant de fois ; ce qui est capable de le rebuter & de le dégoûter de nous.

Comme la religion courait presque un risque égal de tous côtés, ils avaient de la peine à se déterminer : ils eurent recours à Dieu ; & après l'avoir ardemment prié de les éclairer, ils prirent leur parti, & se tournant vers Chao, ils répondirent en ces termes :

— Comme nous n'avons point d'autre appui que la bonté de l'empereur, dont nous avons si souvent éprouvé les effets, nous n'avons point aussi d'autre ^{p.114} volonté que la sienne.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

Nous ne pouvons pourtant nous empêcher de lui représenter que la persécution de Chekiam est devenue trop publique, pour qu'on puisse réparer le tort & le préjudice qu'elle cause à la loi de Dieu sans des ordres publics. Sa Majesté voit bien que tandis que la religion chrétienne sera proscrite par les lois, & que les édits défendront à ses sujets de l'embrasser, on nous insultera, on nous fatiguera par de continuelles avanies, & nous serons obligés d'importuner à tous moments Sa Majesté ; ce que nous ne faisons jamais qu'avec crainte, & qu'avec une peine extrême.

Soit que l'empereur fût choqué de la liberté de cette réponse, ou qu'il fût poussé par quelque raison de politique, il envoya aux Pères quelques officiers de son Palais, qui leur dirent les choses du monde les plus affligeantes : car après avoir fait cent railleries de la religion, qu'ils accompagnaient de grands ^{p.115} éclats de rire, ils leurs dirent à peu ce que le livre de la Sagesse met dans la bouche des impies :

« C'est bien à nous à nous mêler des intérêts des dieux ? ne sont-ils pas assez puissants pour vider leurs querelles, s'ils en ont ? ils se moquent bien de nos vains efforts & des peines inutiles que nous nous donnons pour eux ? Croyez-nous, votre dieu & le Fo ¹ ne se mettent guère en peine de ce qui se passe ici-bas : contents d'être là-haut, & d'y jouir en paix & à leur aise de leur divinité, ils ne font nulle attention à nos affaires, qui ne les regardent pas.

Les Pères furent si consternés de ces blasphèmes, que ces officiers, qui d'ailleurs ne les haïssaient pas, en furent eux-mêmes touchés, & leur firent entrevoir qu'ils n'exécutaient que leurs ordres. Enfin, après de longs discours, la réponse définitive de l'empereur fut, qu'ils ^{p.116} revinssent le lendemain pour recevoir ses ordres. Ils obéirent ponctuellement, & ils se trouvèrent au Palais le jour suivant de grand matin.

¹ C'est la principale idole de la Chine. Elle y fut transportée des Indes trente-deux ans après la mort de Jésus-Christ

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

Comme ce prince devait aller ce jour-là à Hai-tçé, qui est une de ses maisons de plaisance à deux ou trois lieues de Peking, il leur fit dire avant que de partir, de consulter entre eux, s'il leur était plus avantageux de lui présenter une requête dans les formes pour soutenir leur droit, ou de s'en tenir à ce qu'il leur avait déjà proposé. Les Pères charmés de l'ouverture que leur faisait l'empereur, ne balancèrent pas un moment à prendre leur parti. Ils le remercièrent de la bonté qu'il avait de souffrir qu'ils lui présentassent une requête, & ils le supplièrent de leur faire la grâce d'être leur protecteur, & de ne s'en pas rapporter entièrement pour leur affaire au jugement de la cour des Rites dont ils n'avaient pas sujet d'être contents.

p.117 L'empereur surpris d'une résolution si prompte & si précipitée, leur fit dire d'y penser avec plus d'attention, & de délibérer avec plus de maturité sur une affaire d'une si grande conséquence. Il leur envoya ensuite divers mets de sa table, qui est une des plus grandes faveurs que le prince fasse aux personnes qu'il considère & qu'il veut distinguer.

Les dernières paroles de l'empereur donnèrent de l'inquiétude aux Pères ; mais comme ils avaient mis toute leur confiance en Dieu, sur le secours duquel ils comptaient, ils ne songèrent qu'à dresser leur requête. Ils en composèrent deux en langue chinoise, où sans accuser le vice-roi de Chekiam, ni se plaindre de personne,

« ils demandaient que la qualité de chrétien ne fût pas un titre pour être inquiété & persécuté ; que la religion chrétienne n'enseignant rien qui fût contraire à la raison & aux lois de p.118 l'État, apprenant au contraire aux hommes les maximes de la plus pure morale, & la pratique des plus sublimes vertus, il n'était pas juste que parmi ce grand nombre de sectes, qui étaient tolérées dans l'empire, il n'y eût que la seule loi du vrai Dieu, qui y fût proscrite & persécutée : que si l'on trouvait quelque chose à reprendre dans la doctrine qu'ils enseignaient, ils s'offraient à répondre à toutes les objections qu'on leur pourrait faire d'une manière capable de contenter, & de ne laisser aucun doute à l'esprit.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

Au bout de huit jours, ils portèrent ces requêtes à l'empereur, qui était encore à Haï-tché, afin qu'il eût la bonté de les voir en particulier avant qu'on les lui présentât en public. Il les reçut, & les retint sans dire un seul mot. Ce silence du prince embarrassa les Pères, & augmenta leurs inquiétudes.

Comme les pères Gerbillon & ^{p.119} Bouvet avaient toutes les semaines des jours marqués pour aller au Palais entretenir l'empereur sur tout ce qu'il y a de plus curieux dans la physique & dans les mathématiques, & lui faire part des nouvelles découvertes qu'on a faites en Europe sur ces sciences, ils se servirent de cet heureux moment pour lui parler des requêtes qu'ils avaient pris la liberté de lui présenter. Ce prince qui les a toujours traités avec une bonté merveilleuse, leur dit que

« ces requêtes n'étaient pas propres à faire impression sur les esprits, ni à porter les mandarins chinois à leur accorder ce qu'ils demandaient, qu'il les examinerait encore, & qu'il leur ferait savoir ce qu'il en pensait.

Il partit quelques jours après de Haï-tché, pour aller à une autre maison de campagne ¹, où les Pères ne manquèrent pas de se trouver, dans l'impatience d'apprendre quel ^{p.120} serait enfin le succès de leurs requêtes ; mais il ne leur en parla point, & il les laissa dans l'incertitude jusqu'à la veille des rois, de l'année mil six cent quatre-vingt-douze, que Chao vint au Collège de Pékin, à l'entrée de la nuit.

Il fit assembler les quatre Pères dont j'ai parlé, & il leur dit de la part de l'empereur,

« que leurs requêtes n'étaient pas conçues en termes assez forts, que toutes ces raisons tirées de l'excellence du christianisme, n'étaient point capables de faire impression sur des esprits qui étaient prévenus depuis longtemps contre cette religion ; qu'il fallait quelque chose de plus intéressant pour des Chinois, qui ne se mettent guère en peine de ce qui

¹ Nommée Tcham-tchun-yuen, à une lieue & demie de Pékin.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine

en faveur de la religion chrétienne

ne les touche pas ; qu'ainsi Sa Majesté était d'avis qu'ils fissent une autre requête en tartare, plus pressante & plus conforme au goût de la nation.

Les pères Gerbillon & Bouvet, qui avaient étudié cette langue par l'ordre de l'empereur, & qui s'y ^{p.121} étaient rendus fort habiles, en dressèrent promptement une, & la firent porter à l'empereur.

Ils en attendaient le succès avec une impatience d'autant plus grande, qu'ils craignaient que ce prince, qui était dans la meilleure disposition du monde de leur accorder ce qu'ils souhaitaient depuis si longtemps, ne changeât de sentiment. Leur empressement fut inutile. Dieu qui se plaît à exercer la patience de ses serviteurs, permit que l'empereur oublia, ou fit semblant d'oublier entièrement cette affaire ; car il ne leur en parla plus. Ils crurent qu'il attendait l'arrivée des Pères Cicery & Ozorio jésuites, que le père Suarez recteur du Collège de Pékin, devait amener de Macao ¹ par l'ordre exprès de l'empereur. Il donna audience à ces Pères, il leur fit des caresses ^{p.122} extraordinaires, il reçut même avec plaisir les présents qu'ils lui apportèrent de la part du père Grimaldi, qui n'était pas encore arrivé d'Europe ; mais il ne leur dit pas un seul mot de la requête qu'on lui avait présentée en faveur de la religion chrétienne, quoiqu'il fût fort persuadé qu'il ne leur pouvait faire un plus grand plaisir. Les Pères en étaient d'autant plus chagrins, que la fête du nouvel An chinois approchait ; ce qui éloignait extrêmement la conclusion de leur affaire.

De toutes les fêtes qui se célèbrent dans la Chine, il n'en est point qui se solennise avec plus de pompe & d'appareil que celle de la nouvelle année. On veut que tout le monde se réjouisse & prenne part aux divertissements. Pour cela toutes les affaires cessent, les postes sont arrêtées, & les tribunaux sont fermés dans tout l'empire. Les Chinois appellent ces vacations, ^{p.123} *fermer les sceaux*, parce

¹ Cette ville, qui est dans une petite île sur la côte de la province de Canton, appartient aux Portugais ; les Chinois l'appellent *Amagao*, c'est-à-dire la baie de l'idole *Ama*.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

qu'effectivement on ferme en ce temps-là le petit coffre où l'on garde les sceaux de chaque tribunal ; ce qui se pratique avec beaucoup de cérémonies. Chaque officier en chef a un sceau d'office, dont la forme, la grandeur & la matière est réglée par les lois d'une manière proportionnée au rang qu'il tient. L'exercice de sa charge est tellement attaché à ces sceaux, que quoiqu'il soit nommé par le prince, qu'il soit pourvu de ses lettres patentes, & qu'il ait même été reçu dans le tribunal dont il est le chef, il n'y peut exercer aucun acte de juridiction qu'on ne lui ait mis ce sceau entre les mains : comme aussi il ne peut être interdit des fonctions de sa charge, qu'on ne le lui ait ôté. Cela vient de ce que tous les actes doivent être scellés de ce sceau, autrement ils sont nuls ; & l'officier qui les aurait expédiés serait coupable selon les lois. Ces précautions sont grandes ; p.124 mais elles sont nécessaires pour assurer la foi publique parmi une nation également intéressée & spirituelle.

La chambre du tribunal des Mathématiques, qui a l'intendance des sorts & du choix des jours, marque longtemps avant le premier jour de l'an, le jour & le moment heureux, auquel il faut fermer les sceaux, & celui auquel on doit les rouvrir. Le temps compris entre ces deux termes est ordinairement de trois semaines. La cour envoie dans les provinces cette décision du tribunal des Mathématiques, de sorte que la cérémonie de fermer les sceaux se fait en même temps par tout l'empire.

Les Pères qui appréhendaient ce délai, firent représenter à l'empereur, que s'il n'avait la bonté de terminer l'affaire de leur requête, bien loin d'être en état de prendre part à la joie publique, ils passeraient tout ce temps-là dans la tristesse, p.125 qui serait d'autant plus grande, qu'ils avaient appris que le vice-roi de Chekiam inquiétait toujours le père Intorcetta, & persécutait les chrétiens.

L'empereur goûta leurs raisons, & se laissa fléchir à leurs très humbles prières. Il leur renvoya leur requête, qu'il avait pris la peine de corriger lui-même, & de changer entièrement. Il leur fit dire par Chao qu'ils fissent attention, s'il n'y manquait rien, & si tout ce qu'ils

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

souhaitaient y était compris, & il leur donna ordre de venir le lendemain lui en rendre réponse. Ils y allèrent pénétrés de la plus vive reconnaissance. Après lui avoir marqué combien ils étaient sensibles aux grâces dont Sa Majesté les comblait, & à la protection qu'elle daignait leur donner, ils répondirent, que comme ils tenaient de sa bonté la permission de présenter cette requête, ils remettaient à sa sagesse de leur en prescrire le jour, & de ^{p.126} leur marquer la manière dont ils le devaient faire ; que le lendemain, les chrétiens célébraient une des fêtes solennelles de leur religion (c'était la fête de la Purification de la sainte Vierge), & que si Sa Majesté leur permettait de la présenter ce jour-là, ils lui en auraient une obligation particulière ; car comme la plus sainte des Vierges avait offert à pareil jour son fils unique au Père éternel pour le salut du genre humain, ils espéraient qu'elle voudrait bien employer son intercession pour leur obtenir un heureux succès d'une affaire dont dépendait le salut de tant de millions d'âmes.

L'empereur qui est instruit de tous les mystères de la religion chrétienne, leur accorda sur-le-champ ce qu'ils demandaient ; mais il voulut qu'il n'y eût que les pères Pereyra & Thomas qui signassent la requête ; parce qu'étant personnes publiques, & ayant droit de présenter des placets ^{p.127} immédiatement à l'empereur, en qualité de vice-présidents du tribunal des Mathématiques, l'acte serait plus authentique : au lieu que si les autres Pères, qui étaient personnes privées, y mettaient leur nom, il eût fallu avant que de présenter cette requête, qu'elle eût été revue & examinée suivant les lois par le tribunal, qui a soin de revoir les placets que les particuliers veulent présenter à l'empereur ; ce qui eût attiré bien des formalités & des embarras.

Ainsi les pères Pereyra & Thomas allèrent seuls le jour suivant au Palais, où ils présentèrent dans les formes leur requête à l'empereur, qui la reçut avec celles de plusieurs autres officiers de la cour. Comme cette pièce est importante, je vais en donner une traduction fidèle.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine

en faveur de la religion chrétienne

« Nous vos sujets, Pereyra & Thomas, présentons cette requête à Votre Majesté avec tout le respect, & toute la soumission, dont nous ^{p.128} sommes capables, pour l'informer d'une affaire qui nous regarde, & pour la supplier d'en prendre connaissance. Votre sujet Intorcetta, qui demeure à Ham-tchéou, nous envoya ici un exprès dans le neuvième mois de la présente année, pour nous donner avis que le vice-roi de Chekiam, qui agit de concert avec les officiers de sa province, veut abattre les églises, rompre les planches des livres que ce Père a fait imprimer, exterminer & proscrire des lieux de sa juridiction la religion chrétienne qu'il traite de secte fausse & pernicieuse. Si nous manquions présentement de représenter à Votre Majesté, qui nous tient lieu de père, les fatigues & les travaux qu'il nous a fallu essayer pour venir dans ces États des extrémités de l'Occident, après un voyage de plusieurs mille lieues, il nous serait difficile d'éviter dans la suite les effets malheureux de la vengeance & des ressentiments de ^{p.129} nos ennemis. Nous considérons avec un profond respect que Votre Majesté par son autorité suprême commande à tous les États du monde ¹; qu'elle gouverne toute la Terre ; qu'elle ne met aucune distinction entre ceux qui sont au-dedans, & ceux qui sont au-dehors de son empire, & que regardant indifféremment comme ses sujets ceux qui sont dans les provinces voisines, & ceux qui sont dans les plus éloignées & dans les plus barbares, elle n'a d'autre crainte que celle qu'il se trouve quelqu'un sur la Terre, qui ne soit pas dans l'état de bonheur & de félicité qui convient à sa condition ; & l'on peut dire qu'à cet égard vous l'emportez sur vos ancêtres, & même sur les plus anciens empereurs. Mais si la vraie religion doit être proscrire, & si elle ne peut trouver de place dans l'univers, Votre Majesté visitant ^{p.130} ses provinces méridionales aurait-elle fait la faveur aux

¹ Ceci est du style de la Chine, & l'on n'y parle point autrement.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine

en faveur de la religion chrétienne

missionnaires européens de les entretenir, de leur parler obligeamment, & de les laisser demeurer dans leurs églises ? C'est pourtant ce qui est de notoriété publique. Comment donc le vice-roi de Chekiam, votre sujet, peut-il présentement traiter de secte fausse & pernicieuse, la religion que ces missionnaires professent ?

Feu Adam Schall, votre sujet, a reçu des marques extraordinaires de l'affection de l'empereur votre père. Il s'appliqua avec un travail infatigable à corriger les erreurs de l'ancienne astronomie : les règles dont il se servit se trouvèrent conformes aux mouvements du ciel. Il entreprit ce grand ouvrage pour reconnaître par ce petit travail les bontés & l'amour sincère que ce grand prince avait pour lui ; mais il ne savait pas que cette correction même, si utile & si nécessaire, devait le rendre ^{p.131} coupable, & le faire accuser avec la dernière injustice d'avoir manqué de fidélité au prince : sur quoi Yam-quam-sien & ses fauteurs le firent condamner à un supplice qu'il ne méritait pas ¹. Votre Majesté, par un effet de cette haute sagesse qui éclate dans toute sa conduite, ordonna aux princes du conseil d'État, aux grands officiers du Palais, aux neuf principaux officiers de l'empire, aux présidents du tribunal, qui a soin des équipages, & aux censeurs du dedans & du dehors, de s'assembler pour connaître tous ensemble de cette affaire. Ils le firent, & il leur fut aisé de découvrir de quel côté était le bon droit, & de quel côté était l'injustice.

Après la mort d'Adam Schall votre sujet, Votre Majesté appela Ferdinand Verbiest auprès de sa personne. Elle le combla de ^{p.132} bienfaits, l'éleva aux charges, & lui donna l'intendance de l'astronomie. Des grâces si particulières l'obligèrent d'enseigner tout ce qu'il savait, & il le fit sans rien celer. Il y a plus de vingt ans que nous sommes occupés dans votre Palais à travailler &

¹ Ce Père fut justifié, & mourut fort tranquillement le 15 août 1665. Ses ennemis l'avaient fait condamner à être mis en pièces, & haché par morceaux.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine

en faveur de la religion chrétienne

à mettre en chinois & en tartare toutes les sciences auxquelles on s'applique en Europe, telles que sont la géométrie, l'astronomie, l'arithmétique, la musique & la philosophie ; & nous ne cessons point de le faire encore tous les jours. Mais comme Votre Majesté a une parfaite connaissance de toutes ces choses, il serait inutile de lui en faire un plus long détail. Si le vice-roi de Chekiam prétend que notre religion est une fausse secte, qui ne mérite pas de créance, pourquoi donc depuis la première année de Chunchi jusqu'à présent, nos prédécesseurs ont-ils reçu ordre des empereurs de faire travailler à des machines de p.133 guerre ¹ ? Pourquoi Philippe Grimaldi a-t-il traversé les mers pour aller en Moscovie en qualité d'envoyé, avec une patente scellée du sceau de la cour de la Milice ? Pourquoi vos sujets Pereyra & Gerbillon ont-ils été envoyés au traité de Nipchou avec un rang égal à celui des mandarins du troisième ordre ; & cela, par deux fois ?

Si l'on nous croit coupables, notre crime ne vient donc pas de n'avoir pas servi l'empereur, mais de n'être pas fidèles, & d'avoir de mauvais desseins ; mais si nous sommes fidèles, & si nous n'avons point de mauvais desseins, il n'est personne qui ne doive nous approuver. Si au contraire nous ne le sommes pas, nous ne méritons pas qu'on ait aucune considération pour nous, & l'on doit nous regarder comme des gens qui combattent ouvertement la raison. Nos prédécesseurs, p.134 qui ont traversé tant de mers, & parcouru tant de pays pour venir ici, n'y ont point été portés par l'intérêt ou par le désir de la gloire : ce n'est pas non plus l'envie d'amasser des richesses ou d'acquérir des honneurs qui les y ont attirés. Leur dessein a été d'annoncer aux peuples la doctrine de la vraie foi, quand ils en verraient des occasions favorables.

¹ Voyez ce que le R. P. le Comte dit de ces machines dans les *Nouveaux Mémoires de la Chine*.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

Dès qu'ils furent entrés dans la Chine, ils éprouvèrent aussitôt les effets de la bonté des empereurs. Chunchi, la dixième année de son règne, créa en leur faveur la charge de second président du tribunal des Mathématiques, & quatre ans après il leur donna un emplacement pour bâtir une église, & élever un monument. Ferdinand Verbiest étant mort la vingt-septième année de votre empire, Votre Majesté lui donna un titre glorieux, Elle l'honora d'un éloge, & lui fit faire des obsèques magnifiques, proportionnant tous ces honneurs ^{p.135} au rang de second président d'une des six cours ¹. On peut consulter les actes publics sur tout ce que nous avançons.

Parce que nous avons de la facilité à apprendre la langue des Manchéous ², Votre Majesté nous a donné un ordre exprès de nous y appliquer ³. Nous traduisons dans le Palais toutes les dépêches qui se font pour la Moscovie & autres lieux : quel bonheur pour nous, de voir qu'un si sage empereur daigne se servir ainsi de nous avec une confiance sans réserve ! Si parce que nous ne sommes pas Chinois, on veut nous exclure, Votre Majesté ne réunit-elle pas toute la Terre sous son ^{p.136} empire ⁴ ; & ne se sert-elle pas sans distinction de gens de tout pays ? Pourquoi donc n'y aura-t-il que le seul Intorcetta, qui ne pourra trouver aucune place dans l'empire ? À la vérité, quand nous venons à faire réflexion sur toutes ces choses, nous sommes pénétrés de douleur & nous ne pouvons retenir nos larmes. Nous sommes vos sujets & des orphelins ; nous n'avons aucun appui ni aucune protection. Nous ne pouvons disputer de nos droits avec personne. Nous désirons seulement que V. M. daigne se servir de cette haute sagesse,

¹ C'est la cour des Bâtimens, ou des Ouvrages publics, nommée Cong-pou, dont le père Verbiest était second président, aussi bien que du tribunal des Mathématiques.

² C'est la langue des Tartares Orientaux, & celle que parle l'empereur & tous les Tartares qui sont à la Chine.

³ Ceci regarde les pères Bouvet & Gerbillon, qui sont les seuls Européens qui aient appris cette langue.

⁴ Ceci est encore du style de la Chine.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

qui règle sa conduite, pour examiner & pour reconnaître que nous n'avons point de mauvais desseins, & que nous sommes dignes de compassion ; & enfin pour terminer, & conclure cette affaire.

C'est à ce dessein que nous avons dressé cette requête, que nous lui présentons avec une crainte respectueuse. Nous attendons ^{p.137} avec un tremblement que nous ne pouvons arrêter, les ordres de Votre Majesté sur cela.

Fait le seizième jour de la douzième lune de la trentième année de Cam-hi.

c'est-à-dire le second de février de l'année mil six cent quatre-vingt-douze.

On sera peut-être surpris de ne point trouver dans cette requête aucune raison prise de l'excellence de la religion chrétienne ; mais l'empereur, qui la voulut dresser toute entière, crut que ces raisons seraient moins propres à toucher les mandarins chinois, que celles qu'il jugea à propos de leur substituer, & les Pères qui n'avaient en vue que le succès de leur affaire, crurent devoir s'en rapporter à lui.

L'empereur remit cette requête selon le style de cette cour, au tribunal des Colao ¹, & la renvoya deux jours après à la cour souveraine des Rites, à laquelle il ^{p.138} appartient de connaître des affaires de la religion, en lui ordonnant de délibérer sur ce qu'elle contenait, & de lui en rendre compte. Mais comme ce prince partit bientôt après pour aller visiter le tombeau de ses ancêtres selon la coutume, & que les sceaux se fermèrent peu de jours après, la cour des Rites n'eut pas le temps de l'examiner, ni de donner son arrêt. Ainsi il fallut attendre l'ouverture des sceaux, qui ne se fit qu'au commencement du mois de mars.

Les chrétiens se servirent de ce retardement pour implorer le secours du Ciel. On fit des prières publiques dans toutes les églises ; les missionnaires & les chrétiens les plus fervents redoublèrent leurs

¹ C'est le Conseil d'État, & le premier des tribunaux de l'empire.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

pénitences & leurs austérités, on n'entendait que cris & que gémissements pour demander à Dieu qu'il eût pitié de ce pauvre peuple, & que par un arrêt favorable, il lui plût donner la paix à cette église naissante ^{p.139} & persécutée, & procurer à tous les sujets de l'empire la liberté d'embrasser la religion.

On se promettait un heureux succès, & on avait tout sujet de l'espérer, après les démarches que l'empereur venait de faire. Les Pères étaient persuadés qu'il estimait leur religion, & qu'il avait envie de leur faire plaisir. Ils avaient trouvé de la protection auprès des principaux officiers de la cour des Rites. Les deux premiers présidents ¹ de cette fameuse compagnie semblaient être dans leurs intérêts. Comme ils avaient beaucoup de crédit dans leur corps, on ne doutait pas qu'ils n'entraînaient le reste des officiers de cette cour, & ^{p.140} qu'ils ne leur inspirassent des sentiments favorables. On se le persuadait d'autant plus aisément, que le premier président tartare Coupataï, ayant un jour rencontré le père Gerbillon au Palais, il lui dit en l'embrassant, qu'il allait songer à son affaire, & qu'il serait content de lui. On comptait beaucoup sur le seigneur Hioumsseli, qui avait été colao, & qui était alors premier président chinois de la même cour. Il venait de reprendre l'exercice de cette charge, qu'il avait interrompu durant vingt-sept mois, à cause de la mort de sa mère, dont il était allé prendre le deuil à Nankin. Pendant le temps qu'il fut dans cette ville, où il était établi, il marqua beaucoup d'amitié aux pères Gabiani, de Fontaney & Videlou jésuites ; il en reçut des présents, il leur en fit, & il leur parla souvent de la religion d'une manière qui leur fit croire qu'il n'était pas éloigné du ^{p.141} royaume de Dieu. Étant entré par hasard dans leur église, il vit des tableaux, qui représentaient les douze apôtres. Il en fit tirer des copies qu'il plaça dans une salle de sa maison, dont il fit une espèce de chapelle : cela fit croire qu'il était déjà chrétien. Le bruit s'en répandit

¹ Quand les Tartares se furent rendus maîtres de la Chine, ils ne changèrent point le gouvernement ; ils laissèrent les mandarins chinois dans l'exercice de leurs charges ; mais ils leur associèrent des Tartares, & multiplièrent ainsi tous les officiers des cours souveraines & des autres tribunaux. De là vient que chaque cour a deux premiers présidents, l'un Tartare, & l'autre Chinois, deux seconds, & ainsi du reste.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

jusqu'à la cour, & l'empereur demanda aux Pères ce qui en était. Hioumsseli de retour à Pékin ne parut pas moins attaché aux jésuites de cette grande ville, qu'il l'avait été à ceux de Nankin. Ainsi les Pères ne doutaient pas qu'il ne les servît efficacement dans une affaire, qui leur était d'une si grande conséquence.

Comme l'établissement de la religion à la Chine & la conversion de tout l'empire dépendait de l'arrêt qu'ils attendaient, ils employèrent tout le temps que les sceaux furent fermés à solliciter leurs juges. Ils n'omirent rien pour les gagner, & pour mériter leur faveur. ^{p.142} Ils leur firent des présents, ils intéressèrent leurs amis, ils allèrent les voir. Ils en étaient reçus avec un accueil, qui les remplissait de joie, & qui leur faisait croire que l'empereur avait prévenu ces mandarins. On entrevoyait assez par le style, dont la requête était écrite, qu'elle avait passé par les mains du prince, avant qu'on la lui eût présentée : car il n'y avait pas d'apparence que des étrangers qui étaient sans appui & sans protection, eussent eu la hardiesse de parler si librement, & de prendre à partie un vice-roi avec tous les officiers d'une province, sans l'agrément & la permission de l'empereur.

C'est ce que le prince Sosan dit un jour aux pères Gerbillon & Bouvet dans une visite qu'ils lui rendirent, pour le prier d'appuyer leur requête auprès de l'empereur, & d'intéresser ses amis à les protéger. Il le fit avec d'autant plus de plaisir qu'il avait du chagrin contre le ^{p.143} vice-roi de Chekiam, dont il n'était pas content. Peu de jours avant qu'on fermât les sceaux, ce mandarin ayant fait réflexion sur sa conduite, & sur la manière dont il en avait usé avec ce prince son protecteur, lui envoya un officier avec la réponse aux lettres qu'il lui avait écrites. Il lui marquait qu'il était bien fâché de n'avoir pu lui donner plus tôt des preuves de son attachement & de sa reconnaissance ; qu'il le priait de croire que la passion n'avait eu aucune part dans ce qui s'était passé à Ham-tchéou contre le père Intorcetta & contre les chrétiens ; qu'il n'avait point eu d'autre vue que de faire exécuter les édits de l'empereur, & d'empêcher les chrétiens qui mettaient sur les portes de leurs maisons de certains signaux

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

séditieux, & qui brûlaient les images de leurs ancêtres & les tablettes dédiées à leur mémoire, de causer du trouble & du désordre dans l'État. Que ^{p.144} c'était assez qu'il prît intérêt à leurs affaires, pour faire cesser toutes ses poursuites ; qu'il le suppliait seulement de faire avertir le Père de tenir ses chrétiens dans le devoir, & de les empêcher de soulever le peuple, & d'exciter quelque révolte dans sa province.

Sosan était trop instruit des démarches du vice-roi & de ses sentiments, pour se laisser leurrer à ses protestations. Il savait que les chrétiens ne lui avaient donné aucun sujet de les inquiéter ni de porter contre eux ces terribles sentences, dont j'ai parlé : que rien n'était plus innocent que l'usage qu'ils avaient depuis plus d'un siècle, de mettre sur les portes de leurs maisons le sacré nom de Jésus, pour se distinguer des païens, qui y mettaient les figures de leurs pagodes & les images de leurs faux dieux ¹, que ^{p.145} personne n'y avait trouvé à redire, & que l'on ne leur en avait jamais fait un crime. Il savait en second lieu qu'il était faux que les chrétiens brûlassent les images de leurs ancêtres & les tablettes dédiées à leur mémoire ; qu'ils rendaient au contraire à leurs parents défunts tous les devoirs purement civils qu'exigeaient les lois & la coutume ² ; que c'était une calomnie que le vice-roi leur faisait pour les décrier & pour les rendre odieux à une nation attachée à ses usages, & jalouse jusqu'à l'excès de ses anciennes cérémonies. Enfin il n'ignorait pas que le vice-roi avait tort d'accuser les chrétiens de sédition & de révolte, puisqu'on ne les en avait pas même soupçonnés, & qu'il n'en faisait aucune mention ni aucune plainte dans les procédures qu'il avait faites contre eux ; ce qu'assurément il n'eût pas ^{p.146} manqué de faire, s'ils en avaient donné le moindre sujet. Car il avait porté si loin sa malignité & la haine qu'il leur portait, qu'il avait envoyé secrètement des émissaires à la cour, pour y répandre le bruit que les chrétiens cabalaient, & méditaient une révolte.

¹ Les idolâtres collent sur les battants de leurs portes, surtout au commencement de l'année, les images de leurs idoles, auxquelles ils donnent le nom de dieux de la porte.

² L'éclaircissement qui est à la fin de cette histoire instruira amplement le lecteur de cette matière.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

Le prince qui aime naturellement la droiture & l'équité, outré de la fourberie & de la mauvaise foi du vice-roi, prit sa lettre pour une nouvelle insulte, & s'adressant à l'officier qui la lui avait présentée,

— Votre maître, lui dit-il d'un ton qui marquait son indignation, ne mérite pas d'avoir des amis, ni qu'on se mêle de ses affaires ; il est bien aveugle & bien téméraire d'entreprendre si mal à propos les missionnaires d'Europe qui sont tous les jours admis en présence de l'empereur, honorés de sa bienveillance, & comblés de ses bienfaits : si je lui ai écrit, ce n'a pas été pour obliger ces Pères, mais pour l'empêcher de se ^{p.147} perdre, & de s'attirer la colère de l'empereur ; il n'a pas voulu suivre mes avis ni avoir égard à ce que je lui mandais, dites-lui que je l'abandonne à sa mauvaise conduite, & que je ne veux jamais entendre parler de lui.

Ces paroles prononcées avec feu, & d'un ton de voix élevé, consternèrent ce pauvre envoyé, qui se tenait à genoux, & qui frappait de temps en temps la terre de son front, pour le supplier de ne se fâcher pas contre son maître & de lui conserver la bienveillance qu'il lui avait toujours marquée ; mais Sosan irrité le renvoya sans vouloir écouter ses raisons.

Cependant les sceaux s'ouvrirent, & tous les tribunaux reprirent leurs fonctions. La cour des Rites s'assembla, & commença ses délibérations par la requête des Pères. Cette affaire l'embarrassa ; elle ne savait quel parti elle devait prendre, ni de quelle manière elle devait opiner. Elle était comme ^{p.148} partagée entre la complaisance pour l'empereur & l'aversion pour la religion chrétienne : elle balança longtemps. Enfin après bien des incertitudes & des délibérations, la haine l'emporta sur la complaisance ; & cette cour toujours attachée à ses anciennes maximes, & toujours contraire au christianisme, prononça l'arrêt que je vais rapporter.

« Nous trouvons que dans l'assemblée générale de la huitième année de Cam-hi, où assistèrent les princes du

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

conseil d'État, les grands officiers du Palais, les neuf principaux officiers de l'empire, & les censeurs du dedans & du dehors, cette sentence fut portée :

La loi de Dieu n'a rien qui tende à faire le mal ou à causer du désordre ; défense pourtant aux missionnaires de répandre les livres de cette loi, & de distribuer des médailles & autres choses semblables. Pour leur Dieu, permis à eux seulement de l'adorer.

Cette sentence fut présentée à l'empereur, qui la ^{p.149} ratifia par cet édit :

Pour la loi de Dieu, à la réserve de Ferdinand Verbiest & de ses compagnons, auxquels on en permet l'exercice comme auparavant & pour les églises, de peur que par hasard on ne recommence à en bâtir soit à la cour soit dans les provinces, & qu'on ne continue à embrasser cette loi, j'ordonne derechef qu'on défende l'un & l'autre sous de très grièves peines, & qu'on en avertisse le peuple. Je confirme le reste de cette sentence.

Ce qui fut soigneusement exécuté, comme on le voit dans les registres publics. Nous trouvons pareillement que Ferdinand Verbiest second président du tribunal des Mathématiques & de la cour des Bâtimens, dit dans la requête qu'il présenta la vingt-sixième année du règne de Cam-hi :

Je supplie Votre Majesté de mettre la loi de Dieu, que nous professons moi & mes compagnons, sur le même pied qu'elle était au commencement de votre règne, avant qu'on l'eût fausement accusée ; ^{p.150} qu'on lui donne une entière liberté, & qu'on ne défende pas à vos sujets de l'embrasser. Ce sera le moyen d'empêcher la calomnie, & d'en détruire les effets.

La cour des Bâtimens & la nôtre délibérèrent ensemble sur cette affaire, & elles donnèrent cette réponse sur la requête que Louis Buglio, Gabriel Magalhaens, & Ferdinand Verbiest

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

présentèrent à l'empereur. La huitième année de Cam-hi, on tint une assemblée générale où se trouvèrent les princes du conseil d'État, les grands officiers du Palais, les neuf principaux officiers de l'empire, & les censeurs tant du dedans que du dehors. Il y fut résolu de défendre à perpétuité l'exercice de cette religion en ces termes :

Ils font des assemblées, ils répandent des livres de leur loi, ils distribuent des médailles & autres choses semblables. On défend aux sujets de l'empire de suivre cette loi, & on en permet l'exercice aux seuls Européens.

sur quoi l'empereur porta l'édit suivant :

Il ^{p.151} est inutile de délibérer sur ce que Ferdinand Verbiest propose dans sa requête &c.

Cette réponse de la cour des Bâtiments & de la nôtre fut approuvée par ces paroles de Votre Majesté :

J'approuve votre sentence.

Parmi les officiers des villes, il y en a qui traitant des seize articles ¹, y ajoutent ces paroles :

La loi de Dieu est une loi qui tend autant à la révolte que celle du fruit blanc de Nénuphar ², ordonne qu'on les retranche.

Nous respectâmes ces ordres, & nous les envoyâmes aux officiers de Chekiam & des autres provinces ; pour l'église de Ham-tchéou & les autres églises de l'empire, il faut les laisser comme elles étaient auparavant, en permettant aux Européens SEULEMENT d'y aller faire leurs prières & leurs adorations. Nous attendons les ordres de ^{p.152} Votre Majesté sur cette affaire, pour les communiquer aussitôt au vice-roi de Chekiam, afin qu'il les exécute.

¹ Voyez ce que j'ai dit de ces seize articles la page 23.

² C'est la secte la plus décriée de la Chine, en ce qui regarde l'obéissance & la soumission au souverain.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

Fait la trente & unième année de Cam-hi, le vingtième jour de la première lune.

c'est-à-dire le septième de mars de l'année mil six cent quatre-vingt-douze.

Les Pères qui s'étaient laissés éblouir par les apparences, & tromper par les vaines protestations qu'on leur avait faites, furent étrangement consternés de cet arrêt qu'ils n'attendaient pas. Ils ne purent se persuader que l'empereur les abandonnât, après les démarches qu'ils avait faites ; & comptant sur sa faveur, ils s'imaginèrent qu'il aurait la bonté de réformer cette sentence, avant que de l'approuver. Ils se confirmèrent dans cette pensée, quand ils apprirent qu'il ne l'avait pas envoyée au tribunal des Colaos, selon la coutume. Enfin ce qui acheva de les tromper, fut qu'étant allés le lendemain à Hai-tché, ^{p.153} où était alors l'empereur, pour lui présenter divers traités de physique & de mathématique, & pour répondre aux questions qu'il leur avait fait l'honneur de leur proposer le jour précédent, ce prince affecta de leur faire plus de caresses & d'amitiés que jamais. Le respect les empêcha de lui parler de cet arrêt, ne doutant point qu'il ne le fît réformer après tant de marques de bienveillance ; mais ils ne furent pas longtemps dans l'erreur, car ils apprirent le lendemain que l'empereur l'avait confirmé.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour eux. Ils en furent consternés, & la douleur qu'ils en eurent fut si vive, qu'ils parurent dans un abattement & dans une désolation qui toucha tous leurs amis. Comme l'empereur devait retourner en peu de jours à Pékin, ils résolurent de se présenter à Sa Majesté, & de lui faire connaître l'état déplorable où ils étaient. Ils ^{p.154} allèrent au Palais, & s'adressant à Chao :

— Vous nous voyez, lui dirent-ils, accablés de tristesse, & plongés dans l'amertume. Que deviendrons-nous après la malheureuse issue d'une affaire dont nous avons lieu de nous promettre un si heureux succès ? Que nous serviront dorénavant toutes les grâces & toutes les faveurs dont l'empereur nous a comblés ? Nous voilà couverts de honte &

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

d'infamie ; que diront nos compagnons, que pensera-t-on de nous en Europe ? pourra-t-on se persuader que nous ne nous proposons en venant ici, que l'établissement de la religion, quand on verra que l'empereur la proscrit, & en défend l'exercice à tous ses sujets ? Quoi, dira-t-on, est-il possible qu'un prince si sage & si éclairé, qui leur marque tant d'affection, & qui leur fait des honneurs si extraordinaires, refuse de leur donner la moindre satisfaction sur la seule chose qu'ils lui demandent ? ^{p.155} Il n'y a pas d'apparence. Il faut que ces gens-là ne se mettent guère en peine de leur religion, puisque l'empereur la condamne par un édit public dans le temps même, qu'ils ont l'honneur de l'approcher de plus près, & d'être employés à son service d'une manière si distinguée. Vous pouvez assurer l'empereur que nous sommes inconsolables, & que nous serions moins affligés s'il nous avait tous condamnés à la mort ; puisque dans l'état où il nous réduit, nous ne pouvons plus vivre qu'avec infamie.

Ils ajoutèrent tout ce que la douleur la plus vive leur suggéra, & ils conclurent enfin par demander la permission de présenter une nouvelle requête pour la défense de leur religion.

Chao, qui leur avait toujours masqué beaucoup d'attachement, ne voulut point se charger de cette commission, de peur de s'attirer l'indignation de l'empereur, dont ^{p.156} il ne savait pas les sentiments. Il tâcha de les consoler, & pour leur donner le change, leur conseilla de dresser une requête, & de la cacheter, & il leur promit de la faire tenir secrètement à l'empereur. Cet expédient mettait Chao hors d'intrigue ; mais il exposait les Pères : car outre qu'il tirait l'affaire en longueur, il était dangereux d'en user ainsi, sans en avoir demandé la permission. C'est pourquoi ils conjurèrent Chao de faire connaître nettement leurs sentiments à l'empereur, & ils l'en pressèrent avec de si grandes instances qu'il le leur promit.

Le prince n'arriva au Palais qu'à l'entrée de la nuit. Comme il alla droit à l'appartement de la feue impératrice son aïeule, les Pères qui

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

l'attendaient s'en retournèrent sans l'avoir vu. li ne fut pas plus tôt dans son appartement, qu'il demanda à Chao si les Pères étaient venus au Palais ; il lui répondit, qu'

« ils ^{p.157} l'avaient attendu jusqu'à une heure de nuit & qu'il avait eu toutes les peines du monde à les obliger de s'en retourner.

— Mais que disent-ils ? repartit l'empereur.

— Hélas, Sire, répliqua Chao, les uns sont malades & demi-morts, les autres ne peuvent plus parler, & tous sont si abattus & si abîmés dans la douleur, qu'ils font pitié à tout le monde.

Il se servit ensuite de cet heureux moment pour lui parler en leur faveur & pour lui faire connaître leurs sentiments.

L'empereur l'écouta avec attention, & d'un air assez tranquille. Puis se tournant vers les seigneurs qui étaient dans sa chambre :

— Je ne sais, leur dit-il, ce que ces mandarins chinois ont contre ces Européens. Je leur ai marqué assez clairement l'envie que j'avais de favoriser la loi de Dieu ¹. Malgré cela, ils ne veulent pas qu'elle ait cours dans ^{p.158} l'empire. Je souhaitais faire plaisir à ces étrangers en leur accordant ce qu'ils me demandent en faveur de leur religion, qui est la seule chose dont ils s'inquiètent ; mais ces mandarins m'en ôtent le moyen par le mot de SEULEMENT, auquel ils s'attachent, s'opiniâtrant à ne laisser le libre exercice de cette religion qu'aux SEULS Européens. Je gardai quelque temps la sentence de la cour des Rites, & je fis venir les colaos pour leur en faire voir l'injustice ; mais je trouvai les colaos chinois aussi entêtés que les autres, & il n'y a pas eu moyen d'y rien changer, ainsi je l'ai confirmée. Cependant il ne faut pas que ces Européens se désolent ni qu'ils se chagrinent. Allez leur

¹ On ne connaît à la Chine la religion chrétienne que sous le nom de la *loi de Dieu*, ou de la religion du Seigneur du Ciel.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

dire, Chao, qu'ils aient un peu de patience, & qu'ils ne se livrent pas comme ils font à la douleur ; qu'ils ne précipitent rien, j'aurai soin de leur affaire, & je tâcherai de les contenter.

Cette réponse qu'ils reçurent le lendemain au Palais, où ils étaient allés, les rassura, & leur donna ^{p.159} quelque espérance d'obtenir ce qu'ils souhaitaient. Ils pressèrent Chao de parler pour eux dans une conjoncture si favorable.

— Marquez à l'empereur, lui dirent-ils, l'accablement où vous nous voyez ; nous sommes beaucoup plus à plaindre que dans le temps de la persécution d'Yam-quam-sien, parce qu'alors gémissant sous la tyrannie des régents de l'empire ¹, nous espérions, quand Sa Majesté gouvernerait par elle-même, qu'il nous donnerait la paix, & qu'il rendrait justice à la loi du vrai Dieu & à ses prédicateurs, qu'on avait injustement opprimés sous sa minorité. Mais si présentement que Sa Majesté est au comble de sa gloire & qu'il gouverne ses États avec un pouvoir absolu, & avec cette haute réputation de sagesse & de justice, qui lui attire l'estime & l'admiration de l'univers, si ^{p.160} présentement qu'il nous emploie à son service, qu'il nous approche de sa personne & qu'il nous comble de ses faveurs, on nous refuse la seule grâce que nous demandons pour notre religion ; quelle espérance nous reste-t-il de pouvoir jamais nous relever ? n'allons-nous pas devenir l'objet de la raillerie & du mépris des peuples ? nos compagnons ne vont-ils pas être déshonorés, insultés, maltraités dans les provinces ? on va tourmenter le peu de chrétiens qu'ils cultivent, & les contraindre par les cruelles vexations qu'on leur fera, à renier la foi de Jésus-Christ ; ce qui leur sera & à nous beaucoup plus douloureux & plus insupportable que la mort même. Nous vous supplions donc les larmes aux yeux, de faire connaître à l'empereur l'état déplorable où nous sommes.

¹ Pendant la minorité de l'empereur, l'empire fut gouverné par quatre régents, qui abusèrent de leur autorité.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

Chao retourna trouver l'empereur, & lui fit un fidèle rapport de tout ce discours. Ce prince en fut ^{p.161} touché ; il le renvoya consoler les Pères, & les assurer de sa protection. Ils allèrent l'en remercier eux-mêmes quelques jours après. Quand ils furent en sa présence, ils lui firent paraître toute leur douleur. Ce prince qui est infiniment pénétrant, comprit bien que de la manière dont ils lui parlaient, s'ils s'étaient employés jusqu'alors à son service avec une ardeur incroyable, ils ne l'avaient fait que dans la seule vue d'obtenir la liberté de la religion chrétienne, & la permission de la prêcher & de l'établir dans son empire.

Il arriva même dans ce temps-là une chose qui ne servit pas peu à lui persuader que les Pères étaient dans un accablement de douleur, dont ils ne reviendraient pas, s'ils n'obtenaient ce qu'ils souhaitaient. Il apprit qu'il était arrivé depuis peu à Macao un jeune Italien, qui avait la réputation d'être habile dans la médecine. ^{p.162} Comme l'empereur étudiait alors l'anatomie & qu'il était charmé des nouvelles découvertes qu'on y a faites dans ce siècle, il eut envie de voir ce jeune homme, & il ordonna au général des troupes de Canton de prendre quelqu'un des Pères avec lui pour l'aller quérir.

Les Pères s'en excusèrent, & lui dirent qu'ils n'osaient paraître en public qu'avec confusion ; que s'ils entreprenaient ce voyage dans les circonstances présentes, ils auraient le déplaisir de voir tous les jours les chrétiens en pleurs, & de trouver les missionnaires accablés d'ennui ; que leur religion leur étant beaucoup plus chère que tout ce qu'ils avaient au monde, ils ne pouvaient la voir flétrie & proscrite, sans être pénétrés d'une douleur beaucoup plus amère que s'ils avaient perdu leurs pères, leurs mères, & tous leurs plus chers amis, puisqu'ils les avaient abandonnés pour se consacrer tout entiers au ^{p.163} service de Dieu.

L'empereur, touché de l'état déplorable où il les voyait, résolut de leur accorder la grâce qu'ils lui demandaient avec tant d'instance. Il envoya quérir le prince Sosan, qu'il savait être leur ami, & il lui parla de leur affaire. Sosan, qui était entièrement dans leurs intérêts, lui demanda quelle en avait été l'issue : l'empereur lui dit que

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

« les mandarins chinois s'étaient opiniâtrés à ne vouloir permettre l'exercice de la religion chrétienne qu'aux seuls Européens, ce qui avait jeté les Pères dans un si grand désespoir qu'ils étaient inconsolables.

— Comment souffrez-vous, Sire, une si haute injustice ? repartit Sosan. Les Chinois sont-ils donc les maîtres ? & depuis quand s'opposent-ils à vos volontés ? vous honorez ces Européens de votre bienveillance ; ils vous servent depuis longtemps avec un attachement & une fidélité inviolable ; il y va, Sire, ^{p.164} de votre gloire de les protéger. Qu'est-ce que ces Chinois entêtés trouvent à redire à leur religion ? je l'ai examinée avec soin, j'en ai parcouru tous les dogmes & toutes les maximes ; rien n'est plus conforme à la droite raison, aux premières lois de la nature ; ce n'est que douceur, que charité, que soumission. Ceux qui condamnent cette religion ne la connaissent pas. Il serait à souhaiter que tout l'empire l'eût embrassée, & la pratiquât exactement ; nous ne verrions plus de voleurs ni de rebelles, & nous n'aurions plus besoin d'entretenir tant de troupes & de garnisons pour nous garantir de leurs insultes.

Il y a trente ans que Votre Majesté est sur le trône, & qu'elle gouverne cet empire ; lui a-t-on jamais fait aucune plainte contre les missionnaires européens qui sont dans ses provinces, ou contre les Chinois qui ont embrassé leur religion ? quelles séditions ont-ils ^{p.165} excitées ? quels troubles ont-ils causés ? Pour moi j'avoue que dans les dix ans que j'ai exercé la charge de colao ¹ par une bonté spéciale de Votre Majesté, on ne m'a jamais fait la moindre plainte ni contre les uns ni contre les autres. Quoi, l'on souffrira dans la Chine les sectes des lamas ², des hochans, des taossé ³, des

¹ C'est la première charge de l'empire.

² C'est la religion des Tartares Occidentaux.

³ Deux sectes d'idolâtres de la Chine, dont nous avons parlé dans la préface.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

mahométans, & cent autres semblables ? on leur permettra de bâtir des temples aussi magnifiques & aussi somptueux qu'ils voudront, sans que personne le trouve mauvais, quoiqu'on soit convaincu de l'imposture & des extravagances de ces sectes ; & les Chinois voudront qu'on proscrive la seule religion du Dieu du Ciel, quoique sa doctrine soit si pure, ses pratiques si saintes, ses maximes si utiles & si salutaires à la p.166 tranquillité de l'État, & à l'affermissement de la monarchie : n'est-ce pas une injustice criante ?

De plus, Votre Majesté n'ignore pas que le seul motif de la religion n'engage ces étrangers à venir de si loin dans vos États. Ils ne cherchent ni les biens, ni les honneurs, ni les charges de votre empire ; ce qui charme les autres hommes ne les touche point. Comme ils n'ont point de famille, ni personne qui puisse retirer quelque avantage des services qu'ils rendent à l'État : si l'on leur refuse la seule chose qu'ils désirent avec passion, & qui n'a rien de contraire à la raison, ni au bien de l'empire, ce n'est pas le moyen de les engager à venir de si loin, & à nous servir dans le besoin. Votre Majesté sait avec quelle application ils ont travaillé à la réformation du calendrier & de toute l'astronomie. Elle sait de quels secours & de quelle utilité nous furent les canons que le p.167 père Ferdinand Verbiest fit fondre durant la rébellion d'Ousangoüei ¹. Elle se souvient du succès des négociations de la paix que nous venons de faire avec les Moscovites : il est dû entièrement au zèle avec lequel ils ont travaillé à faire conclure ce traité, comme je le dis dès lors à Votre Majesté ; & sans eux nous serions encore en guerre. Ainsi, Sire, vous ne devez plus différer d'user du pouvoir absolu que le Ciel

¹ C'est ce fameux général chinois qui introduisit les Tartares dans la Chine, pour exterminer les rebelles. Les Tartares allèrent plus loin qu'il ne voulait : ils se rendirent maîtres de l'empire. Ousangoüei voulut les en chasser : il se rendit maître en peu de temps des provinces occidentales, & les poussa vivement ; mais sa mort l'empêcha d'exécuter ses projets, & son fils n'eut pas assez de force ni d'adresse pour en venir à bout.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine

en faveur de la religion chrétienne

vous a mis entre les mains, pour donner une entière liberté à leur religion.

— Vous avez raison, repartit l'empereur en l'interrompant, & c'est mon sentiment ; mais le mal est sans remède, l'arrêt est porté, & je l'ai ^{p.168} confirmé, que puis-je faire ?

— Vous êtes le maître, Sire, reprit Sosan, & il n'appartient qu'à vous de vous prescrire la manière dont vous voulez user de votre pouvoir. Si Votre Majesté ne s'en sert pas dans cette occasion, c'est une affaire désespérée, & ces pauvres étrangers sont perdus.

L'empereur demeura quelque temps rêveur, & comme s'il eût délibéré sur le parti qu'il avait à prendre ; puis se tournant tout d'un coup vers lui :

— Hé bien, lui dit-il, je vais ordonner à la cour des Rites de reprendre la sentence qu'elle a portée, & de procéder à un nouveau jugement ; mais il faut que vous alliez parler aux officiers de cette cour & aux colaos pour leur faire connaître l'injustice qu'ils ont faite aux Européens, & pour les engager à leur être favorables dans un second jugement : vous n'avez qu'à leur répéter ce que vous venez de me dire.

— Oui, Sire, repartit Sosan sans ^{p.169} balancer, j'irai, & je leur parlerai avec fermeté, je ne les crains pas ; & comme j'ai une bonne cause à défendre, les paroles ne me manqueront point.

On a su tout ce détail de la propre bouche du prince Sosan, qui le rapporta mot à mot aux pères Bouvet & Gerbillon, à qui l'empereur avait donné ce jour-là même des marques d'estime & de bienveillance particulière. Il y avait deux ans que ces Pères lui faisaient toutes les semaines deux ou trois explications sur la physique, & sur tout ce qu'il y a de plus curieux dans la philosophie & dans les mathématiques ; & ils les lui faisaient en langue tartare, qui est celle dont l'empereur se sert ordinairement, quoiqu'il sache également bien la langue chinoise. Ce prince leur avait dit plusieurs fois qu'il était charmé de leurs

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

explications, & des nouvelles connaissances dont ils lui faisaient part ; il p.170 voulut ce jour-là leur en donner un témoignage public à la manière de la Chine. Il fit écrire dans un grand tableau l'éloge de ces deux Pères, & il le fit exposer dans la salle où ils avaient coutume de travailler ; ce qui est un des plus grands honneurs que l'empereur fasse aux mandarins, lorsqu'ils lui ont rendu des services importants, & qu'il veut leur marquer qu'il est content de leur conduite.

Il n'en demeura pas là ; car dès le soir il envoya à la cour des Rites la sentence qu'elle avait portée contre la religion chrétienne ; & il fit dire au père Bouvet, qui était encore au Palais, qu'il y revînt le lendemain avec les autres Pères, & qu'il leur apprendrait une nouvelle qui leur donnerait à tous de la joie. C'était le jour de saint Joseph ; ils n'y allèrent qu'après avoir dit la messe, & avoir recommandé l'affaire de la religion à ce grand saint, qui est le protecteur p.171 & le patron de la mission de la Chine.

À peine furent-ils arrivés au Palais, que Chao les prit en particulier, & leur dit que l'empereur, sensible à leur douleur, avait enfin résolu de leur accorder la grâce qu'ils lui demandaient depuis si longtemps avec tant d'empressement ; qu'il avait toujours eu de l'estime pour leur religion ; qu'il avait marqué aux tribunaux le désir qu'il avait de la favoriser dès le temps même que le père Ferdinand Verbiest lui présenta une requête sur ce sujet ; qu'il avait toujours trouvé les mandarins chinois inflexibles sur ce point ; qu'il n'avait pas jugé à propos de leur faire violence ; que c'était pour cela qu'il avait donné des ordres secrets pour faire cesser la persécution de Canton, & qu'il s'était offert d'apaiser celle de Chekiam de la même manière ; qu'ils ne l'avaient pas voulu, dans l'espérance d'obtenir p.172 un arrêt plus favorable ; que le succès n'en avait pas été heureux, mais que Sa Majesté ayant un désir sincère de leur faire plaisir & de reconnaître les services qu'ils lui rendaient avec tant de zèle & tant d'affection, avait ordonné à la cour des Rites de reprendre sa sentence, de la brûler, & de délibérer une seconde fois sur cette affaire ; & afin qu'on n'y trouvât

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

pas d'opposition, que Sa Majesté voulait qu'il n'y eût que les mandarins tartares ¹ qui assistassent à cette délibération.

Les Pères, charmés des bontés de l'empereur, témoignèrent à Chao qu'ils n'avaient point de termes capables d'exprimer les sentiments de leur cœur ; que l'empereur leur rendait la vie ; qu'ils lui étaient plus obligés de cette dernière grâce, que de toutes celles dont il les ^{p.173} avait comblés jusqu'alors ; qu'ils étaient tous dévoués à son service, & qu'ils pouvaient l'assurer que leurs compagnons, qui étaient répandus dans les provinces, avaient les mêmes sentiments. Chao ne manqua pas de rapporter ces paroles à l'empereur qui répartit :

— Ce que je fais présentement, je le fais pour l'amour d'eux, sans avoir aucun égard aux autres ; & je suis si convaincu de leur attachement & de leur fidélité, que quand l'Europe prendrait les armes pour me faire la guerre, je ne cesserais pas pour cela d'avoir pour eux la même bonté. Il faut cependant qu'ils avertissent les Européens qui sont dans les provinces, de se comporter avec une grande circonspection, pour ne pas donner aux peuples occasion de causer de tumulte, ni aux magistrats de se plaindre des chrétiens au sujet de leur religion.

Pendant ce temps-là le prince Sosan travaillait de son côté avec ^{p.174} autant d'ardeur que le plus zélé missionnaire pour gagner la cour des Rites. Il n'épargna ni ses peines ni ses soins. Après avoir parlé en particulier aux principaux officiers, il alla trouver cette cour & les colaos qui étaient assemblés ; & après avoir répété une partie des choses qu'il avait dites à l'empereur, il ajouta :

— Hé quoi, messieurs, pouvez-vous bannir de l'empire une religion, qui est une fidèle expression de la loi naturelle & de la droite raison ? comment, étant aussi équitables, & aussi éclairés que vous êtes, pouvez-vous défendre une loi qui enseigne aux hommes à adorer & à aimer Dieu ? qui veut que les peuples soient fidèles à leurs princes, les femmes à leurs

¹ J'ai déjà dit que tous les tribunaux de la Chine sont mi-partis, la moitié des mandarins

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

maris, les serviteurs à leurs maîtres ; qui ordonne aux enfants d'obéir à leur parents, & aux esclaves d'être soumis à ceux qui ont droit de leur commander ; qui défend l'injustice aux juges, la ^{p.175} vexation aux magistrats, la violence aux mandarins, le larcin & même la volonté de voler aux particuliers, le désordre & la débauche à tout le monde ? comment pouvez-vous rejeter une doctrine si pure, dont les maximes portent les hommes à la pratique des vertus les plus sublimes, pendant que vous souffrez des sectes également pernicieuses & corrompues ? Car sans sortir de la ville de Ham-tchéou, dont il s'agit en cette affaire, les mahométans n'y ont-ils pas élevé une mosquée, qui surpasse en hauteur & en magnificence tous les édifices publics de cette grande ville ? les autres sectes n'y ont-elles pas des temples ? n'y aura-t-il que la religion chrétienne qui ne prêche que la pratique des vertus, qui en sera bannie ?

Vous vous piquez, messieurs, d'une justice exacte dans toutes vos décisions ; est-ce être juste que de payer les services essentiels que ces Européens ont ^{p.176} rendus à l'État, en les déclarant prédicateurs d'une secte pernicieuse qu'on ne doit pas souffrir dans l'empire ? Vous savez que nous leur avons l'obligation d'avoir perfectionné notre astronomie, & réformé notre calendrier, vous vous souvenez de quelle utilité ils nous ont été dans la révolte d'Ousangoüei, & dans les négociations de la paix de Nipchou : c'est à eux à qui on doit la conclusion de ce traité si avantageux, & si nécessaire à l'empire. Croyez-vous, messieurs, que je fusse assez ennemi de ma gloire, pour donner à des Européens tout l'honneur d'une négociation si importante, si elle ne leur était due légitimement ? Sa Majesté m'avait fait l'honneur de me nommer un de ses plénipotentiaires ; & si quelqu'un devait être bien aise de se faire un mérite de cette paix, ce devrait être moi : j'avoue

sont tartares, & l'autre moitié chinois.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

pourtant de bonne foi, que je ne puis me dispenser sans injustice de ^{p.177} reconnaître que nous leur en devons tout le succès. Enfin, messieurs, si l'on a quelque chose à reprocher à la loi chrétienne, qu'on le propose, afin qu'on l'examine. Si l'on n'a rien à opposer, je demande qu'on lui rende justice.

Ce discours prononcé avec un feu & avec une action admirable par une personne d'un caractère & d'un rang si distingué, fit une si forte impression sur les esprits de toute l'assemblée, que les Chinois même avouèrent qu'il n'avait rien dit qui ne fût vrai, & qui ne fût juste ; que pour eux ils n'en voulaient ni aux Européens ni à leur religion ; que si jusqu'alors ils avaient été d'avis de ne pas permettre aux Chinois de l'embrasser, c'était qu'après tout, cette religion, étant une religion étrangère & prêchée par des étrangers, il y avait sujet de craindre que si on en ouvrait une fois la porte à tout le monde, on n'y vît entrer en peu de temps ^{p.178} la plus grande partie de l'empire.

— Plût au Ciel, reprit alors Sosan, que tout l'empire y entrât, & en gardât fidèlement les commandements ! Tous les crimes cesseraient. On ne verrait plus ni meurtres, ni adultères, ni brigandages, il n'y aurait plus de divisions dans les familles, de querelles entre les particuliers, d'injustice parmi les mandarins ; on n'entendrait plus parler ni de rebelles ni de voleurs ; on vivrait dans l'innocence, dans la paix, dans une société & dans une union qui nous rendrait la nation du monde la plus heureuse, comme nous sommes la plus sage & la plus puissante.

Il fit un second panégyrique de la religion chrétienne avec une éloquence & une force qui acheva de convaincre les plus opiniâtres. On n'objecta rien contre la religion ; & tous ces mandarins si entêtés auparavant, & si prévenus contre le christianisme, se ^{p.179} trouvèrent en ce moment dans des dispositions toutes contraires : tant il est vrai que Dieu est le maître des cœurs, & qu'il les change comme il lui plaît. Ces officiers convinrent tout d'une voix de donner une entière liberté aux prédicateurs de prêcher l'Évangile, & aux sujet de l'empire de

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

l'embrasser & de la suivre : & ils s'appliquèrent sur-le-champ à concerter tous ensemble l'arrêt, pour le présenter à l'empereur.

Sosan, content d'un si heureux succès, sortit de l'assemblée, & alla rendre compte à l'empereur de sa négociation. Il l'assura que les Chinois s'étaient enfin rendus, qu'il les avait trouvés aussi dociles que les Tartares, & qu'ils n'attendaient que ses ordres pour porter une sentence telle qu'il la pouvait souhaiter. L'empereur se mit à sourire, & lui dit en raillant :

— Vous venez de leur jouer un mauvais tour ; les Chinois ne vous pardonneront ^{p.180} jamais, & vous n'avez qu'à vous préparer à porter tout le poids de leur haine.

— Ce poids ne m'embarrassera pas, Sire, repartit Sosan avec cet air de liberté qui lui est naturel ; & si on ne leur joue jamais de plus mauvais tour, ils n'auront pas sujet d'être fort chagrins.

L'empereur, qui venait de délibérer sur cette affaire avec les deux colaos tartares, fut ravi de voir qu'il pouvait à coup sûr contenter les Pères, sans faire violence à ses officiers, qu'il avait intérêt de ménager. Il avait d'abord donné ordre que les seuls mandarins tartares en prissent connaissance, mais il crut qu'il fallait se servir de la bonne disposition où se trouvaient les Chinois, pour leur ôter tout sujet de murmurer, & pour rendre l'arrêt plus authentique. C'est pourquoi il fit expédier sur-le-champ deux ordres, l'un pour les colaos, l'autre pour la cour des Rites, afin que ces deux ^{p.181} tribunaux s'assemblassent, & délibérassent ensemble sur cette affaire.

Voici l'ordre que ce prince eut la bonté de donner.

« Le second jour de la seconde lune de la trente-unième année de Cam-hi :

Nous Ismao colao, & autres, avons reçu de Votre Majesté l'ordre qui suit :

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

La cour des Rites a ci-devant porté cette sentence : Pour l'église de Ham-tchéou & les autres églises de l'empire, il faut les laisser comme elles étaient auparavant, en permettant aux Européens SEULEMENT d'y aller faire leurs prières & leurs adorations.

Cette sentence a été approuvée & exécutée ; mais les Européens qui ont présentement l'intendance de l'astronomie, se sont auparavant employés avec beaucoup de soin & de fatigues à faire faire des machines de guerre, & récemment ils ont rendu de grands services dans la négociation qu'on a eu à traiter avec les Moscovites. On ne peut les ^{p.182} accuser d'avoir fait aucun mal, ni commis le moindre désordre. Après cela regarder leur loi comme une secte fautive & pernicieuse, & la bannir en cette qualité, c'est sans doute une haute injustice. Vous, tribunal des colaos, vous vous assemblerez avec la cour des Rites pour délibérer sur ce point, & vous me rendrez compte de votre délibération.

Sur cet ordre les deux tribunaux s'assemblèrent le lendemain au Palais. L'empereur souhaita que le prince Sosan se trouvât à cette assemblée pour être témoin de ce qu'il s'y passerait, & pour achever ce grand ouvrage qu'il avait si heureusement commencé. On s'y conforma aux volontés du prince ; on examina avec soin tous les termes dont on devait se servir ; & après en être convenu, on prononça.

Voici cet arrêt, auquel le consentement de l'empereur donne force de loi. C'est en vertu de cet édit ^{p.183} aujourd'hui si fameux dans la Chine, que les prédicateurs prêchent l'Évangile avec liberté dans tout l'empire, & que les peuples sont autorisés à l'embrasser, & à en faire une profession publique.

« Moi, votre sujet Coupataï, premier président de la cour souveraine des Rites, & chef de plusieurs autres tribunaux, je présente avec respect cette requête à Votre Majesté, pour obéir à ses ordres avec soumission.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine

en faveur de la religion chrétienne

Nous avons délibéré, moi & mes assesseurs, sur l'affaire qu'elle nous a communiquée, & nous avons trouvé que ces Européens ont traversé de vastes mers & sont venus des extrémités de la Terre, attirés par votre haute sagesse, & par cette incomparable vertu qui charme tous les peuples, & qui les tient dans le devoir. Ils ont présentement l'intendance de l'astronomie & du tribunal des Mathématiques. Ils se sont appliqués avec beaucoup de soin à faire ^{p.184} faire des machines de guerre, & à faire fondre des canons, dont on s'est servi dans les dernières guerres civiles. Quand on les a envoyés à Nipchou avec nos ambassadeurs pour y traiter de la paix avec les Moscovites, ils ont trouvé moyen de faire réussir cette négociation. Enfin ils ont rendu de grands services à l'empire. On n'a jamais accusé les Européens qui sont dans les provinces, d'avoir fait aucun mal, ni d'avoir commis aucun désordre. La doctrine qu'ils enseignent n'est point mauvaise ni capable de séduire le peuple & de causer des troubles. L'on permet à tout le monde d'aller dans les temples des lamas, des hochans, des taossé, & l'on défend d'aller dans les églises des Européens, qui ne font rien de contraire aux lois : cela ne paraît pas raisonnable. Il faut donc laisser toutes les églises de l'empire dans l'état où elles étaient auparavant, & permettre à tout le ^{p.185} monde d'y aller adorer Dieu, sans inquiéter dorénavant personne sur cela. Nous attendons l'ordre de Votre Majesté pour faire exécuter cet arrêt dans toute l'étendue de l'empire.

Fait par les officiers en corps, le troisième jour de la seconde lune de la trente-unième année du règne de Cam-hi,
c'est-à-dire, le vingtième de mars de l'année mil six cent quatre-vingt-douze.

Voici les noms & les qualités de ceux qui signèrent cet édit :

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine

en faveur de la religion chrétienne

1. Coupataï, Manchéou ¹ de nation, premier président tartare de la cour des Rites, abaissé d'un degré ². p.186
2. Hioumsseli, dont le nom d'honneur est Kimsieou, natif du Houcoüan ³, & naturalisé à Kiam-nim ⁴, docteur & premier président chinois de la cour des Rites.
3. Silata, Manchéou, & second président tartare de la cour des Rites.
4. Vam-yam-tcham, dont le nom d'honneur est Tçe-yen, natif de Caomii dans le Chanton ⁵, p.187 docteur, & second président chinois de la même cour, & un des premiers officiers de l'académie des savants.
5. Tocii, Manchéou, troisième président tartare de la même cour.
6. Vam-tçe'ehoum, dont le nom d'honneur est Hao-lou, natif de Houncan dans le Houcoüan, naturalisé à Po-yan dans le Kiansi ⁶, docteur, & troisième président chinois, & officier dans l'Académie des savants.
7. Isamo, Manchéou, premier colao & premier président honoraire de la cour des officiers ⁷.
8. Olantaï, Mancheou colao, & second président honoraire de la cour des Officiers.
9. Vam-hii, natif de Pékin, premier colao, & gouverneur du fils de l'empereur, qui est destiné à p.188 lui succéder à l'empire ¹, & premier président honoraire de la cour des Rites.

¹ La nation des Manchéous est la nation des Tartares Orientaux, qui se sont rendus maîtres de la Chine. Leur pays s'étendait depuis les Tupi jusqu'à la Grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie ; Tupi signifie *peau de poisson*. On a donné ce nom à ces peuples grossiers, parce qu'ils sont vêtus de peaux de poisson.

² Comme dans le mandarinat il y plusieurs ordres & en chaque ordre deux degrés, l'empereur élève ses officiers à ces ordres & à ces degrés à proportion de leur mérite & de leurs services ; mais quand il n'est pas content de leur conduite, il les abaisse d'un degré ou d'un ordre, & ces officiers ainsi abaissés sont obligés de le marquer dans leurs qualités ; ce qui les humilie beaucoup, & les porte, pour ôter cette tache, à servir le prince avec plus de fidélité & de zèle.

³ Cette province, qui s'étend du nord au midi, est comme au centre de la Chine ; elle tire son nom d'un grand lac qui est au milieu de ses terres, & qui par les rivières qui s'y déchargent & qui en sortent, lui donne communication avec toutes les provinces de l'empire ; car *Houcoüan* signifie en chinois *lac-large*, comme qui dirait *la province du lac-large*. Ainsi Canton, ou comme prononcent les Chinois, *Coüantoun*, nom d'une autre province, signifie *large à l'orient*. *Coüansi*, nom d'une autre province, signifie *large à l'occident*.

⁴ C'est le nom que porte la ville de Nankin, depuis que le siège de l'empire fut transporté à Pékin, comme je l'ai dit à la page 3.

⁵ J'ai parlé de cette province à la page 101.

⁶ J'ai parlé de cette province à la page 40.

⁷ C'est une des six cours souveraines ; elle pourvoit à toutes les charge de l'empire.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

10. Tcham-yu-chu, dont le nom d'honneur est So-tçun, natif de Tchinkiam, dans le Kiamnan ², colao, & premier président honoraire de la cour des Tributs ³.

11. Mampoi, Manchéou, greffier du tribunal des CoUo.

12. Tounaha, Manchéou, colao.

13. Sseketçe, Manchéou, colao.

14. Vam-coüe-tcham, natif de Haï-tchin dans la province de Leauton ⁴, nommée Foun-tien, p.189 colao, docteur, & second président honoraire de la cour des Rites.

15. Vam-yn-fam, Chinois colao.

16. Vam-ki, Chinois colao.

17. Higen, Chinois colao.

Le prince Sosan & le premier colao chinois Vam-hii signalèrent leur zèle & leur affection pour les Pères dans cette occasion. Le premier, qui avait assisté à l'assemblée par l'ordre exprès de l'empereur, avait fait insérer dans l'arrêt ces deux points :

« que la religion chrétienne apprenait aux sujets à être fidèles à leurs princes & enseignait aux enfants l'obéissance & la ^{p.190} soumission à leurs parents.

Comme la fidélité au prince, & l'obéissance aux parents sont de toutes les vertus morales les plus recommandables aux Chinois, ces deux points étaient dans l'arrêt, quand il fut prononcé ; mais ils en furent ôtés sans qu'on s'en aperçût, par quelque mandarin du tribunal des Colaos, quand l'empereur selon la coutume le leur renvoya. Les Pères n'apprirent cette friponnerie, qu'après que ce prince eut confirmé cet

¹ L'empereur a déclaré son second fils *hoang-tai-tçé*, c'est-à-dire *prince héritier*, parce qu'il l'a eu de la princesse qui a le titre d'impératrice, dont les enfants succèdent à l'empire préférablement aux enfants des autres femmes.

² C'est la province de Nankin. Voyez la page 5.

³ C'est une des six cours souveraines ; elle a la surintendance des Finances & des Tributs de l'empire.

⁴ La province de Leauton n'est séparée en partie du royaume de Corée que par un bras de mer : elle est au-delà de la Grande muraille ; quoique le père Martini jésuite, dans son Atlas Chinois, l'ait mise en deçà ; ce qui a trompé presque tous nos géographes, qui l'ont suivi. Les Tartares s'étant rendus maîtres de cette province, établirent leur cour dans la ville capitale, & se mêlèrent parmi les Chinois, qu'ils distinguent fort depuis ce temps-là des habitants des autres provinces : car les Chinois de Leauton passent à la Chine pour Tartares, & y jouissent de toutes les prérogatives de cette nation.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

édit, & lui eut donné force de la loi. Comme cela ne regardait pas l'essentiel, & qu'on venait d'accorder aux prédicateurs de l'Évangile plus qu'ils n'avaient osé espérer, ils prirent le parti de dissimuler, & de n'en point parler à l'empereur.

Ce fut encore le prince Sosan qui fit insérer ces paroles :

« que les Pères avaient trouvé le moyen de faire réussir la paix de Nipchou,

au lieu de celles-ci qu'on y avait ^{p.191} mises d'abord :

« qu'ils avaient eu beaucoup de part au succès des négociations de Nipchou.

On a l'obligation au seigneur Vam-hii, premier colao chinois, d'avoir fait ajouter,

« qu'il était permis à tout le monde d'aller adorer Dieu dans les églises,

ou, ce qui est la même chose, de se faire chrétien. Il est vrai que les paroles qui sont auparavant le marquaient déjà, mais elles ne l'exprimaient pas si nettement que celles-ci.

L'empereur, qui avait mortifié le premier président des colaos de n'avoir pas suivi dès la première fois ses intentions, eut de la joie de voir cette grande affaire se terminer de la manière dont il le souhaitait : il demanda le lendemain à Chao si les Pères en savaient le succès,

— Oui, Sire, lui dit Chao ; & voici une copie de l'arrêt qu'ils viennent de me mettre entre les mains : jamais on ne les a vus si gais ni si contents, ni plus zélés, pour votre service ; ils ^{p.192} attendent avec une impatience incroyable que Votre Majesté ait la bonté de confirmer cette sentence.

— Comme ils font de leur religion leur principale affaire, répartit l'empereur, je la confirmerai avec plaisir, pour leur marquer l'envie que j'ai de les obliger.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

Ce grand prince le fit en effet le lendemain vingt-deuxième de mars de l'année mil six cent quatre-vingt-douze ¹, jour infiniment heureux pour la religion chrétienne, puisqu'elle eut le bonheur ce jour-là d'être délivrée de l'esclavage où elle avait gémi depuis plus d'un siècle, & d'être affranchie du joug que l'empereur lui avait lui-même imposé pendant sa minorité.

Les Pères n'eurent pas plus tôt appris cette heureuse nouvelle, qu'après avoir remercié Dieu, à p.193 qui ils devaient la consommation de ce grand ouvrage, ils allèrent tous ensemble au Palais, pour témoigner à l'empereur la vive reconnaissance dont ils étaient pénétrés. Leurs paroles n'exprimèrent que faiblement les sentiments de leur cœur. Ces transports naturels de joie, qu'on laisse échapper malgré soi dans ces occasions, lui marquèrent beaucoup mieux que tout ce qu'ils lui purent dire, qu'ils regardaient ce qu'il venait de leur accorder comme la plus grande grâce qu'il leur pouvait faire au monde.

En effet on ne saurait assez admirer comment ce prince, qui a tant de lumière & de pénétration, a pu se résoudre à recevoir dans ses États une religion étrangère, & oublier en quelque manière en cette occasion les règles de cette fine politique, qui a toujours été son idole. C'est que Dieu, qui tient entre ses mains les cœurs des plus grands rois, & qui en est absolument le p.194 maître, les tourne comme il lui plaît, & les fait agir selon qu'il le juge à propos, pour l'accomplissement de ses desseins éternels. Car ce grand prince n'ignorait pas qu'en recevant la religion chrétienne, il se mettait en danger d'irriter sa nation, de choquer les Tartares Occidentaux ², & que par cette démarche il déplaisait très sûrement aux Chinois, qu'il a intérêt de ménager.

Cependant ce prince a bien voulu passer par-dessus toutes ces considérations d'intérêt & de politique en faveur des jésuites, qui ont

¹ Ce fut selon le calcul chinois la trente-unième année du règne de Cam-hi marquée Gin-chin dans le cycle sexagénaire, le cinquième jour marqué Yi-yeou de la seconde lune marquée Coüei-yao.

² Les Tartares Occidentaux occupent cette vaste étendue de pays qui est entre la Moscovie & la Tartarie Orientale, laquelle est au nord de la Chine.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

l'honneur d'être à son service, & qui assurément, quelque chose qu'ils fassent pour un si grand & si aimable prince, ne pourront jamais rien faire qui puisse égaler une si grande faveur ; à moins que par leurs ^{p.195} ferventes prières, & par les vœux continuels qu'ils offrent à Dieu, ils n'obtiennent du Père des lumières le précieux don de la foi pour ce grand monarque, & la grâce d'entrer un jour lui-même dans une religion dont il a ouvert la porte à tant de peuples.

Les Pères m'oublièrent pas le prince Sosan, leur illustre protecteur, & leur véritable ami ; ils lui avaient de trop grandes obligations : car tout païen qu'il est, il venait de parler & d'agir en apôtre & ils devaient l'heureux succès de cette affaire à son crédit, à son éloquence & à son zèle. Ce généreux prince les reçut avec une bonté qui les charma : il embrassa tendrement le père Gerbillon, son ami particulier, & lui dit le plus obligeamment du monde, qu'il devait être content de lui, puisqu'il lui avait tenu la parole qu'il lui avait donnée dans leur voyage de Nipchou.

J'ai trop souvent parlé de ce voyage, & ce ^{p.196} qui s'y passa a trop de rapport à cette histoire, pour n'en pas faire part à mes lecteurs, qui me sauront quelque gré de ce que je leur en vais dire.

Rien n'est plus extraordinaire ni plus surprenant que les grandes conquêtes que les Moscovites ont faites depuis un siècle du côté de l'Orient, sans tirer l'épée. Quand les jésuites français, que le roi envoya à la Chine en l'année mil six cent quatre-vingt-cinq, mandèrent en Europe que les Chinois étaient en guerre avec les Moscovites, & qu'on envoyait des plénipotentiaires sur les frontières des deux empires pour faire la paix : on ne le put croire, & l'on regarda comme une espèce de paradoxe en matière de géographie, que l'empire chinois & l'empire moscovite fussent limitrophes. Rien cependant ne s'est trouvé plus vrai ; & voici comme la chose s'est passée.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

Quelques chasseurs de ^{p.197} Sibérie ¹ s'avisèrent sur la fin du siècle passé de venir en Moscovie pour y vendre des peaux de martes, qu'on appelle zibelines, du nom de leur pays. Comme ces peaux étaient beaucoup plus fines & plus belles que celles qu'on avait vues jusqu'alors, on fit beaucoup de caresses & d'amitiés à ces chasseurs, on les régala, on les chargea de présents, & on les engagea à revenir : quelques Moscovites se joignirent à eux pour aller chasser en leur pays, & pour en faire la découverte ; ils n'y trouvèrent ni villes, ni bourgs, ni aucune habitation fixe, mais seulement quelques hordes ² errantes. Comme la chasse ^{p.198} était excellente, & qu'on y trouvait une grande quantité de ces précieux animaux, dont les peaux sont si recherchées, ils en donnèrent avis à Boris, beau-frère, & premier ministre de Théodore, czar de Moscovie ³.

Boris, qui avait de grandes vues, & qui pensait dès ce temps-là à se rendre maître de l'empire de Moscovie, comme il fit dans la suite ⁴, résolut d'envoyer des ambassadeurs aux Sibériens, pour les inviter à faire alliance, & à entrer en société avec les Moscovites. Ces ambassadeurs, qui furent très bien ^{p.199} reçus, amenèrent avec eux à Moscou quelques-uns des principaux de la nation selon les ordres de Boris, Ces bons Sibériens, qui n'avaient jamais eu de société qu'avec les animaux de leurs forêts, furent si charmés de la grandeur de la ville de Moscou, de la magnificence de la cour du czar, & du favorable accueil qu'on eut soin de leur faire, qu'ils reçurent avec plaisir la proposition que leur fit Boris de reconnaître l'empereur de Moscovie pour leur maître & pour leur souverain. Ces ambassadeurs gagnés

¹ Ce pays est entre la Moscovie, l'océan septentrional & le fleuve Obi. Tobolsk est la capitale. Les Moscovites envoient en Sibérie les criminels, & les officiers dont ils ne sont pas contents, afin de peupler ce pays. *Sibir* en esclavon signifie *septentrion*. Voyez ce que le père Avril jésuite, dit de ce pays au troisième livre de ses *Voyages*.

² C'est une espèce de camp, composé de plusieurs familles qui vont tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, selon la commodité & l'abondance des pâturages, dont ils ont besoin pour la nourriture de leurs troupeaux, qui sont fort nombreux, & qui sont toutes leur richesses.

³ Ce prince mourut le 6 de janvier de l'année 1598, âgé de trente-six ans, sans laisser d'enfants de Gernia, sa femme, sœur de Boris.

⁴ Boris Phedorovvits Godunov avait pris des mesures si justes pendant qu'il était premier ministre, qu'après la mort de Théodore son beau-frère, il fut élevé à l'empire

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

retournèrent en leur pays, où ils persuadèrent à leurs compatriotes de ratifier ce qu'ils avaient fait. Les présents qu'on leur porta, & les assurances qu'on leur donna d'une puissante protection, les déterminèrent à faire ce qu'on souhaita d'eux. Ainsi les Moscovites se mêlèrent avec ces nouveaux sujets, & ne firent plus qu'un même peuple avec eux.

p.200 Ils parcoururent ces vastes & immenses pays de la Tartarie, dont nous ne connaissons que le nom. Ils découvrirent plusieurs grandes rivières sur le bord desquelles ils battirent des forts sans aucune opposition des Tartares ¹, qui habitent ces forêts & ces déserts : car comme ces peuples sont errants, & qu'ils n'ont aucune demeure fixe, ils n'étaient pas fâchés de trouver les Moscovites, qui les caressaient, & qui leur fournissaient quelques commodités de la vie. Ainsi marchant toujours sur la même ligne d'occident en orient, en tournant un peu vers le midi, & bâtissant de distance en distance des forts & des villes sur ces grandes rivières, & dans les gorges des montagnes pour s'en assurer, ils sont parvenus enfin jusqu'à la mer Orientale, & jusqu'aux frontières de la nation des p.201 Manchéous, ou des Tartares Orientaux qui se sont rendus maîtres de la Chine.

Ceux-ci, moins endurants que leurs voisins, les Tartares Occidentaux, surpris de voir des gens qui leur étaient inconnus & plus surpris encore de ce qu'ils bâtissaient des forts sur leurs terres, se mirent en devoir de les en empêcher. Les Moscovites, qui n'avaient pas trouvé jusqu'alors de résistance & qui s'étaient mis en possession d'une petite île, où l'on trouve les plus belles martes qui soient au monde, leur représentèrent que ces terres n'ayant jamais eu de possesseurs légitimes, ils étaient en droit de s'y établir, puisqu'elles appartenaient à ceux qui les occupaient. Ces raisons ne persuadèrent pas les Manchéous : on contesta longtemps & ces contestations furent suivies de la guerre.

d'un consentement unanime de tous les États, au mois de mai de la même année 1598. Il mourut d'apoplexie en 1605.

¹ Ce sont les Tartares Occidentaux, qui sont divisés en plusieurs nations, qui ont leurs rois, dont quelques-uns payent tribut à l'empereur de la Chine.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

Les Manchéous rasèrent jusqu'à deux fois un fort bâti sur leurs ^{p.202} terres : les Moscovites le rétablirent pour la troisième fois, & le munirent si bien de toutes sortes de provisions, qu'ils le crurent hors d'insulte. Les Chinois & les Manchéous le rassiégèrent, & firent de grands efforts pour s'en rendre les maîtres ; mais le canon des Moscovites, qui était très bien servi, les fit douter plus d'une fois du succès de leur entreprise. On fut bientôt las d'une guerre, qui retirait les Chinois de cette vie voluptueuse qu'ils mènent ordinairement, & qui empêchait les Manchéous de goûter les délices de la Chine. Les Moscovites de leur côté en étaient très incommodés parce qu'il leur fallait entretenir une armée dans des déserts à plus de mille lieues de leur pays. C'est ce qui les obligea d'envoyer un ambassadeur à Pekin, pour donner avis à l'empereur de la Chine, que les czars ¹ avaient envoyé des ^{p.203} plénipotentiaires à Selingue ², dans le dessein de terminer cette guerre ; qu'il n'avait qu'à leur marquer un lieu propre pour tenir les conférences, & que ces ambassadeurs ne manqueraient pas de s'y rendre.

L'empereur de la Chine ne souhaitait pas moins la paix que les Moscovites, dont le voisinage lui déplaisait ; il craignait qu'ils ne soulevassent contre lui les Tartares Occidentaux, ses plus redoutables ennemis ; & que joignant leur forces ensemble, ils ne vinsent faire une irruption dans ses États. C'est pourquoi il reçut fort bien la proposition des Czars, & résolut d'envoyer l'année suivante, qui était l'an mil six cent quatre-vingt-huit, ses ambassadeurs à Selingue, ^{p.204} pour y conclure la paix. Cette ambassade fut une des plus magnifiques dont on ait entendu parler: car outre les cinq plénipotentiaires que l'empereur avait choisis, dont l'oncle de l'empereur Cum ³, du premier ordre, & le prince Sosan, ce zélé protecteur du christianisme, étaient les chefs ; il y avait cent cinquante mandarins considérables, avec une suite de plus

¹ Les deux frères Jean & Pierre régnaient alors. Jean mourut au mois de janvier de l'année 1696. Pierre, qui règne aujourd'hui seul, est actuellement en Angleterre incognito à la suite de ses ambassadeurs.

² Cette ville qui appartient aux Moscovites, est environ à 450 lieues de Pékin. Elle est située sur une grande rivière, laquelle borne de ce côté-là l'empire des Moscovites.

³ Cette dignité répond à la Chine à celle de duc.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

de dix mille personnes, & un attirail de chevaux, de chameaux, & de canons, plus propre d'une armée que d'une ambassade.

L'empereur, qui avait remarqué que les Moscovites avaient eu soin de faire traduire en latin les lettres qu'ils lui avaient présentées, ne douta pas que leurs plénipotentiaires n'eussent à amener avec eux des gens habiles dans cette langue. C'est pourquoi il souhaita que les pères Pereyra & Gerbillon jésuites, ^{p.205} accompagnassent ses ambassadeurs & leur servissent d'interprètes. Il leur en fit expédier des lettres patentes : & afin que les Moscovites eussent pour eux du respect, & que ces Pères parussent dans cette assemblée avec honneur, il les mit au rang des mandarins du troisième ordre ; il leur donna à chacun un de ses propres habits, & ordonna à ses ambassadeurs de les faire manger à leur table, & de ne rien faire que de concert avec eux.

Les plénipotentiaires partirent de Pékin sur la fin du mois de mai de l'année mil six cent quatre-vingt-huit, & s'avancèrent ¹ avec leur train & leurs magnifiques équipages jusques sur les frontières de l'empire. Il fallait passer sur les ^{p.206} terres des Mougous & des Éluths ². Ces peuples se faisaient alors une cruelle guerre, ils prirent ombrage de cette marche, & ne voulurent point donner passage à cette nombreuse cavalerie qui accompagnait les ambassadeurs, ni à cette multitude de chameaux, ni à ces trains d'artillerie qui les suivaient. Comme les plénipotentiaires n'étaient pas aussi en état de se le faire donner à force ouverte, ce refus rompit leur voyage, & les obligea après de grandes fatigues de retourner à Pekin. Ce contre-temps retarda la paix. On remit les conférences à l'année suivante, & l'on convint de se trouver à Nipchou.

¹ Ils prirent leur route au nord-ouest, & s'avancèrent à plus de trois cents lieues de Pékin. Il avaient presque achevé de traverser le terrible désert de Xamo, lorsqu'on les obligea de s'arrêter pour attendre les ordres de l'empereur sur le refus du roi d'Éluth. Ils demeurèrent près d'un mois dans ce désert, avec des incommodités incroyables, à cause de l'intempérie du climat, de la disette & de la mauvaise qualité des eaux ; ce qui causa beaucoup de maladies, & ruina tous les équipages de la suite des ambassadeurs.

² Ces deux nations sont puissantes parmi les Tartares Occidentaux. Le roi d'Éluth victorieux du roi d'Ithala, obligea ce prince d'abandonner sa cour & son pays, pour mettre sa personne en sûreté.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

C'est une forteresse des Moscovites, qui est à cinquante-un degrés p.207 quarante minutes de latitude septentrionale, un peu plus à l'Orient que Pékin, dont elle n'est éloignée que de trois cents lieues. Les Tartares ¹ choisirent ce lieu pour ne pas s'éloigner de leurs terres, & n'être pas exposés aux fatigues qu'ils avaient essuyées l'année précédente. Les Moscovites se trouvèrent au rendez-vous : on s'aboucha de part & d'autre ; mais comme chacun était entêté du mérite de la grandeur de sa nation, & que les manières & les coutumes de ces deux peuples sont entièrement opposées, on ne put convenir de rien : on s'aigrit même de part & d'autre ; & la division alla si loin, qu'on se cantonna. On était prêt de rompre & d'en venir aux mains, p.208 lorsque le père Gerbillon, qui avait souvent été dans le camp des Moscovites, dit au prince Sosan & aux autres plénipotentiaires, que si on voulait le charger, lui & le père Pereyra, de cette affaire, & les laisser tous deux traiter avec les Moscovites, il se faisait fort de les faire revenir, & de conclure la paix.

Les Tartares la souhaitaient ; mais leur fierté & leur animosité leur fit d'abord rejeter cette proposition, dans la crainte que les Moscovites ne retinssent les deux Pères prisonniers. Mais quoique ces Pères les rassurassent, tout ce qu'il purent obtenir, fut que le père Gerbillon passerait seul dans le camp des Moscovites. Il y alla, il demeura quelques jours avec eux, il les fit revenir de leur entêtement en leur faisant connaître leurs véritables intérêts :

« que c'était prendre le change, que de s'amuser à disputer sur quelques forts bâtis dans des déserts, pendant qu'ils p.209 pouvaient profiter du commerce de la Chine, le plus riche qui soit au monde ; que ce commerce seul était capable d'apporter l'abondance & les richesses de tout l'Orient dans leur États, que la paix leur était nécessaire pour affermir les grandes conquêtes qu'ils avaient faites dans la Tartarie,

¹ Les ambassadeurs de l'empereur de la Chine partirent de Pékin le 14 de juin 1689. Ils arrivèrent le 31 de juillet à Nipchou, que les Moscovites appellent Negoviim ; ils y demeurèrent jusqu'au 10 de septembre, qu'ils se remirent en chemin pour venir à Pékin, où ils arrivèrent le 18 d'octobre de la même année 1689.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

puisqu'ils voyaient assez qu'il ne leur serait pas aisé de les garder dans un si grand éloignement, si l'empereur de la Chine venait tomber sur eux avec toutes ses forces.

Ces raisons étaient vraies ; les Moscovites les goûtèrent, ils signèrent le traité, & en passèrent par tout ce que l'empereur de la Chine demandait ¹, sacrifiant leurs intérêts à la liberté du commerce, dont ils se promettaient de tirer de grands avantages. Ainsi ces deux nations ^{p.210} également contentes, se trouvèrent dans l'église de Nipchou, où les plénipotentiaires de part & d'autre jurèrent la paix entre les deux empires, le troisième jour de septembre de l'année mil six cent quatre-vingt-neuf.

La paix de Nipchou eut d'heureuses suites pour la religion : le prince Sosan devint l'ami & le protecteur des missionnaires ; il se déclara hautement pour eux, & il ne perdit depuis ce temps-là aucune occasion de leur donner des marques d'une estime véritable, & d'un sincère attachement. Aussi est-ce au crédit & à la faveur de ce prince, qu'on doit la liberté de la religion chrétienne, qu'on souhaitait si ardemment depuis un siècle, & qu'on avait souvent si inutilement demandée.

Sitôt que l'empereur eut confirmé l'édit qui établissait si solidement le christianisme dans tout son empire, la cour souveraine ^{p.211} des Rites l'envoya aux vice-rois des provinces, afin qu'ils le fissent publier avec les cérémonies ordinaires dans tous les lieux de leurs gouvernements, c'est-à-dire dans près de deux mille tribunaux. Voici l'ordre que cette cour en donna.

« Vice-rois des provinces, recevez avec soumission cet édit impérial, & dès qu'il sera entre vos mains, lisez-le attentivement, respectez-le, & ne manquez pas de l'exécuter ponctuellement ; faites-en faire des copies, envoyez-les à tous les gouverneurs des villes, & donnez-nous avis de ce que vous aurez fait.

¹ Les bornes de l'empire des Moscovites ont été marquées de ce côté-là au 48^e. degré, à peu près dans le même méridien que Pékin. Mais en avançant vers l'Orient, ces bornes s'étendent bien plus au nord.

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

Les édits de l'empereur ont force de loi, & cette loi est plus universelle, ou du moins plus authentique, quand elle est suivie de cet enregistrement général de tous les tribunaux. Ainsi la religion chrétienne ne peut être établie dans l'empire chinois sur des fondements plus solides & plus inébranlables qu'elle l'est à présent.

p.212 Il n'est pas possible d'exprimer la joie qu'eurent les chrétiens quand ils apprirent une si heureuse nouvelle : jamais il n'y en a eu de plus vive ni de plus sincère. Ils coururent en foule à l'église, pour remercier Dieu d'avoir essuyé leurs larmes, exaucé leurs vœux, & de les avoir mis enfin dans une entière liberté de le servir, & de répandre sans crainte leurs cœurs aux pieds de ses autels :

— Que le seigneur Dieu d'Israël soit béni, s'écriaient-ils avec le saint homme Zacharie, de ce qu'il est venu visiter & racheter son peuple, selon qu'il l'avait promis par la bouche de ses prophètes. Il nous a délivrés de la puissance de nos ennemis, & de la main de ceux qui nous haïssaient. Tous leurs efforts ont été vains ; nous en avons triomphé par la miséricorde de notre Dieu, & nous nous voyons en état de le servir sans crainte dans la sainteté & dans la justice tous les jours de notre vie.

p.213 C'était par ces cantiques d'allégresse que les chrétiens marquaient les sentiments de leurs cœurs. Toutes les églises de l'empire prirent part à cette joie, & firent des réjouissances publiques. Plusieurs païens, que les lois avaient arrêtés jusqu'alors, se firent instruire, & demandèrent le saint baptême. Des mandarins considérables par leur science & par leurs emplois suivirent leur exemple. L'on vit dans toutes les provinces des conversions extraordinaires, & le nombre des personnes qui s'adressèrent aux Pères pour se faire chrétiens devint si grand, qu'ils n'y pouvaient suffire. Nous apprenons avec joie que cet empressement continue, & que cette ferveur augmente tous les jours. Le peu de missionnaires qui sont à la Chine, accablés par la multitude des catéchumènes qui se présentent,

Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne

demandent des ouvriers pour travailler avec eux, & ^{p.214} pour recueillir les fruits d'une si abondante moisson ¹.

C'est pour seconder le zèle de ces hommes apostoliques, que le roi, toujours attentif à procurer la gloire de Dieu, & à soutenir les intérêts de la religion, vient d'envoyer à leur secours une troupe choisie de fervents missionnaires, que le père Bouvet ² conduit lui-même à la Chine sur un vaisseau français qu'on y envoie en droiture. Jamais les conjonctures n'ont été plus favorables pour étendre le royaume de Dieu ; & jamais le ^{p.215} vaste empire de la Chine, où l'on compte plus de cent millions d'âmes, n'a été dans des dispositions plus heureuses pour recevoir la lumière de l'Évangile.

Fasse le Ciel que nous soyons assez heureux pour voir de nos jours se former aux extrémités de la Terre une nouvelle Église aussi nombreuse & aussi fervente que l'ancienne. Qu'un nouveau Constantin aussi zélé que le premier, en devienne l'enfant, en même temps qu'il en est le protecteur & l'appui. Que le Japon, la Tartarie, le Tonquin, & tous les royaumes voisins, qui font gloire de se former sur les mœurs des Chinois, qu'ils regardent comme la nation la plus sage & la plus éclairée qui soit au monde, suivent son exemple. Afin que l'Europe & l'Asie se trouvant unies dans un même culte, & adorant le même Dieu, le nom du Seigneur, qui mérite d'être loué depuis le lever du Soleil jusqu'à son ^{p.216} couchant, le soit en effet par autant de langues qu'il y a d'hommes dans toute cette étendue de terres, qui compose les deux principales parties du monde.

@

¹ Le père Antoine Thomas écrit de Pékin du 5 de novembre 1695, que plusieurs mandarins considérables s'étaient convertis, & que le père Philippe Caroccio jésuite milanais baptisait un grand nombre de catéchumènes, que les bras lui manquaient, en sorte qu'il avait été obligé d'appeler à son secours le père Bayard jésuite français, arrivé depuis peu à la Chine.

² Ce Père, que l'empereur de la Chine a envoyé en Europe, arriva en France sur l'escadre de M. de Serquigny au mois de mars de l'année 1697. Il partit de La Rochelle pour retourner à la Chine au commencement du mois de mars de l'année 1698.